ANNÉE N° 197 1er FÉVRIER 1930

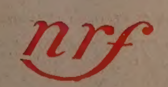
LA NOUVELLE REVUE FRANÇAISE

LA MORT DE TOLSTOÏ A ASTAPOVO
(Documents)

— CHRONIQUES —

— NOTES —

André Gaillard



FRANCE : 5 FR. ÉTRANGER : 6.50

LIBRAIRIE PLON

MAURICE BARRÈS
de l'Académie Française

MES CAHIERS

TOME I. (1896-1898)

Edition ordinaire. In-16 .. .. **15** fr.

ALEXANDRA DAVID-NEEL

MYSTIQUES ET MAGICIENS DU THIBET

In-8° écu avec 25 gravures hors texte. .. .. **20** fr.

JOURNAL DE LA COMTESSE LÉON TOLSTOÏ

(1802-1891)

Traduit du russe avec une introduction et des notes par
H. PERNOT

In-16 .. .. **12** fr.

"LE ROSEAU D'OR"
Œuvres et Chroniques

QUATRIÈME SÉRIE

N° 8

ALAIN FOURNIER

LETTRES A SA FAMILLE

(1905-1914)

In-8° écu sur alfa tiré à 3.300 exemplaires numérotés .. **20** fr.

LA PALATINE
Collection d'éditions originales

MARC CHADOURNE

CÉCILE DE LA FOLIE

ROMAN

In-8° écu sur alfa tiré à 2.200 exemplaires numérotés .. **25** fr.

P.N

LES PETITS-FILS DE PLON & NOURRIT

Imprimeurs-éditeurs, 8, rue Garancière, PARIS (6e)

LIBRAIRIE  GALLIMARD

15, BOULEVARD RASPAIL — TÉL. : LITTRÉ 24-84

DU C. SEINE 35.807

BULLETIN MENSUEL DE RENSEIGNEMENTS BIBLIOGRAPHIQUES

Dans cette liste sont indiqués, chaque mois, les ouvrages récemment parus ou à paraître qui, à divers titres, nous paraissent dignes d'être signalés à l'attention des lecteurs et des bibliophiles. Un bulletin beaucoup plus complet est envoyé régulièrement et gratuitement sur la demande de toute personne nous honorant de ses ordres.

NOUVEAUTÉS

LITTÉRATURE GÉNÉRALE, ROMANS, ETC.

1. P. ABRAHAM. Figures .. .. 18 fr.
2. P. ALFARIC. Pour comprendre la vie de Jésus. .. .. 12 fr.
3. C. ANET. Mayerling .. .. 15 fr.
4. BAILLY. Néron. .. .. .. 12 fr.
5. BAUDELAIRE. Morceaux choisis. 15 fr.
6. E. M. BENECH. Les pieds dans l'herbe. Prix .. .. 12 fr.
7. J. BOYER. Le nouveau temple. 12 fr.
8. F. BOUTET. Illusions, ivresses, déceptions .. .. 12 fr.
9. R. BOYLESVE. Les bains de Bade. 12 fr.
0. A. CORTOT. L'école française de piano. Prix .. .. 20 fr.
1. F. DE CROISSET. Nous avons fait un beau voyage. .. .. 15 fr
2. L. DAUDET. Clemenceau qui sauva la patrie .. .. 30 fr.
3. L. DELARUE-MARDRUS. Anatole. 12 fr
4. J. DELTEIL. Don Juan el Santo. 12 fr.
5. J. N. FAURE-BIGUET. Passages de l'oiseau .. .. 18 fr.
6. A. GIDE. Le roi Candaule .. 10.50
7. A. GIDE. Voyage d'Urien .. 10.50
8. A. GIDE. Robert .. .. .. 18 fr.
9. B. GRASSET. Psychologie de l'immortalité. .. .. 6 fr.
0. K. HAMSUN. Benoni .. .. 15 fr.
21. G. HERVÉ. Nouvelle Histoire de France.. .. .. 12 fr.
22. F. HOLDERLIN. La mort d'Empédocle. Prix 13.50
23. O. JACOBSON. Adamson. .. 15 fr.
24. F. LEFÈVRE. Une heure avec... 5e série. Prix 13.50
25. M. LEY. Petites voix, ill. par E. LEGRAND .. .. 15 fr.
26. G. LONDON. Les grands procès de l'année 1929 .. .. 12 fr.
27. A. LONDRES. Le juif errant est arrivé. Prix .. .. .. 15 fr.
28. Gal MORDACQ. Pouvait-on signer l'armistice à Berlin .. .. .. 15 fr.
29. G. et P. MORNAND. Le gêneur. 12 fr.
30. L. PIRANDELLO. Comme-ci .. 12 fr.
31. P. POMPONAZZI. Les enchantements. Prix .. .. 25 fr.
32. R. ROLLAND. La vie de Vivekananda et l'évangile universel. 2 vol. 24 fr.
33. SENNEP. Au bout du quai, album. 20 fr.
34. R. C. S. SHERRIF. Le grand voyage. Prix .. .. 12 fr.
35. G. SUAREZ. La vie superbe de G. Clemenceau. .. .. 20 fr.
36. J. SUPERVIELLE. Le forçat innocent. Prix .. .. 12 fr.
37. P. VALERY. Variété II 13.50

POLITIQUE — SCIENCES — DOCUMENTATION

8. J. BARDOUX. L'expérience de 1924. Prix .. .. 15 fr.
39. R. IRVING. WARSHOW. Histoire de Wall street, des origines à 1930. 25 fr.

ÉDITIONS DE BIBLIOTHÈQUE

0. BOSSUET. Sermons. T. I. .. 60 fr.
1. LA BRUYÈRE. Œuvres. T. II. 60 fr.
2. DOSTOÏEVSKI. L'idiot. 2 volumes. Prix .. .. 60 fr.
43. DOSTOÏEVSKI. Crime et châtiment. 3 vol. .. .. 65 fr.
44. M. PROUST. A l'ombre des jeunes filles en fleurs. 3 vol.. .. .. 135 fr.
45. J. RACINE. Théâtre, 1668-1670. 19.50

Les conditions d'abonnement à *La Nouvelle Revue Française* figurent aux pages 52 et 53 du cahier d'annonces

ÉDITIONS DE LUXE — OUVRAGES D'ART

46. R. BENJAMIN. Les paroles du Maréchal Joffre .. .. 20 fr.
47. F. BERGE. Le Havre .. .. 25 fr.
48. I. BORCHARDT-H. RICKE. L'Egypte. Nombreuses héliogravures. 175 fr.
49. M. BOUTERON. La véritable image de Mme Hanska. .. .. .. 70 fr.
50. P. CHENAL. Drames sur celluloïd. Prix .. .. 30 fr.
51. R. CREVEL. Les sœurs Brontë, filles du vent. Ill. par MARIE LAURENCIN. Prix . .. . 1.200 fr.
52. M. FISCHER. Eloge d'un mai. 30 fr.
53. W. GROHMANN. Paul Klee. Illustr. Prix .. .. 100 fr.
54. NAPOLÉON. Manuscrits (1793-1795) en Pologne .. .. 775 fr.
55. A. PORTIER et Fr. PONCETTON. T. I. Afrique. Ill. Arts sauvages. 250 fr.
56. A. PORTIER et FR. PONCETTON. Les arts sauvages T. II. Océanie. Ill Prix .. .. 250 fr.
57. C. F. RAMUZ. Igor Strawinsky. 50 fr.
58. J. J. ROUSSEAU Les confessions. T. I. Prix .. .. .. 60 fr.
59. SHAKESPEARE. Hamlet. Acte I. Trad. par André GIDE.. .. .. 200 fr.
60. O. SIREN. La sculpture de l'époque Han à l'époque Ming. Ill. .. 300 fr.

BULLETIN DE COMMANDE

FRAIS DE PORT EN SUS POUR TOUS LES VOLUMES

Veuillez m'envoyer (1) — contre remboursement — ce mandat — chèque joint — par le débit de mon compte (2) — les ouvrages indiqués dans le BULLETIN DE RENSEIGNEMENTS BIBLIOGRAPHIQUES sous les numéros ....

NOM .... Signature

ADRESSE ....

(1) **Pour économiser du temps et de l'argent, utilisez notre carnet** de commandes. Pour cela il **suffit d'avoir un compte-courant. — (2)** Rayer les indications inutiles. (2)

Pour économiser

du temps et de l'argent

faites-vous ouvrir un

compte-courant

à la

LIBRAIRIE GALLIMARD

15, BOUL. RASPAIL, PARIS-7e — Tél. : Littré 24-84

Vous serez tenu au courant des nouveautés de l'Edition Française par nos divers bulletins et catalogues bibliographiques, périodiques et mensuels. De plus, vous aurez un carnet de commandes imprimé spécialement pour vous et qui vous évitera les ennuis de la correspondance.

Sur vos indications (auteurs préférés, genres d'éditions, nombre de volumes à recevoir par mois) vous seront envoyés automatiquement tous les livres qui vous intéressent à leur parution Vous ne craindrez plus de laisser échapper le livre désiré, qu'il soit en édition courante ou de luxe.

(Le bulletin à remplir est à la page suivante)

LIBRAIRIE GÉNÉRALE ET DE LUXE

Recherches Bibliographiques, Achat et Vente de Livres Anciens et Modernes d'occasion

Le service d'expéditions le plus rapide de Paris

Emballage gratuit et particulièrement soigné

Bulletin

à remplir et à adresser à la

LIBRAIRIE GALLIMARD, 15, Bᴰ RASPAIL, PARIS (7ᵉ)

(Rayer les indications inutiles)

Veuillez trouver ci-inclus la somme de fr. ....
à titre de provision pour l'ouverture d'un compte-courant dans votre maison.

Veuillez me faire le service régulier et gratuit de :

a — votre Bulletin Bibliographique Mensuel,
b — votre Circulaire de livres de luxe en souscription,
c — votre Catalogue de livres anciens et modernes d'occasion.

Je désire recevoir par retour les ouvrages suivants : ....
....
....
....

Notez de m'envoyer automatiquement à leur parution les ouvrages nouveaux des auteurs suivants : ....
....
....
....
....

Je désire recevoir ces ouvrages en éditions courantes — de luxe — sur papier alfa — velin — Hollande — Japon — Chine.

Mes illustrateurs préférés sont : ....
....

Envoyez-moi automatiquement les ouvrages nouveaux rentrant dans les catégories suivantes : Droit — Philosophie — Sociologie — Technologie — Histoire — Géographie — Beaux-Arts — Musique — Médecine — Sports — Sciences — etc...

Je désire recevoir en moyenne .... volumes par mois pour une dépense d'environ .... par mois. Envoyez-moi le relevé de mon compte mensuellement — trimestriellement.

Nom .... SIGNATURE
Adresse ....
....

nrf VIENT DE PARAITRE

PAUL VALÉRY

VARIÉTÉ II

UN VOL. IN-8° COURONNE. **13.50**
300 exemplaires sur pur fil.. .. .. **25** fr. (*épuisé*)
1000 exemplaires sur alfa .. .. **18** fr.

FRAGMENT D'UN DESCARTES
LE RETOUR DE HOLLANDE
SUR BOSSUET
ORAISON FUNÈBRE D'UNE FABLE
PRÉFACE AUX LETTRES PERSANES
STENDHAL
SITUATION DE BAUDELAIRE
PASSAGE DE VERLAINE
STÉPHANE MALLARMÉ
LE COUP DE DÉS
DERNIÈRE VISITE A MALLARMÉ
LETTRE SUR MALLARMÉ
SOUVENIR DE J.-K. HUYSMANS
PETITE LETTRE SUR LES MYTHES
ÉTUDES

nrf ACHETEZ CHEZ VOTRE LIBRAIRE

nrf VIENT DE PARAITRE

ANDRÉ GIDE

LE VOYAGE D'URIEN
LE ROI CANDAULE

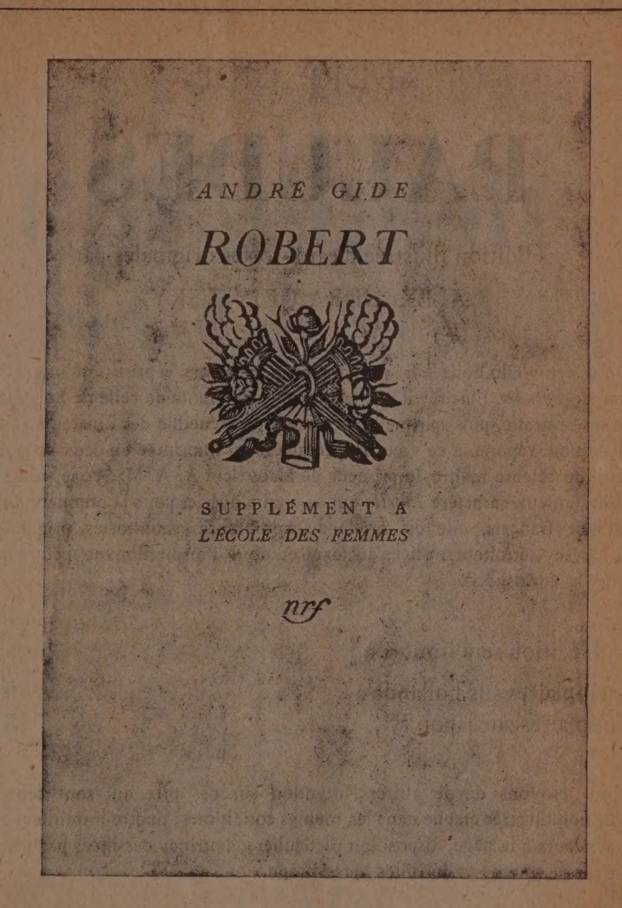
CHAQUE VOLUME IN-8° TELLIÈRE .. .. **10** fr. **50**

300 exemplaires sur hollande blanc, sous couverture bleue .. .. **35** fr. (*souscrits*)

1.000 exemplaires sur alfa, sous couverture spéciale ornée d'une composition de *GALANIS* .. .. **18** fr.

nrf ACHETEZ CHEZ VOTRE LIBRAIRE

nrf VIENT DE PARAITRE



UN VOLUME IN-8° TELLIÈRE tiré à 4.000 exemplaires sur alfa. **18** fr.
500 exempl. sur hollande, sous couverture bleue .. **35** fr. (*épuisé*)

IL A ÉTÉ TIRÉ DE CET OUVRAGE POUR LES « AMIS DE L'ÉDITION ORIGINALE » UNE ÉDITION SUR PAPIER VÉLIN DE PUR FIL A 1000 EXEMPLAIRES ET 100 EXEMPLAIRES IN-4° TELLIÈRE SUR PAPIER VERGÉ DE PUR FIL LAFUMA, POUR LES « BIBLIOPHILES DE LA NOUVELLE REVUE FRANÇAISE ». TOUS CES EXEMPLAIRES SONT ENTIÈREMENT SOUSCRITS.

nrf ACHETEZ CHEZ VOTRE LIBRAIRE

nrf EN SOUSCRIPTION

ANDRÉ GIDE

PALUDES

Edition illustrée d'eaux-fortes originales par

ALEXANDRA GRINEVSKY

On a bien voulu nous faire remarquer, à plusieurs reprises, qu'une nouvelle édition de *Paludes*, illustrée d'une façon toute différente de celle de La Fresnaye, — moins abstraite, plus spirituelle — serait bien accueillie des amateurs. La présente édition répond à ce vœu. Impeccablement imprimée en deux couleurs par les soins du célèbre maître-imprimeur de Maëstricht A. A. M. Stols, composée à l'aide du fameux caractère *Lutetia* qui sera employé ici pour la première fois par un éditeur français, elle est ornée de nombreuses eaux-fortes originales par A. Grinevsky, étroitement liées au texte et dont l'inspiration ne peut manquer d'exciter la curiosité.

L'édition sera limitée à :

300 exemplaires sur hollande à . .. . **250** fr.
20 exemplaires sur japon à.. .. .. **500** fr.

Nous croyons devoir attirer l'attention sur ces prix, qui sont ceux d'une édition non illustrée établie dans les mêmes conditions : maître-imprimeur réputé, deux couleurs à la page, disposition particulière, lettrines dessinées par un spécialiste pour ce volume et détruites après tirage.

BULLETIN DE SOUSCRIPTION

Veuillez m'envoyer .... *exemplaire*.... *de* **PALUDES** * *sur hollande — sur japon.*
Ci-joint la somme de............ } *montant de ma souscription.*
Veuillez faire recouvrer à mon domicile la somme de............ }

Nom .... A .... le .... 1930.
Adresse .... (SIGNATURE)

....

* Rayer les indications inutiles.

nrf SOUSCRIVEZ CHEZ VOTRE LIBRAIRE

nrf NOUVEAUTÉS

Pour paraître en Février :

UNE FEMME A SA FENÊTRE

roman par

DRIEU LA ROCHELLE

nrf RETENEZ CHEZ VOTRE LIBRAIRE

nrf POUR PARAITRE EN FÉVRIER

JEAN PAULHAN

LE GUERRIER APPLIQUÉ

sous couverture ornée d'une eau-forte gravée par LABOUREUR

UN VOLUME IN-8° TELLIÈRE SUR ALFA.. .. .. **10.50**
50 ex. sur hollande .. .. **35** fr.

Claude de Saint-Martin observe que l'homme ne parviendrait jamais à former une vue exacte et pénétrante du monde, s'il n'avait à sa disposition la maladie, les rêves, et diverses autres ivresses ou folies. Il faut ajouter : certaines entreprises d'ordre plus général, comme l'esclavage ou la guerre.

On verra dans le *Guerrier appliqué* comment les tranchées, la mort d'un ami, une attaque assez maladroite peuvent apprendre à un jeune soldat ce que l'amour, le mariage, le travail et les autres distractions de la vie lui eussent enseigné plus négligemment.

DU MÊME AUTEUR :

Hain-teny
La Guérison sévère
Jacob Cow le Pirate
Le Pont traversé

A paraître :

Les Fleurs de Tarbes
Aytré qui perd l'habitude

nrf ACHETEZ CHEZ VOTRE LIBRAIRE

nrf NOUVEAUTÉS

JACQUES DE LACRETELLE

AMOUR NUPTIAL

ROMAN

UN VOL. IN-8° COURONNE.. .. .. **13.50**

EXTRAITS DE PRESSE

Amour nuptial est l'œuvre d'un « moraliste » de la grande lignée française ; il fait penser à nos connaisseurs d'âmes du XVIIe siècle, et à Benjamin Constant, et à Proust, et à Gide. Le beau livre !...

R. KEMP, *La Liberté*, 9-12-29.

... Son style est classique, sans archaïsme, et personne aujourd'hui, ne se sert mieux que lui de ce langage abstrait et délicat que nous ont légué, pour décrire les sentiments, les moralistes français.

A. MAUROIS, *Bravo*, 12-12-29.

Aussi ce récit,... rend-il un son de sincérité, d'authenticité qui passionne.

LES TREIZE, *L'Intransigeant*, 21-12-29.

M. de Lacretelle vient une fois de plus de manifester avec éclat son pouvoir créateur et ses dons, non pas de moraliste seulement, mais de romancier...

ABEL HERMANT, de l'Académie Française, *Gringoire*, 29-12-29.

M. de Lacretelle est un écrivain de vrai talent, et non une gloire de côterie et son dernier et récent volume est de la meilleure tradition, celle à qui nous devons un *Adolphe*, un *Dominique*.

H. DE RÉGNIER, de l'Académie Française, *Figaro*, 31-12-29.

Amour nuptial a cette vertu mystérieuse de déclencher d'infinies méditations... Il y a des gens qui n'arrivent pas à composer un vrai roman, qui n'atteignent pas le but. On pourrait dire que M. de Lacretelle l'a dépassé.

ROBERT LE DIABLE, *Action Française*, 2-1-30.

Nous avons affaire une fois de plus à l'histoire « du Monsieur et de la Dame ». Je n'en médis pas. On n'a pas trouvé de sujet plus varié et plus riche. *Amour nuptial* est assurément une des plus fortes études qui aient paru sur le propos.

ANDRÉ THÉRIVE, *Le Temps*, 2-1-30.

nrf ACHETEZ CHEZ VOTRE LIBRAIRE

nrf VIENT DE PARAITRE

ANDRÉ MALVIL

SEPTENTRION

ROMAN

Un volume in-8° couronne	**12** fr.
30 ex. sur pur fil..	**25** fr.

En Suède, Jérôme, naguère, promenait son ironie mille fois étonnée, attentive surtout aux *différences ;* un autre voyageur, plus longuement fixé parmi ces horizons nordiques et leurs énigmatiques habitants, nous en rapporte aujourd'hui un livre de passion profondément humaine.

Septentrion c'est bien, en tableaux aux fraîches couleurs, le ciel sur Stockholm, la neige en forêt dalécarlienne, la tempête aux îles, le printemps brusque et capiteux du Nord tout de suite après le boréal hiver. Mais, plus encore, c'est un drame de souffrant amour, entre Magda la Suédoise, si frêle et si forte, et le français Thierry, âmes purifiées et brûlantes, en lutte contre leur désir, se punissant d'avoir succombé, et payant d'épreuves nouvelles la joie de s'unir enfin d'un amour sans remords.

nrf ACHETEZ CHEZ VOTRE LIBRAIRE



VIENT DE PARAITRE

" Les Documents bleus "

DEUXIÈME SÉRIE

L'Homme **numéro 12**

PIERRE ABRAHAM

FIGURES

UN VOL. IN-8° COURONNE .. .. **18** fr.
50 ex. sur pur fil .. .. **35** fr.

Dans votre chambre, un meuble. Dans le meuble, un tiroir. Dans le tiroir, quelques centaines de photographies.

En sortir une, puis deux, puis trente Noter chaque fois à la volée ce que vous apporte comme découvertes sur la figure humaine, sur la pensée humaine, l'être nouveau dont vous faites ainsi la connaissance.

Ce jeu vous tenterait-il ?

C'est celui auquel vous êtes convié dans ce livre.

On a souhaité d'abord y poser une question bien ancienne, bien oubliée, dont seuls certains écrivains, quelques peintres, de rares hommes de théâtre et de plus rares cinégraphistes conservent encore une sorte de préoccupation professionnelle, et qui est la signification du visage humain.

De convention expresse n'ont été glissés dans le tiroir que les portraits d'hommes ayant appartenu peu ou prou à ce qu'un récent disparu nommait *la société des grands esprits*. Le visage le plus simple à étudier n'est pas celui de l'homme inculte, journellement tiraillé par des influences ou soumis à des impulsions contraires à sa nature véritable. C'est le visage de l'homme — à quelque échelon social qu'on l'observe — parvenu à opérer la soudure entre son intelligence et son tempérament. C'est surtout le visage de l'homme *orienté*, non par ses dons, mais par ses disciplines intérieures, de l'homme qui engage toute sa masse dans l'action et qui devient « le grand homme ».

L'instinct, c'est le chaos. L'intelligence, c'est la complexité. La grandeur, c'est la simplicité.

Mais ce n'est jamais l'identité. Un peintre, un poète, un musicien, un politique, un savant, abordent chacun l'action avec sa démarche singulière. La description de tant de démarches si différentes, qu'est-ce donc, sinon la reconstitution d'un *Art Poétique* ? Un *Art Poétique* élargi aux dimensions de l'activité humaine et dont les chapitres sont symbolisés ici par les noms de GLUCK, J.-J. ROUSSEAU, NECKER, LAMARCK, MICHELET, PÉGUY, MALLARMÉ, MANET, FREUD, LÉNINE, LORD KELVIN, LUDWIG...

Ainsi se complètera la signification de *Figures :* le mot n'a-t-il pas à la fois celle de *visage* et celle de *symbole ?*

P. A.



ACHETEZ CHEZ VOTRE LIBRAIRE

nrf

VIENT DE PARAITRE

“Les Documents Bleus”

DEUXIÈME SÉRIE

Les arts **numéro 9**

FRÉDÉRIC LEFÈVRE

UNE HEURE AVEC...

CINQUIÈME SÉRIE

...M. Francis Carco, Mme la Comtesse de Noailles, MM. Jean Brunhes, Emile Meyerson, Lévy-Bruhl, Jacques Copeau, Julien Green, Paul Claudel, Léon Brunschvicg, Georges Clémenceau, Panaït Istrati, Henry de Montherlant, Ramon Gomez de la Serna, Alain, Edouard Herriot, Maurice Maeterlinck, Eugenio d'Ors, Léon-Paul Fargue

UN VOLUME IN-8° COURONNE.. .. .. **13.50**
50 ex. sur pur fil .. .. **35** fr.

La cinquième série des “ *Une heure avec...* ” poursuit, aussi heureusement que les précédentes, l'enquête intellectuelle à laquelle Frédéric Lefèvre s'est consacré.

Cette nouvelle série, particulièrement substantielle, nous introduit dans l'intimité littéraire, voire dans l'intimité tout court de quelques-unes des personnalités les plus hautes et les plus significatives d'aujourd'hui.

C'est dire la diversité, l'intérêt, le poids de cet ouvrage bourré de faits, de documents, d'anecdotes et de souvenirs. On y découvre, comme à l'état pur, cette ardente curiosité confuse, ce bouillonnement alchimique où s'organisent, dans leurs attaques convergentes des grands problèmes qui leur sont proposés, les émouvants efforts de l'intelligence et de la sensibilité contemporaine.

Une sympathie constamment en éveil, une compréhension frémissante, qu'assiste une vaste érudition, permettent à Frédéric Lefèvre de tirer de ses sujets leur quintessence, et de les élever en quelque sorte à l'exemplaire. Sa bonhomie souriante et quelquefois narquoise, incite ses interlocuteurs à des réflexions familières, à des confidences qui ne sont pas le moins savoureux de ces entretiens, et qui mettent dans la compacité des digressions inévitables, mais toujours attachantes, de claires touches d'humour, de grâce, de fantaisie et de gaîté.

Frédéric Lefèvre amasse, au cours de ses enquêtes, avec la patience et la probité d'un chartiste, *les éléments d'une véritable somme de la culture moderne.* L'historien, le psychologue, l'esthéticien, le critique trouveront dans l'ensemble des “ *Une heure avec...* ”, des matériaux précieux. Et ces livres, d'une lecture aussi divertissante qu'instructive, ne sont pas seulement un instrument de travail indispensable aux spécialistes : ils ont leur place au chevet de quiconque a le souci des choses de l'art et de la pensée, car, par une rare fortune, il n'est pas de présentation plus vivante, plus *directe* des œuvres et des hommes que celle dont Frédéric Lefèvre fut l'inventeur.

E. M.

DU MÊME AUTEUR :

Une heure avec... (4 séries)



ACHETEZ CHEZ VOTRE LIBRAIRE

nrf NOUVEAUTÉS

BERNARD GRASSET

PSYCHOLOGIE DE L'IMMORTALITÉ

UN VOLUME IN-16 DOUBLE COURONNE .. .. **6** fr.

EXTRAITS DE PRESSE

M. Bernard Grasset est un philosophe de l'action. Ses paroles arrivent à leur heure. Elles auront un écho certain.

L'Européen, 4-12-29.

Cet essai est remarquablement bien écrit. Il s'étale et se continue avec une ample et forte logique et nous conduit surement aux fins de l'auteur. Cela nous ramène aux belles époques de la langue française, à ces temps où l'on avait le temps de penser avant d'écrire ; ce n'est pas un mince éloge à nos yeux.

EDMOND JALOUX, *Nouvelles Littéraires*, 6-12-29.

Il est sûr que les ouvrages qu'il publie, si brefs et si craquants de matière, marquent en lui un philosophe. On a pensé que M. Grasset fréquente chez Vauvenargues, je crois plutôt qu'il pratique Pascal et Saint-Evremond. Cela jure avec notre débraillé du XXe siècle.

ANDRÉ THÉRIVE, *Le Temps*, 6-12-29.

L'homme et son mystère face à la durée, face à la mort, voici le thème de ces remarques que M. Bernard Grasset propose comme une suite nécessaire à ses précédentes remarques sur l'action et sur le bonheur. Son analyse est pleine de ferveur et de netteté ; et son idéalisme le mène aux conclusions les plus justes et les plus amères.

LES TREIZE, *L'Intransigeant*, 7-12-29.

Essai remarquable qui échelonne des réflexions d'une rare profondeur. Enchaîné comme les diverses parties d'une symphonie de grande allure, l'ouvrage de Grasset traite du besoin de durer qui est au fond du cœur de l'homme. Il faut lire cette œuvre où transparaît l'inquiétude pascalienne...

LÉON DAUDET, *Action Française*, 8-12-29.

nrf ACHETEZ CHEZ VOTRE LIBRAIRE

nrf VIENT DE PARAITRE

FRIEDRICH HOELDERLIN

LA MORT D'EMPÉDOCLE

traduction de l'allemand
et introduction par
ANDRÉ BABELON

UN VOLUME IN-8° COURONNE. **13.50**

Hoelderlin est né en 1770 et mort en 1843. Mais, par un étrange destin, son esprit vers la trente-cinquième année sombra dans une folie mélancolique. Et il acheva ainsi la moitié de sa vie, hébergé dans une petite tour des remparts de Tuebingen, sur les bords du Neckar. Il ne pouvait plus alors reconnaître ses amis qui étaient Hegel, Schelling, Schiller... Sa poésie, aux tendances prophétiques, demeure une des plus puissantes de l'Allemagne. Son lyrisme revêt tantôt la forme la plus pure et la plus achevée, tantôt l'élan d'une force primitive.

De sa vingt-septième à sa trentième année, il travailla à *La Mort d'Empédocle*, une tragédie qu'il ne devait pas achever. En chacun des fragments qui nous sont parvenus, la tragédie entière reprend selon une plus grande intensité tragique. Elle arrive même à se dépasser dans une vision mythique qui fait pressentir, par ses accents, l'œuvre de Nietzsche : *Ainsi parla Zarathoustra*. Une profonde et exceptionnelle parenté relie les deux poèmes qui s'achèvent selon une cosmogonie semblable.

nrf ACHETEZ CHEZ VOTRE LIBRAIRE

nrf Publications 1er Octobre-31 Décembre 1929

ROMANS, NOUVELLES

MARCEL ARLAND. **L'ORDRE,** *PRIX GONCOURT* (texte intégral en un volume) .. .. 18 fr.
MARCEL AYMÉ. **LA TABLE-AUX-CREVÉS,** *PRIX THÉOPHRASTE RENAUDOT* 13.50
MARC BERNARD. **ZIG-ZAG** . .. . 12 fr.
HENRI BOSCO. **LE QUARTIER DE SAGESSE** .. .. 12 fr.
MARCEL BRION. **LE CAPRICE ESPAGNOL** .. .. 12 fr.
LOUIS ÉMIÉ. **LA NUIT D'OCTOBRE** .. .. 12 fr.
LOUIS FRANCIS. **LES NUITS SONT ENCEINTES** .. .. 12 fr.
PIERRE HUMBOURG. **SILVESTRE LE SIMPLE** .. .. 12 fr.
MARCEL JOUHANDEAU. **ASTAROTH** .. .. 12 fr.
JACQUES DE LACRETELLE. **AMOUR NUPTIAL.** 13.50
ANDRÉ MALVIL. **SEPTENTRION** .. .. 12 fr.
MARGUERITE et HENRI MEMBRÉ. **NON-LIEU** .. .. 12 fr.
GEORGES REYER. **DESTINS CROISÉS** .. .. 12 fr.
RENÉ TRINTZIUS. **DEUTSCHLAND** . .. . 12 fr.
PIERRE VÉRY. **PONT-ÉGARÉ** .. .. 12 fr.
ÉMILE ZAVIE. **LES BEAUX SOIRS DE L'IRAN** . .. . 12 fr.
ÉMILE ZAVIE. **LES DIEUX DE LA TRIBU** .. .. 12 fr.

POÉSIE

CHARLES PÉGUY. **LE MYSTÈRE DES SAINTS INNOCENTS** .. 12 fr.
CHARLES PÉGUY. **LE PORCHE DU MYSTÈRE DE LA DEUXIÈME VERTU** . .. . 12 fr.
PIERRE REVERDY. **FLAQUES DE VERRE** .. .. 12 fr.

ESSAIS, CRITIQUE, LITTÉRATURE

PIERRE MAC ORLAN. **VILLES** . .. . 12 fr.

TRADUCTIONS

G. K. CHESTERTON. **LE SECRET DE PÈRE BROWN,** *traduit de l'anglais par Mme François Maury* .. .. 12 fr.
JOSEPH CONRAD. **LA LIGNE D'OMBRE,** *traduit de l'anglais par H. et H. Hoppenot* 13.50
GEORGE MEREDITH. **LA MAISON DE LA GRÈVE,** *traduit de l'anglais par Henriette Connes.* .. .. 12 fr.
JOSEPH ROTH. **LA FUITE SANS FIN,** *traduit de l'anglais par Romana Altdorf et René Jouglet* . .. . 12 fr.

nrf ***ACHETEZ CHEZ VOTRE LIBRAIRE***

THÉATRE

PAUL CLAUDEL. **LE SOULIER DE SATIN** (2 vol.).. .. .. .. **27** fr.
1000 ex sur Alfa (2 vol.).. .. .. .. **36** fr.
HENRI JEANSON. **TOI QUE J'AI TANT AIMÉE**. .. .. **12** fr.
BERNARD ZIMMER. **BAVA L'AFRICAIN**, *suivi de* **PAUVRE NAPOLÉON** .. .. **12** fr.

VIES DES HOMMES ILLUSTRES

EMMANUEL AEGERTER. **LA VIE DE SAINT-JUST**. .. .. .. **12** fr.
500 exempl. sur alfa.. .. .. .. **15** fr.
G.-K. CHESTERTON. **LA VIE DE COBBETT**, *traduit de l'anglais par Marcel Agobert* .. .. **12** fr.
ILYA EHRENBOURG. **LA VIE DE GRACCHUS BABEUF**, *traduit du russe par Madeleine Etard*.. .. .. **12** fr.
500 exempl. sur alfa.. .. .. .. **15** fr.
JACQUES JÉRAMEC. **LA VIE DE SCARRON** .. .. **12** fr.
500 exempl. sur alfa.. .. .. .. **15** fr.
LYTTON STRACHEY. **ELISABETH ET LE COMTE D'ESSEX**, *traduit de l'anglais par Jacques Heurgon* **13.50**
500 exempl. sur alfa.. .. .. .. **15** fr.
GONZAGUE TRUC. **LA VIE DE MADAME DE MAINTENON**. .. **12** fr.
**********. **LA VIE DE THÉOPHRASTE RENAUDOT** .. **13.50**
500 exempl. sur alfa.. .. .. .. **15** fr.

LES DOCUMENTS BLEUS

PIERRE BÉARN. **PARIS GOURMAND** **13.50**
ROGER FRANCQ. **L'ÉCONOMIE RATIONNELLE** .. .. **12** fr.
MARCEL HERWIGH. **AU PRINTEMPS DES DIEUX**. **13.50**
PIERRE LŒWEL. **TABLEAU DU PALAIS** .. .. **12** fr.

LES LIVRES DU JOUR

COLETTE ANDRIS. **LA FEMME QUI BOIT**.. .. .. **12** fr.

LES HISTOIRES EXTRAORDINAIRES

JEAN MOURA et PAUL LOUVET. **LE MYSTÈRE DU CHEVALIER D'EON** .. .. **9** fr.

LES CHEFS-D'ŒUVRE DU ROMAN D'AVENTURES

STÉPHANE CORBIÈRE et JEAN FOUQUET. **LA MACHINE A GUÉRIR DE LA VIE** .. .. **9** fr.
AUSTIN FREEMAN. **LA FEMME DU COCAINOMANE**, *traduit de l'anglais par Mlle Beritz*. .. .. **9** fr.
EDGAR WALLACE. **LE GENTLEMAN**, *traduit de l'anglais par Georges Man*. .. .. **9** fr.

LES PEINTRES FRANÇAIS NOUVEAUX

A. H. MARTINIE. **COUBINE** .. .. **6** fr.

nrf *ACHETEZ CHEZ VOTRE LIBRAIRE*

nrf POUR PARAITRE EN FÉVRIER



" in-octavo "

L'ORDRE

par MARCEL ARLAND

Tirage illimité. Exemplaires numérotés sur chiffon de Bruges filigrané « à la gerbe » d'après le bois de GALANIS qui orne la couverture (2 vol.). .. .. .. 70 fr.
Tirage à part à 400 exemplaires numérotés sur vélin de Hollande Pannekoek filigrané « à la gerbe » (2 vol.). .. .. 130 fr.

Déjà parus dans la Collection " In-Octavo " :

OUVERT LA NUIT, par PAUL MORAND .. .. .. 35 fr.
SILBERMANN, par JACQUES DE LACRETELLE .. .. .. 35 fr.
LA VIE DE DISRAËLI, par ANDRÉ MAUROIS .. .. .. 35 fr.
L'ANNONCE FAITE A MARIE, par PAUL CLAUDEL .. .. .. 35 fr.
JEAN BAROIS, par ROGER MARTIN DU GARD (2 volumes).. .. .. 70 fr.
POESIES, par STÉPHANE MALLARMÉ .. .. .. 35 fr.
LES NOURRITURES TERRESTRES, par ANDRÉ GIDE .. .. 35 fr.
BELLE DE JOUR, par J. KESSEL .. .. .. 35 fr.

Sous presse :

LA VIE DE FRANZ LISZT, par GUY DE POURTALÈS .. .. .. 35 fr.
UN HOMME HEUREUX, par JEAN SCHLUMBERGER .. .. .. 35 fr.

Paraîtront ensuite :

A. O. Barnabooth, par VALERY LARBAUD. — PSYCHÉ : I. **Lucienne**, II. **Le Dieu des Corps**, III. **Quand le Navire**, par JULES ROMAINS. — **Les Thibault**, par ROGER MARTIN DU GARD. — **L'Honorable partie de Campagne**, par THOMAS RAUCAT. — **Nuits de Princes**, par J. KESSEL.

BULLETIN DE SOUSCRIPTION

Veuillez m'envoyer ..... exemplaire..... de **L'ORDRE** * *sur Bruges — sur hollande.*
Ci-joint la somme de..... / *Veuillez faire recouvrer à mon domicile la somme de* } *montant de ma souscription.*

Nom .... A .... le .... 1930.
Adresse .... *(Signature)*
.... * Rayer les indications inutiles.

nrf SOUSCRIVEZ CHEZ VOTRE LIBRAIRE

LA

REVUE

REVUE MENSUELLE DE LIT

DIRECTEUR (191

Directeur : GASTON GALLIMA

PARAI

En 1930 LA NOUVELLE REVUE

PAU

CHAMPIO

Très prochainement :

NOUVELLES LETTRES, par ANDRÉ GIDE

SUR LES ÉTATS-UNIS, par ANDRÉ SUARÈS

DE L'IDÉE D'ORDRE ET DE L'IDÉE DE DIEU, par JULIEN BENDA

LE PESEUR D'AMES, par ANDRÉ MAUROIS

VOYAGE AU LAOS, par LUC DURTAIN

LE MONDE INFÉRIEUR, par FRANZ HELLENS

NOVEMBRE, par JULIEN GREEN

POÈMES de MORVEN LE GAËLIQUE

LE MARQUIS DE SADE ET LE ROMAN NOIR, par MAURICE HEINE

MARIVAUX, par EDMOND JALOUX

LA PENSÉE ET LA RÉVOLUTION, par RAMON FERNANDEZ

JEUNES PEINTRES, N'ALLEZ PAS AU LOUVRE, par ANDRÉ LHOTE

DE L'ÉTOILE AU JARDIN DES PLANTES, par JEAN CASSOU

LES SAINTS DE GLACE, par ANDRÉ SALMON

ELLE

ANÇAISE

DE CRITIQUE — 16e Année

QUES RIVIERE

ur en chef : JEAN PAULHAN

U MOIS

SE publiera le nouveau roman de

AND

DU MONDE

Le rédacteur en chef reçoit le vendredi de 3 heures à 7 heures

Tout abonné de *LA NOUVELLE REVUE FRANÇAISE* qui lui amènera deux abonnés nouveaux, recevra un volume de 12 fr. à choisir dans le catalogue de nos éditions.

Toute demande de changement d'adresse doit nous parvenir avant le 15. Elle doit être accompagnée de la dernière bande et de la somme de 1 fr. 50

BULLETIN D'ABONNEMENT

Veuillez m'inscrire pour un abonnement de * *un an, six mois*, à l'édition * *ordinaire — de luxe* de la *La Nouvelle Revue Française*, à partir du 1er .... 19.........

* Ci-joint *mandat — chèque* de

Je vous envoie par courrier de ce jour chèque postal de

Veuillez faire recouvrer à mon domicile la somme de

(*majorée de 3 fr. 25 pour frais recouvrement à domicile*).

France	Union postale	Autres pays	*
* 95 fr.	110 fr.	120 fr.	*Édition de luxe :* ... UN AN
48 fr.	56 fr.	65 fr.	*Édition ordinaire :* ... UN AN
26 fr.	31 fr.	35 fr.	... SIX MOIS

...., le .... 193.....

Nom .... (SIGNATURE)

....

Adresse .... **Rayer les indications inutiles.*

Détacher le bulletin ci-dessus et l'adresser à M. le Directeur de la NOUVELLE REVUE FRANÇAISE, 3, Rue de Grenelle, Paris-VIe. Compte Chèque postal : 169.33. Téléph. : Littré 12-27. — Adr. télég. : Enerefene Paris. — R. C. Seine 35-807

nrf POUR PARAITRE EN FÉVRIER



" *in-octavo* "

LA VIE DE

FRANZ LISZT

par GUY DE POURTALES

UN HOMME HEUREUX

par JEAN SCHLUMBERGER

Tirage limité, exemplaires numérotés sur chiffon de Bruges filigrané « à la gerbe » d'après le bois de Galanis qui orne la couverture. Chaque volume.. .. 35 fr.
Tirage à part à 100 exemplaires numérotés sur vélin de Hollande Pannekoek filigrané « à la gerbe ». Chaque volume .. .. 65 fr.
Tirage à part à 100 ex. sur Chine avec frontispice par (Galanis pour *La Vie de Franz Liszt* ; H. Lespinasse pour *Un Homme heureux*) .. .. 50 fr.

Déjà parus dans la Collection " In-Octavo " :

OUVERT LA NUIT par Paul Morand.. .. .. 35 fr.
SILBERMANN par Jacques de Lacretelle.. .. .. 35 fr.
LA VIE DE DISRAËLI, par André Maurois .. .. 35 fr.
L'ANNONCE FAITE A MARIE par Paul Claudel.. .. .. 35 fr.
JEAN BAROIS, par Roger Martin du Gard (2 vol.). .. .. .. 70 fr.
POESIES par Stéphane Mallarmé.. .. .. 35 fr.
LES NOURRITURES TERRESTRES, par André Gide .. 35 fr.
BELLE DE JOUR, par J. Kessel.. .. .. 35 fr.

Sous presse :

L'ORDRE, par Marcel Arland (2 volumes) .. .. 70 fr.

Paraîtront ensuite :

A. O. Barnabooth, par Valery Larbaud. — Psyché : I. **Lucienne**, II. **Le Dieu des Corps**, III. **Quand le Navire**, par Jules Romains. — **Les Thibault**, par Roger Martin du Gard. — **L'Ordre**, par Marcel Arland. — **L'honorable partie de campagne**, par Thomas Raucat. — **Nuits de prince**, par J. Kessel.

nrf ACHETEZ CHEZ VOTRE LIBRAIRE

GALERIE PITTORESQUE

GUY DE POURTALÈS. **CHOPIN OU LE POÈTE.**

Un volume in-8° jésus (25/16), numéroté, imprimé sur Alfa satiné par Aulard et Jung, enrichi de nombreuses illustrations tirées à part en hors texte sur beau papier couché.

Sous couverture illustrée, décorée en noir et rouge par R. Parry .. .. **70** fr.

50 ex. sur Hollande marqués de I à L .. .. **150** fr.

ALBERT THIBAUDET. **L'ACROPOLE.**

Un volume in-8° petit-jésus (25/16), numéroté, imprimé sur Alfa satiné par Aulard et Jung, enrichi de nombreuses illustrations tirées à part en hors texte sur beau papier couché et reproduisant d'admirables photographies de Boissonnas.

Sous couverture illustrée, décorée en noir et rouge par R. Parry .. .. **70** fr.

50 ex. sur Hollande numérotés de I à L .. .. **150** fr.

ŒUVRES COMPLETES DE MARCEL PROUST

I. **A L'OMBRE DES JEUNES FILLES EN FLEURS.**

Exemplaires numérotés sur chiffon de Bruges filigrané " à la gerbe ", d'après les bois de Galanis qui forme la couverture (3 vol.) .. .. **135** fr.

Tirage à part à 400 ex. sur vélin de Hollande Pannekoek (3 vol.) **225** fr. *(souscrit)*

Tirage à part à 20 ex. sur Japon Impérial (3 vol.) .. .. **675** fr. *(souscrit)*

Tirage à part à 10 ex. sur Chine (3 vol.) .. .. **900** fr. *(souscrit)*

Tirage à part à 100 ex. sur Chine de 3 frontispices par Hermine David.. .. .. **225** fr. *(souscrit)*

ÉDITIONS ILLUSTRÉES

ANDRÉ GIDE. **LES CAVES DU VATICAN** (tome III), (illustré par J.-E. Laboureur de huit eaux-fortes originales dont une en couleurs). 500 ex. sur Hollande .. .. .. **150** fr. *(épuisé)*

25 ex. sur vieux Hollande .. .. **250** fr. *(épuisé)*

15 ex. sur Japon .. .. **350** fr. *(épuisé)*

7 ex. sur Chine .. .. .. — **600** fr. *(épuisé)*

1 ex. sur vieux Japon .. .. — **2000** fr. *(épuisé)*

VALERY LARBAUD. **DEUX ARTISTES LYRIQUES.**

Edition originale illustrée par Mme Alexandra Grinevsky.

Cet ouvrage n'est pas un livre de critique.

Un volume in-8° jésus tiré à :

430 ex. sur vélin du Marais .. .. **96** fr.

50 ex. sur Japon Impérial, avec une suite des gravures sur vélin .. .. **250** fr.

20 ex. sur vieux Japon avec deux suites des gravures dont une en noir sur vélin et l'autre en bistre sur Japon .. .. **400** fr.

nrf **ACHETEZ CHEZ VOTRE LIBRAIRE**

TIRAGES RESTREINTS

BERNARD GRASSET. **PSYCHOLOGIE DE L'IMMORTALITÉ.**

100 ex. sur Lafuma	**25** fr.
60 ex. sur Hollande	**45** fr. (*épuisé*)
20 ex. sur Montval	**60** fr. (*épuisé*)
12 ex. sur Japon impérial..	**100** fr. (*épuisé*)
3 ex. sur vieux Japon. ..	**150** fr. (*épuisé*)

Tous réimposés au format in-4° tellière et 3300 ex. au format in-16 double-couronne, sur Alfa. .. .. .. **15** fr.

J. KESSEL. **VENT DE SABLE,** *ÉDITION ORIGINALE.*

Un volume in-8° carré sous couverture spéciale dessinée par R. Parry, composée en Garamond et orné en frontispice d'une eau-forte de Geneviève Gallibert.

1000 ex. sur Arches.. ..	**70** fr.
75 ex. sur Japon. ..	**150** fr.

PAUL VALÉRY, *de l'Académie Française.* **CHARMES,** édition commentée par Alain.

Ce fort volume de 000 pages comprend le texte intégral des *CHARMES* publié en regard d'un commentaire qui se trouve ici en *édition originale.* La composition exécutée tout entière à la main par les soins de Maurice Darantière, en Caslon de 12 (en romain pour les vers et italique pour le commentaire).

Il a été tiré :

1010 ex. sur Arches..	**95** fr. (*épuisé*)
50 ex. sur Montval.	**175** fr. (*épuisé*)
25 ex. sur Hollande	**200** fr. (*épuisé*)
15 ex. sur Chine	**300** fr. (*épuisé*)

PAUL VALÉRY, *de l'Académie Française.* **VARIÉTÉ II.**

Ce fort volume, de près de 300 pages in-4° tellière, réunit toutes les études publiées par Paul Valéry, depuis *Variété.*

Il a été tiré de la première édition, dans le format des originales de *La Jeune Parque* et d'*Eupalinos* :

500 ex. sur Arches.	**120** fr. (*épuisé*)
20 ex. sur Chine..	**300** fr. (*épuisé*)

nrf ACHETEZ CHEZ VOTRE LIBRAIRE

nrf VIENT DE PARAITRE

CHARLES BAUDELAIRE

MORCEAUX CHOISIS

(POËMES ET PROSES)

Introduction et notes par Y.-G. LE DANTEC

UN VOLUME IN-8° COURONNE .. .. **15** fr.
75 ex. sur pur fil.. .. .. **25** fr.

SOMMAIRE :

Introduction biographique et critique
CURIOSITÉS ESTHÉTIQUES — LES FLEURS DU MAL
LES PARADIS ARTIFICIELS — L'ART ROMANTIQUE
LE SPLEEN DE PARIS — JOURNAUX INTIMES — CORRESPONDANCE
Bibliographie

L'œuvre de Charles Baudelaire, si l'on y comprend non seulement la correspondance publiée mais les traductions, comporte une bonne douzaine de volumes. Pourtant, en dehors des *Fleurs du Mal* et, dans une moindre mesure, du *Spleen de Paris*, cette œuvre, il faut le dire, est encore peu connue du grand public ; on oublie que la partie poétique proprement dite y occupe à peine un cinquième, même si l'on excepte les traductions ; on ignore trop que l'un de nos plus hauts poëtes fut aussi un esthéticien génial servi par un style incomparable et, avec Stendhal, le plus grand critique d'art de son siècle.

Le présent recueil ne prétend naturellement pas faire tenir en ses 300 pages l'essentiel de la production baudelairienne sous ses divers aspects. Les lacunes qu'on y pourrait remarquer sont moins dues à des préférences personnelles qu'à un souci de mettre en lumière telle face plus représentative que telle autre : c'est ainsi qu'on a donné le pas aux études plastiques et musicales sur les critiques littéraires ; car l'originalité de Baudelaire est forcément plus apparente et plus libre lorsqu'elle joue sur ce domaine moins exploré et pour elle plus fécond en découvertes, en correspondances nouvelles. — Si l'on n'a pas cru devoir donner de spécimen de ces prodigieuses traductions qui ont réellement naturalisé Edgar Allan Poe chez nous, il a semblé, par contre, nécessaire de réserver une notable place à la correspondance. On appréciera d'autant plus cette division supplémentaire que les deux principaux recueils de lettres connues à ce jour sont depuis longtemps épuisés.

Enfin il est presque superflu de signaler que cette anthologie — contrairement à deux de ses devanciers — donne *intégralement* les textes empruntés aux *Fleurs du Mal* et aux *Petits Poëmes en prose*. La moindre coupure n'équivaudrait-elle point à une mauvaise action, tant envers la mémoire de l'écrivain qu'à l'égard du lecteur ?

Y.-G. D.

DU MÊME AUTEUR :

OEUVRES COMPLÈTES DE BAUDELAIRE (édition critique et définitive augmentée d'une biographie et d'un album iconographique, par FÉLIX-FRANÇOIS GAUTIER, continuée par YVES-GÉRARD LE DANTEC : *entièrement souscrite).*

nrf ACHETEZ CHEZ VOTRE LIBRAIRE

MARCEL AYMÉ

LA TABLE-AUX-CREVÉS

ROMAN

PRIX THÉOPHRASTE RENAUDOT 1929

UN VOLUME IN-8° COURONNE.. .. .. **13.50**

EXTRAITS DE PRESSE (II)

Un bon, un très bon roman réaliste, campagnard, jurassien, d'une prose robuste et savoureuse, pleine d'heureuses trouvailles d'expression.

L. PERIÉ, *Courrier du Centre*, 6-12-29.

Un roman constructif où les choses comme les êtres sont vues du dedans par la charpente. Un réalisme qui s'accuse par le trait essentiel, le détail qui porte et ne dégénère jamais dans l'inventaire ou la minutie.

C. B., *La Nation Belge*, 12-12-29.

Cette œuvre de poète — qui a cependant toute la fermeté du roman, est pleine de vie, d'ironie tendre, et d'ardeur secrète.

FRANCIS AMBRIÈRE, *L'Européen*, 12-12-29.

Mais ce qui est le plus saisissant, c'est la réalité simple, normale, de tous les êtres qui sont présents dans ce roman. Pas de grandes phrases en face des événements qui les assaillent. Et par là, ce livre est classique. Vraiment classique, parce qu'il est la vérité et parce qu'il est la vie. C'est un grand livre.

PIERRE G. BOURGOIN, *La Voix*, 10-12-29.

... Les délicats seront séduits par ce style qui use très adroitement d'alternances savantes, de grisaille et de vigoureuses colorations. A chaque instant, après une série de phrases neutres on voit éclater une trouvaille d'expression saisissante.

E. VUILLERMOZ, *Excelsior*, 18-12-29.

... Il sait voir. Il a ouvert les yeux. Il a peint à la manière de ces bons peintres qui transportent leur chevalet dans un coin de campagne et qui mettent sur la toile ce qu'il y a dans le ciel, sur la terre et sur les eaux. De la nature plutôt que du naturalisme, et de la réalité plutôt que du réalisme.

PIERRE DOMINIQUE, *Paris-Soir*, 26-12-29.

nrf ACHETEZ CHEZ VOTRE LIBRAIRE

nrf VIENT DE PARAITRE

JULES SUPERVIELLE

LE FORÇAT INNOCENT

LE FORÇAT — SAISIR
OLORON-SAINTE-MARIE — MES LÉGENDES

UN VOL. IN-8° COURONNE .. .. **12** fr.
75 exemplaires sur pur fil. .. .. **25** fr.

Le poète n'est-il pas le prisonnier de son âme ? La prison est invisible, grande. Elle ne le laisse pas en repos. Prison parlante, comme le sont probablement toutes les prisons. Et le poète écrit pour apaiser cette âme, lui faire prendre patience, l'apprivoiser. Mais elle est très exigeante et désire toujours savoir quelque chose de plus.

Puisse le vers être merveilleusement oublié dans le poème, ne jamais ressortir en trompe-l'œil. Et que la rime ou l'assonnance, ou leur absence même, se posent avec le naturel d'un oiseau à l'extrémité d'une branche, et seulement pour ajouter à la confidence, à l'aveu.

Il y a eu, depuis la guerre, en poésie, de véritables bombardements d'images qui, si admirables fussent-elles, se détruisaient trop souvent les unes les autres. S'il m'est arrivé, dans de précédents recueils, de tomber dans le désordre, sinon dans l'hermétisme, ce fut toujours malgré moi. Et j'espère que cette fois...

J. S.

DU MÊME AUTEUR :

GRAVITATIONS *(poèmes)* .. .. **12** fr.
SAISIR *(poèmes,* collection " UNE ŒUVRE, UN PORTRAIT ") .. .. .. *Epuisé*
L'HOMME DE LA PAMPA *(roman)*. .. .. **12** fr.
LE VOLEUR D'ENFANTS *(roman)* .. .. **12** fr.
LE SURVIVANT *(roman)* .. .. **12** fr.
L'ENFANT DE LA HAUTE MER .. .. *En préparation*

nrf ACHETEZ CHEZ VOTRE LIBRAIRE



VIENT DE PARAITRE

"Les Documents Bleus"

DEUXIÈME SÉRIE

Notre temps **numéro 14**

GAETANO SALVEMINI

LA TERREUR FASCISTE

UN VOLUME IN-8° COURONNE **13.50**
50 ex. sur pur fil. .. .. **35** fr.

M. Gaetano Salvemini est non seulement un des meilleurs historiens d'Italie (il a occupé la chaire d'histoire moderne successivement à l'Université de Messine, de Pise et de Florence), mais encore un des représentants les plus typiques de l'Italie nouvelle. Il a été en 1911 le principal artisan de la réforme électorale qui a donné le suffrage universel à l'Italie. Champion de la moralité politique contre le maquignonnage électoral et la candidature officielle, on l'a vu avant la guerre dénoncer ses propres partisans qui prétendaient le faire élire député en chargeant les urnes. Interventiste de la première heure, combattant, M. G. Salvemini a été élu député en 1919. Il a quitté l'Italie après le triomphe du fascisme et a commencé à l'étranger une campagne contre le régime mussolinien. Il est chargé d'un cours d'histoire moderne à l'Université de Londres.

La Terreur Fasciste est une étude rigoureusement historique de la vie quotidienne en Italie, un exposé des méthodes de gouvernement du régime fasciste, fondé sur une vaste documentation. Les dessous de l'affaire Matteotti notamment sont mis en pleine lumière. M. G. Salvemini se propose de faire suivre ce premier ouvrage d'une étude sur les résultats obtenus par le fascisme en matière politique, économique et financière.

La Terreur Fasciste est le pendant des livres de Panaït Istrati sur la Russie soviétique. On n'avait jusqu'ici jamais réuni autant de faits et de précisions sur le régime et le gouvernement fascistes.



ACHETEZ CHEZ VOTRE LIBRAIRE

nrf VIENT DE PARAITRE

"JEUNES"

ANDRÉ DHÔTEL

CAMPEMENTS

ROMAN

Un volume in-8° couronne .. .. **13** fr. **50**

Une plaine très grande se développe autour d'un village de France. Les collines qui la prolongent au loin en font une étendue d'aspect singulier.

Jacques Brion, l'instituteur, est pris pour cette plaine d'un amour, plus fort que l'attachement qu'on a d'ordinaire pour le pays natal. Jusqu'à sa mort les champs lui sembleront étrangers et incompréhensibles.

Son ami, Gabriel Seneur, à qui il a autrefois confié d'intelligents enthousiasmes, le presse de partir avec lui en Orient, où il pourra se faire une situation. Jacques est tourmenté par ce désir de conquête banale, et par une passion que lui inspire une jeune fille, Jeanne Laizy. Mais la vue de ses champs lui fait comprendre qu'il devrait mener dans son village la vie du vagabond qui ne demande rien à personne. Enfin des événements qui le retiennent au pays l'engagent à accepter la grande aventure : rester toujours dans la même maison, au campement isolé.

Jacques reconquiert avec patience la force paisible d'une foi et d'une révolte inexprimées, dignes de cette plaine, qui est libre de l'impureté des tendresses humaines.

Plus tard il aura le bonheur d'avoir un fils sans soucis, Michel le boiteux, doué d'un corps plein de vigueur...

Notice bio-bibliographique :

Né en 1900 à Attigny (Ardennes).
Professeur à Athènes, à Béthune, puis à Provins.

DU MÊME AUTEUR :

LE PETIT LIVRE CLAIR, *Le Rouge et le Noir*, Paris 1928

EN PRÉPARATION :

LES FRÈRES BOHÉMIENS (*roman*)

nrf ACHETEZ CHEZ VOTRE LIBRAIRE

nrf VIENT DE PARAITRE

LUIGI PIRANDELLO

THÉATRE COMPLET

MASQUES NUS

III

COMME CI

(OU COMME ÇA)

TOUT POUR LE MIEUX

Version française de BENJAMIN CRÉMIEUX

UN VOLUME IN-8° COURONNE.. .. .. **13.50**
100 ex. sur pur fil. .. .. **25 fr.**

Voici le troisième volume du Théâtre complet de Luigi Pirandello dans la fidèle et vivante traduction de Benjamin Crémieux. On y trouvera *Comme ci (ou comme çà)* qui forme la seconde partie de la trilogie sur les rapports de l'art et la vie, dont les *six personnages* étaient le premier volet. Jamais le grand dramaturge sicilien n'était allé aussi loin et aussi profond dans la voie du pirandellisme. *Tout pour le mieux*, que Charles Dullin fit triompher au théâtre de l'Atelier, est un cas typiquement pirandellien, mais sans rien d'abstrait, immergé dans la vie la plus concrète et la plus dramatique.

A n'en pas douter ces deux œuvres retrouveront auprès des lecteurs français le même éclatant succès qu'elles rencontrèrent auprès de la critique et des spectateurs lors de leur création au théâtre des Arts et à l'Atelier.

Le problème de la relativité de l'être et des sentiments, celui des rapports de la vie et de la conscience qui sont à la base de la pensée pirandellienne et qui en font une des expressions les plus hallucinantes de l'angoisse moderne apparaissent à la lecture avec toutes leurs nuances, toute leur subtilité, mais aussi avec toute leur charge d'émotion humaine et non pas purement cérébrale. S'il est vrai qu'on aime Pirandello après l'avoir vu représenter, il ne l'est pas moins qu'on ne peut vraiment le connaître qu'après l'avoir lu. Ce livre a sa place marquée dans toutes les bibliothèques sur le même rayon que les œuvres d'Ibsen et de Shaw.

Notice bio-bibliographique :

Luigi Pirandello, né à Agrigente (Sicile) en 1867. Professeur de littérature italienne à l'Institut supérieur de Magistère féminin de Rome jusqu'en 1922. Romancier, conteur poète, essayiste de grand talent, considéré comme le Maupassant italien, il n'a abordé le théâtre qu'en 1917. Un succès mondial a accueilli ses œuvres dramatiques. Pirandello s'intéresse présentement au cinéma. Membre de l'Académie d'Italie depuis sa fondation

A la *N. R. F.* — ***Théâtre Complet.*** Tome I : **SIX PERSONNAGES EN QUÊTE D'AUTEUR. — CHACUN SA VERITÉ** — Tome II **HENRI IV. — VÊTIR CEUX QUI SONT NUS.** Trad. CRÉMIEUX.

nrf ACHETEZ CHEZ VOTRE LIBRAIRE

nrf EN SOUSCRIPTION

LETTRES DE DIDEROT A SOPHIE VOLLAND

(1759-1774)

TEXTE INTÉGRAL ÉTABLI PAR
ANDRÉ BABELON

Les lettres de Diderot à Sophie Volland — un monument de la littérature française — vont paraître pour la première fois d'après les manuscrits originaux. Leur texte est entièrement renouvelé et augmenté de plus d'un tiers. Le public du monde entier est attiré par cette découverte littéraire qui est due à M. André Babelon et qu'il met aujourd'hui pleinement en valeur dans une édition critique. Retenues dans les archives privées, ces lettres n'avaient jamais vu le jour; on ne les connaissait que par des extraits ou des copies déposées en Russie au musée de l'Ermitage. Grâce à cette restitution, elles viennent enfin prendre place parmi les plus grands chefs-d'œuvre de la littérature française. Elles constituent la part la plus importante du fonds pieusement constitué à la mort de Diderot par sa fille Madame de Vandeul. Il n'est peut-être pas d'exemple où la pensée d'un génie littéraire et philosophique soit à ce point enrichie par une œuvre posthume, enfin révélée après un siècle et demi.

Notre édition en trois volumes, comprendra :
1000 exemplaires sur japon, au prix de. .. .. .. **45** fr. le vol.
75 exemplaires sur vergé, au prix de .. .. .. **100** fr. le vol.

Elle sera établie dans le format in-octavo carré et publiée à tirage limité sous couverture spéciale.

BULLETIN DE SOUSCRIPTION

Veuillez m'envoyer .... *exemplaire....* *des* **LETTRES DE DIDEROT A SOPHIE VOLLAND** (3 volumes) * *sur japon — sur vergé.*

Ci-joint la somme de.................... } *montant de ma souscription.*
Veuillez faire recouvrer à mon domicile la somme de....................

Nom .... A .... le .... 1930.
Adresse .... (SIGNATURE)
....

* Rayer les indications inutiles.

nrf SOUSCRIVEZ CHEZ VOTRE LIBRAIRE

nrf **EN SOUSCRIPTION**

ANDRÉ GIDE

LES NOURRITURES TERRESTRES

ÉDITION MONUMENTALE
illustrée par GALANIS

Cette édition monumentale, *attendue depuis plusieurs années, réunira toutes les conditions d'exécution d'un beau livre, et sera susceptible de rester, espérons-nous, parmi les éditions importantes de la bibliophilie moderne. L'illustration comprendra environ* cinquante *eaux-fortes. Elle a été confiée à* GALANIS, *tout particulièrement désigné pour un ouvrage de cette nature ; on retrouvera dans ces eaux-fortes originales les qualités de premier plan de ses monotypes de fleurs, de natures-mortes et de paysages, si appréciés des amateurs et des critiques. Le papier choisi est le Hollande ancien fabriqué spécialement et filigrané au nom de l'auteur. La typographie de Maurice Darantière, — Caslon italique de 24, avec emploi des majuscules ornées au début des paragraphes selon l'usage du XVIe siècle — sera exécutée en deux couleurs à chaque page. Enfin, les gravures seront tirées par G. Rigal lauréat, pour la section de taille-douce, du Concours du meilleur ouvrier de France.*

Un volume in-4° carré, tiré à :

260 exemplaires sur hollande .. .. **950** fr.
16 exemplaires sur montval avec suite sur hollande .. .. **1.350** fr.
10 exemplaires sur japon impérial avec une suite des gravures sur hollande et une suite en noir sur montval.. .. .. – .. **1 650** fr. (*épuisé*)
8 exemplaires sur vieux japon, série B, avec une suite des gravures sur hollande, une suite en noir sur montval, une suite en bistre sur japon impérial, et un croquis original .. .. **2.000** fr. (*épuisé*)
6 exemplaires sur vieux japon, série A, avec une suite des gravures sur hollande, une suite en noir sur montval, une suite en bistre sur japon impérial, les états signés sur vieux japon, trois croquis originaux et un tirage des grandes planches sur parchemin .. **2.500** fr. (*épuisé*)

BULLETIN DE SOUSCRIPTION

Veuillez m'envoyer............ *exemplaire*.... *des* **NOURRITURES TERRESTRES** *illustrées * sur hollande — montval.*
*Ci-joint ** . . . . { *la somme de* .... *montant de ma*
*Veuillez faire recouvrer à mon domicile ** { *souscription.*
Nom .... A .... le 1930
Adresse ....
.... (SIGNATURE)

* Rayer les indications inutiles.

nrf **SOUSCRIVEZ CHEZ VOTRE LIBRAIRE**

nrf EN SOUSCRIPTION

GUILLAUME APOLLINAIRE

CALLIGRAMMES

EDITION ILLUSTRÉE DE
SOIXANTE GRANDES LITHOGRAPHIES ORIGINALES

PAR

GEORGIO DE CHIRICO

La typographie de cette publication de très grand luxe, confiée à Maurice Darantière et exécutée en deux couleurs, — tous les calligrammes recomposés sans clichage et les autres poèmes en Caslon italique de 24, avec les lettres finales regravées à Londres pour nos éditions, est digne en tous points de cette édition monumentale dont l'illustration, une des plus considérables par l'importance comme par la qualité, marquera une date dans l'histoire du livre moderne.

Un fort volume de 300 pages au format in-4° raisin
dont l'édition sera limitée à :

90 exemplaires sur chine	**2.800** fr.
6 exemplaires sur japon supernacré	**5.000** fr.
4 exemplaires sur whatman	**6.000** fr.

Le détail des suites accompagnant les tirages sur japon et sur whatman sera annoncé ultérieurement

BULLETIN DE SOUSCRIPTION

Veuillez m'envoyer .... *exemplaire*.... *de* **CALLIGRAMMES** * *sur chine — sur japon supernacré — sur whatman.*

Ci-joint la somme de .... } *montant de ma commande.*
Veuillez faire recouvrer à mon domicile la somme de .... }

A .... le .... 1930.

Nom .... *(Signature.)*

Adresse ....

* Rayer les indications inutiles.

nrf SOUSCRIVEZ CHEZ VOTRE LIBRAIRE

nrf EN SOUSCRIPTION

LÉON-PAUL FARGUE

BANALITÉ

Edition de luxe
ornée de quinze grandes compositions photographiques originales
(réogrammes et recherches d'ojet)
de LORIS et PARRY

Voici la première édition de luxe, illustrée de compositions originales établies au moyen de l'appareil. Il serait vain de tenter de rendre par une notice le caractère exceptionnel d'une illustration qui, sans analogie avec celles qui l'ont précédée, sait suivre de très près un texte dont elle prolonge par ailleurs la poésie de la façon la plus singulière. Nous ne pouvons qu'insister auprès de nos lecteurs pour qu'ils demandent à leur libraire de leur *montrer* ce livre

Deux tirages seront mis en vente :

30 exemplaires sur Japon. Le tirage des compositions de ces exemplaires est exécuté par les artistes eux-mêmes, directement de la plaque ou du réogramme. Chaque composition est signée ; l'exemplaire d'autre part est justifié par l'auteur.. .. .. **1000 f**

300 exemplaires sur Hollande. Le tirage des compositions de ces exemplaires est exécuté sur plaques photographiques rectifiées par les artistes ; chaque exemplaire est justifié par les illustrateurs. **300 f**

BULLETIN DE SOUSCRIPTION

Veuillez m'envoyer .... *exemplaire*.... *de* **BANALITÉ** * *(Edition de lu[xe] ornée de compositions photographiques originales) sur japon — sur hollande.*

Ci-joint la somme de........................ } *montant de ma command[e]*
veuillez faire recouvrer à mon domicile la somme de ....

Nom .... A .... le 193
Adresse .... (SIGNATURE)

....

* Rayer les indications inutiles.

nrf SOUSCRIVEZ CHEZ VOTRE LIBRAIR[E]

nrf NOUVEAUTÉS

MARGUERITE ET HENRI MEMBRÉ

NON-LIEU

ROMAN

UN VOLUME IN-8° COURONNE .. .. **12** fr.

EXTRAITS DE PRESSE

... Toute cette première partie, bourgeoise et policière, est menée de main d'ouvrier... mais le plus grand intérêt psychologique est dans l'irruption de l'aventure, du crime, de l'irrégularité dans le calme d'un foyer bourgeois français.

BENJAMIN CRÉMIEUX, *Les Annales.*

... une pièce de théâtre latente, au dialogue serré, mais un roman réussi à souhait. Il est plein de vie et le mouvement qu'on oublie trop aujourd'hui, le mouvement de cette aventure est remarquable.

MARCEL MILLET, *La Vie Marseillaise.*

C'est un très curieux roman que *Non-Lieu*. La donnée en est originale, et, ou je me trompe fort, toutes les avocates voudront le lire. Sur le paradoxe fondamental de leur profession, on n'a jamais rien écrit de plus piquant.

ANDRÉ BILLY, *L'Œuvre.*

... Un roman écrit sobrement, mais non sans élégance, et où passent les plus vives inquiétudes de notre époque, une œuvre qui ne sent ni le procédé, ni le studio, et qui peut plaire au grand public sans décevoir l'élite.

MARCEL LESVIGNES, *La Petite Gironde.*

... une œuvre nouvelle, originale, une œuvre attachante à lire comme un récit d'aventures, mais d'aventures dont les plus passionnantes se déroulent dans l'immense domaine de l'âme et du cœur.

ANDRÉ DOURIEZ, *La Dépêche de Lille.*

... une œuvre sobre, forte, construite, dans le véritable sens du mot. L'attrait, non l'attirance, fait en partie de répugnance des choses troubles, mais que finit par balayer le vent frais auquel nous aspirons.

CHARLES BERNARD, *La Nation Belge.*

Le prétexte de cette pathétique action romanesque, c'est une histoire de trahison durant l'occupation allemande. Ce drame, dont on ne voit en quelque sorte que les reflets, ne cesse pas d'inquiéter et d'obséder le lecteur haletant. J'écris sciemment haletant, car il s'agit bien d'un roman d'aventures, mais d'aventures d'âmes. Espèce entre toutes passionnante.

PAUL BLANCHART, *L'Horizon* (de Bruxelles).

nrf ACHETEZ CHEZ VOTRE LIBRAIRE

RENÉ CREVEL

ÊTES-VOUS FOUS ?

ROMAN

UN VOLUME IN-8° COURONNE .. .. **12** fr.

EXTRAITS DE PRESSE (III)

... *Etes-vous fous ?* c'est le duel entre l'âme et le corps. Voilà pourquoi c'est un livre grinçant, désarticulé et pathétique... Il y a de l'âme là-dedans.

SIMONNE RATEL, *Les Nouvelles Littéraires*, 21-9-29.

... *Etes-vous fous ?* pourrait bien se trouver au commencement de quelque chose... A qui ne l'a pas lu, il est difficile d'expliquer ce livre... Il n'a pas cette ligne logique que nous avons l'habitude — souvent regrettable — d'attendre d'une œuvre d'imagination... Au fond, ce livre est une « sotie », comme dirait M. André Gide, une démonstration de l'absurde...

Une ardente aspiration au meilleur, au plus pur, reparaît à tout instant dans *Etes-vous fous ?* elle représente, en fin de compte, le plus bel élément.

EDMOND JALOUX, *Les Nouvelles Littéraires*, 28-9-29.

Ce livre déconcertera tous ceux qui le liront, mais il vaut la peine d'être parfois déconcerté, alors qu'on est si souvent contenu par l'indifférence.

MAURICE ROYA, *La Volonté*, 7-10-29.

... Le bel élan final d'athéisme farouche et stoïque nous persuade que ce jeune écrivain est un poète...

CLAUDE DENNY, *Le Soir*, 14-10-29.

... Avec plus de véhémence encore que dans *La Mort difficile*, et une plus grande liberté dans la construction de son merveilleux artifice, Crevel nous donne une réussite de sa formule avec son nouveau roman...

Je crois que le désespoir n'a jamais été illustré avec autant de verdeur vengeresse.

GABRIEL DOL, *Cahiers du Sud*, 1-11-29.

... *Etes-vous fous ?* où il y a bien des qualités brillantes, de l'imagination, de la fantaisie... Le mal du siècle... à ce propos, M. Crevel dit des choses émouvantes, profondes...

JOHN CHARPENTIER, *Mercure de France*, 1-11-29.

nrf ACHETEZ CHEZ VOTRE LIBRAIRE

LA REVUE DU CINEMA

paraît le 1er de chaque mois
aux ÉDITIONS DE LA NOUVELLE REVUE FRANÇAISE

Rédacteur en Chef	Directeur	Secrétaire Général
J. G. AURIOL	ROBERT ARON	J. BOUISSOUNOUSE

Le 1er Février :

LA PROPHÉTESSE D'HOLLYWOOD

(choses vues)

L'EXOTISME OCÉANIEN POUR TOUS

LAUREL ET HARDY par LOUIS CHAVANCE

Comment je me suis lancé dans le Cinéma

par ADOLF ZUKOR

LE CINÉMA dans les mises en scène de Piscator

La Revue des Films, la Revue des Programmes, les Chroniques

LE HUITIÈME JOUR DE LA SEMAINE

Scénario inédit par G. RIBEMONT-DESSAIGNES

BULLETIN D'ABONNEMENT

Veuillez m'inscrire pour un abonnement de * *un an, six mois*, à *LA REVUE DU CINÉMA*, à partir du 1er .... 19......

* Ci-joint *mandat — chèque* de
Je vous envoie par courrier de ce jour chèque postal de
Veuillez faire recouvrer à mon domicile la somme de
(majorée de 3 fr. 25 pour frais de recouvrement à domicile).

France	Union postale	Autres pays	*
72 fr.	84 fr.	98 fr.	. . . UN AN
40 fr.	50 fr.	56 fr.	. . . SIX MOIS

A ...., le .... 193 .

Nom .... (SIGNATURE)

....

Adresse .... * *Rayer les indications inutiles.*

Détacher le bulletin ci-dessus et l'adresser à M. le Directeur de LA REVUE DU CINÉMA, 43, rue de Beaune, Paris-VIIe. Compte Chèque postal : 169.33. Téléph. : Littré 12-27. — Adr. télég. : Enerefene Paris. — R. C. Seine 35-807

nrf OEUVRES DE JULES ROMAINS

Œuvres de Jules Romains

POÉSIE

La Vie Unanime .. .. 12 fr.
Odes et Prières .. .. 12 fr.
Le Voyage des Amants .. .. 9 fr
Chants des dix années (Europe. Amour couleur de Paris. Ode Génoise) .. .. 12 fr.
Un Etre en marche .. .. *en préparation*

ROMANS ET PROSE

Mort de Quelqu'un .. .. 12 fr
Les Copains .. .. 12 fr
Le Vin blanc de La Villette .. .. 12 fr
Psyché. I. **Lucienne** 13 5
Psyché. II. **Le Dieu des Corps** 13.5
Psyché. III. **Quand le Navire...** 13.5
Donogoo-Tonka. — **Le Bourg régénéré** .. .. .. *sous press*
Puissances de Paris .. .. 9 fr

THÉATRE

I. **Knock ou le Triomphe de la Médecine. — Monsieur Le Trouhadec saisi par la débauche** .. .. 12 fr
II. **Le Mariage de Le Trouhadec. — La Scintillante** . 12 fr
III. **Cromedeyre-le-Vieil — Amédée et les Messieurs en rang** .. .. 12 fr
IV. **Le Dictateur. — Démétrios** .. .. 12 fr
V. **Volpone — Le Déjeuner marocain** .. .. 12 fr
VI. **Sortie de Secours,** *précédé de sa première version* **Jean le Maufranc** .. .. *sous press*

TRAITÉS

Petit Traité de Versification (*en collaboration avec* Georges Chennevière). Collection “ *Les Documents Bleus* ”. .. .. 12 fr
La Vision extra-rétinienne et le sens paroptique, recherches de psycho-physiologie expérimentale et de physiologie histologique .. .. 12 fr

ÉDITION ILLUSTRÉE

Le Vin blanc de la Villette. Édition illustrée .. .. *en préparatio*

nrf ACHETEZ CHEZ VOTRE LIBRAIRE

nrf POUR PARAITRE EN FÉVRIER

SORTIE DE SECOURS

précédé de sa
première version

JEAN LE MAUFRANC

par

JULES ROMAINS

nrf RETENEZ CHEZ VOTRE LIBRAIRE

Architecture Intérieure
-: Meubles :-

FRANCIS JOURDAIN

26, Rue Vavin, PARIS-VIe

-:- -:- -:- Danton 63-98 -:- -:- -:-

sur rendez-vous

Installation complète d'Appartements, Villas, Magasins, etc.

MEUBLES DE BUREAUX & SIÈGES

ÉDITÉS PAR

ABEL MOTTÉ

6 bis, Passage du Bureau, PARIS-XIe

LA MORT DE TOLSTOI A ASTAPOVO

Après la mort de Léon Tolstoï, survenue le 7 novembre 1910 à la gare d'Astapovo, toute la correspondance télégraphique échangée au cours de sa maladie fut réunie dans un dossier spécial par les autorités de la gare. Les Éditions de la Bibliothèque Nationale de Moscou viennent de publier in-extenso ces documents, enregistrés par une petite gare de province, qui fut durant sept jours le centre d'un drame poignant.

Tolstoï, accompagné de son ami fidèle, le docteur Makovitzky, était parti de Yasnaïa Poliana le 28 octobre 1910, à 4 heures du matin. Après un court séjour au couvent d'Optina Poustyne, il se rendit auprès de sa sœur, au couvent de femmes de Shamardino, d'où il repartit précipitamment le 31 octobre à 4 heures du matin en compagnie du D[r] Makovitzky et de sa fille Alexandra Lvovna, qui avait rejoint son père et qui, seule de toute sa famille, avait reçu ses confidences. Tous trois avaient l'intention de se rendre à Rostof ; ils montèrent dans un train de la ligne Riazan-Oural. Mais en cours de route, Tolstoï, se sentit brusquement souffrant et ne put continuer son voyage. Il fut obligé de descendre à la station d'Astapovo (gouvernement de Riazan) où il fut immédiatement hospitalisé par le chef de gare, Ozoline.

Le départ de Tolstoï, sa maladie, l'éventualité de sa mort, n'avaient pas seulement bouleversé ses enfants et ses proches et désespéré sa femme Sophia Andréevna ; les autorités civiles et militaires suivaient, elles aussi, avec angoisse, quoique pour des raisons bien différentes, les péripéties du drame de Yasnaia Poliana. D'autre part, l'Église se demandait avec inquiétude si Tolstoï, qu'elle avait excommunié, allait mourir en renégat, ou demander un confesseur. L'opportunité des prières pour la guérison de Tolstoï avait, dès les premiers jours, fait l'objet de plusieurs discussions. En cas de mort, les difficultés devaient

être encore plus grandes ; il ne fallait pas songer à faire réciter les prières et chanter l'office des morts pour un renégat. Mais, un enterrement civil risquait, d'un autre côté, de soulever des incidents d'ordre religieux et politique à la fois. L'évêque et le gouverneur de Riazan, dont dépend Astapovo, avaient ainsi à résoudre d'innombrables difficultés. La gendarmerie d'une part, de l'autre les moines d'Optina Poustyne, se voient mobilisés par les pouvoirs temporels et spirituels. Des personnages haut placés s'inquiètent à Pétersbourg : le ministre de l'Intérieur délègue à Astapovo son adjoint, chef de la police. Le Métropolite de Petersbourg Antony envoie un télégramme à Tolstoï, qu'il supplie de rentrer dans le giron de l'Église. Le Gouverneur de Riazan arrive en personne à Astapovo pour contrôler la marche des événements. Il y trouve toute une population réunie dans la gare, couchant au hasard dans les wagons et les salles d'attente. La comtesse Tolstoï et ses enfants, Serge, André, Michel et Tatiana (Mme Soukhotine) attendent avec angoisse, installés au buffet. Et Tolstoï mourant, entre sa fille Alexandra, ses deux médecins et Tchertkof, croit avoir enfin trouvé cet isolement auquel il rêvait, tandis que Sophia Andréevna fait le guet sous sa fenêtre, et qu'à quelques pas de lui la petite gare d'Astapovo « vit d'une vie insolite et fiévreuse », selon l'expression d'un des nombreux journalistes qui sont accourus dès les premières nouvelles de la maladie. Ce sont leurs reportages qui constituent la plus grande partie des archives d'Astapovo.

Des mille quatre-vingt un télégrammes de toute provenance, qui constituent le dossier du télégraphe d'Astapovo, nous reproduisons ici, dans leur ordre d'émission, ceux qui nous semblent le mieux illustrer le drame.

HÉLÈNE ISWOLSKY.

Philippof, sous-officier de gendarmerie de la station Astapovo, au Capitaine Savitzky, chef de la Gendarmerie à Yeletz.

Astapovo 31, X, 7 h. 43 *soir.*

Ecrivain Léon Tolstoï se trouvant dans train N 12 tombé malade. Le chef de gare M. Ozoline l'a accueilli dans son appartement.

Sous-officier Philippof

Léon Tolstoï à W. Tchertkof

Astapovo, 1, XI, 10 h. 30 *matin.*

Suis tombé malade hier. Voyageurs m'ont vu descendre affaibli du train. Crains publicité. A présent amélioration. Continuons voyage. Prenez mesure. Informez. *Nicolaief* [1]

*

Alexandra Lvovna Tolstoï à W. Tchertkof.

Astapovo 1, XI, 10 h. 30, matin.

Sommes descendus hier à Astapovo. Forte fièvre, somnolence. Matin température normale, à présent de nouveau frisson. Impossible voyager. A exprimé désir vous voir. *Frolova* [2].

*

Journal « Rousskoie Slovo » à Ozoline. 1, XI, 4 h.

Veuillez avoir amabilité télégraphier détails état et séjour chez vous Léon Nicolaievitch, ainsi qu'itinéraire ultérieur. Vous envoyons immédiatement honoraires. Si recevez visite collaborateur « Rousskoie Slovo » Constantin Orlof, veuillez lui communiquer renseignements et lui expliquer quelles informations vous avez déjà données directement par télégraphe. *Rédaction « Rousskoie Slovo ».*

*

A. L. Tolstoï à W. Tchertkof. 1, XI, 4 heures.

Température trente-neuf huit. Redoute *son* arrivée [3]

*

1. Nom pris par Tolstoï au cours de son voyage. C'est là l'unique télégramme envoyé par Tolstoï d'Astapovo ; il est écrit de la main de sa fille.

2. Nom pris par Alexandra Lvovna.

3. Il s'agit ici de l'arrivée éventuelle de la femme de Tolstoï Sophia Andréievna, que dans un autre télégramme on appelle « la malade ».

Capitaine Savitzky (chef gendarmerie de Yeletz) au général Lvof (chef Direction gendarmerie Chemins de fer région Moscou-Kamyshine)

1, XI, 7 heures soir.

Léon Tolstoï accompagné Docteur Makovitzky et deux parentes tombé malade au cours du voyage est descendu appartement chef de gare Astapovo. *Capitaine Savitzky.*

*

Gemtchoujnikof (adjoint du chef de la Section de la Police Secrète de Toula) à Razoumovsky (chef de la Section de la Police Secrète de Toula).

Astapovo, 1, XI, 7 h. 10 soir.

S'est arrêté ici, station Astapovo, ligne Riazan-Oural. Température 40. Sa fille, docteur auprès de lui. Serez informé itinéraire ultérieur. Reviens Toula. *Gemtchoujnikof.*

*

Chef de Gare Ozoline au « Rousskoie Slovo ».

Léon Nicolaievitch prie ne publier aucune information à son sujet.

Chef de gare Ozoline.

*

Chef de Gare Ozoline à Gambourtzef, chef gare Moscou, Riazan-Oural. 2, XI, 12 h. nuit.

Les fils Comte Tolstoï prient mettre à leur disposition wagon 1re classe chemins de Fer M.-Koursk dans lequel sont arrivés. Ont adressé demande d'autorisation à Monsieur Ministre des Voies Communications. Demande instructions. *Ozoline.*

■

A. L. Tolstoï à S. L. Tolstoï.

2, XI, 2 h. 20 nuit Urgent.

État sérieux. Amène immédiatement Nikitine [1]. Voulait avertir toi et sœur, redoute arrivée des autres.

*

A. L. Tolstoï à T. L. Soukhotine.

Principale inquiétude père terreur possibilité arrivée *de la malade.* Prenez toute mesure, sinon danger issue fatale maladie. Père te prie demeurer auprès *malade,* la soigner et retenir. Repos absolu indispensable. *Alexandra.*

*

Tchertkof cependant est arrivé à Astapovo, il est au chevet de son ami, et télégraphie à sa femme :

2, XI, 10 h. 15 matin.

Bronchite. Télégraphierai cours de la maladie. Ambiance tranquille, la plus confortable. Faites savoir Tatiana. *Grigorief* [2].

*

A l'exception de Tchertkof, Tolstoï ne désire voir personne de son entourage : sa fille télégraphie aux membres de sa famille, en les priant instamment de ne pas troubler la tranquillité du malade. Elle envoie en même temps un communiqué à la presse, espérant prévenir et empêcher l'intervention des journalistes. Le chef de gare imite sa réserve et cherche à décourager les reporters et les bureaux de rédaction qui le bombardent de télégrammes. Leurs efforts sont vains. Bientôt la petite gare sera envahie. Un télégramme de la direction des chemins de fer donne les instructions nécessaires pour la formation d'un train spécial, commandé « par une personne privée » à la station de Gorbatchevo et devant arriver en gare d'Astapovo à 11

1. Docteur Nikitine.
2. Nom d'emprunt de Tchertkof.

heures 44 du soir. C'est le train que va prendre la comtesse Tolstoï. Elle est, depuis le départ de son mari, en proie à une violente crise de désespoir et a tenté de se suicider en se jetant dans l'étang de Yasnaïa Poliana. Un ami de la famille avertit le docteur Makovitzky de la prochaine arrivée de celle dont le malade redoute la présence. On fera donc tout pour le laisser le plus longtemps possible dans l'ignorance. Par contre, les agents de la presse éprouvent à cette nouvelle la plus vive satisfaction : « Notre meilleure informatrice, télégraphie le *Rousskoie Slovo* à son correspondant, sera notre amie la comtesse Sophia Andréevna. »

Dans la soirée, Alexandra Lvovna envoie à un ami de son père le bulletin suivant :

2, XI, 9 h.

Inflammation catarrhale poumon gauche. Température 38,5. Etat d'âme excellent. Installation confortable. *Alexandra Tolstoï.*

*

Mais elle télégraphie en même temps au médecin-chef de la clinique voisine de Dankovo ; le Dr Semenovsky.

2, XI, 9 heures, soir.

Situation sérieuse. Prions instamment venir sans tarder. Départ train spécial Dankovo onze heures soir. *Alexandra Tolstoï.*

*

Tandis que s'échangent ces messages privés, le général Lvof, chef de la gendarmerie des chemins de fer, adresse au capitaine Savitzky une demande d'information rédigée en langage secret :

2, XI, 10 h. 10 soir.

Télégraphiez qui a autorisé séjour Léon Tolstoï Astapovo dans bâtiment gare non destiné à hospitalisation malades. Gouverneur estime indispensable prendre mesure pour le diriger établissement sanitaire ou domicile permanent.

*

Dans la nuit du 2 au 3 novembre et dans la matinée du 3 novembre, les télégrammes accusent une inquiétude croissante. Une double pneumonie a été constatée par les médecins, mais la maladie ne s'est pas déclarée franchement, elle couve, la température est en baisse, puis remonte sournoisement.

Le correspondant du *Novoie Vrémia* télégraphie le 3 novembre au matin :

Le Comte Serge Lvovitch [1] est arrivé avant-hier à Astapovo, a vu son père. Léon Nicolaievitch a témoigné une vive inquiétude en voyant son fils, et sa première question fut : « Pourquoi es-tu venu ? Comment as-tu appris que je suis ici ? » Hier, 2 novembre, sont arrivés Comtesse Sophia Andréevna, les Comtes André Lvovitch, et Michel Lvovitch, et Tatiana Lvovna. Jusqu'à présent ils n'ont pas eu d'entrevue avec Léon Nicolaievitch, qui ignore leur présence.

Aujourd'hui, arrivée Docteur Nikitine, seconde consultation aura lieu.

*

La petite gare d'Astapovo s'emplit rapidement d'amis de Tolstoï, d'admirateurs, de journalistes.

La comtesse Sophia Andréevna, qui n'est pas complètement remise de sa maladie, loge dans le wagon du train spécial qui l'a amenée à Astapovo. Il n'y a pas un seul logement libre dans la gare. Les journalistes ont adressé au ministre des Voies et Communications une demande d'autorisation en vue de pouvoir s'installer dans les wagons de 2e classe.

Ainsi qu'il ressort de la réponse du ministre, cette autorisation ne fut accordée que provisoirement. De son côté, le chef de Gare de Gorbatcheva demande des informations au sujet du wagon du train spécial qui est resté en gare d'Astapovo, au lieu d'être renvoyé dans sa gare d'origine. Il semble que les autorités cherchent à souligner le caractère précaire de toute cette installation, à Astapovo, d'une nouvelle population qui risque de troubler l'ordre public, et cela surtout dans le cas où Tolstoï mourrait sans s'être réconcilié avec l'Église.

Cependant, dans la petite maison du chef de gare, Tchertkof et Alexandra Lvovna montent jalousement la garde au chevet

1. Fils de Tolstoï.

du malade. Celui-ci se trouve dans un état de grande faiblesse. Depuis la veille il est plongé dans un assoupissement qu'il a interrompu une ou deux fois pour dicter à sa fille. Dans la journée du 3 novembre il se produit une légère amélioration qui fait renaître l'espoir. Mais il faut à tout prix lui épargner les émotions trop fortes. Or, précisément, la comtesse Sophia Andréevna s'est efforcée dès son arrivée d'avoir une entrevue avec le malade. Voici ce que télégraphie à ce sujet le correspondant de l'*Outro Rossiy* :

Hier, onze quarante, sont arrivés par train spécial venant de Toula Sophia Andréevna, Tatiana, André, Michel. Ils ont été reçus par Makovitzky, Alexandra Lvovna. Longue conversation dans wagon ; à la suite entretien, les arrivants n'ont pas quitté wagon, où ont passé nuit. Aujourd'hui, Sophia Andréévna, enfants, ont voulu voir Tolstoï. Docteur, Alexandra les en ont empêchés. Selon personnes qui le soignent, le malade est persuadé personne ne sait où il se trouve. Aujourd'hui eut lieu à la gare grave discussion entre Sophia Andréevna, Tchertkof. Comtesse l'accusait exercer influence indésirable, parlait en élevant la voix, ton nerveux. Employés chemins de fer ont voulu faire chanter Te Deum pour demander guérison ; prêtre église chemin de fer Perof a refusé, motif excommunication. Lundi est arrivé de Eletz adjudant gendarmerie, a opéré enquête détaillée. Commandant troupes Pleve est passé hier en gare Astapovo, a questionné en détail au sujet Tolstoï. Employé de la gare font preuve grande sollicitude à l'égard malade. Chef de Gare Ozoline a mis à sa disposition appartement tout entier, déménagé famille. Adjoint chef de gare parti hier soir Moscou chercher oxygène. Le hameau de la station vit exclusivement pensée Tolstoï. Journalistes, amis de l'écrivain se sont installés logements privés.

*

Et le correspondant du *Ranneie Outro* :

Les journaux publient mensonges, dit Sophia André-

evna. Il est exact Tolstoï a fait nombreuses tentatives quitter maison, mais cette fois-ci il l'a fait non pas pour raisons ordre général, mais exclusivement sous influence certaines personnes indésirables, lui ayant imposé leur volonté. Il faut écrire et répéter cette vérité. Léon Nicolaievitch ne serait jamais parti de son propre gré, n'avait point de raisons pour cela. Après ces paroles, la dame de compagnie qui est arrivée avec Sophia Andréevna s'est empressée emmener Sophia du buffet gare où nous nous entretenions et de lui faire réintégrer wagon. Sophia très amaigrie. Toute la famille a dîné ensemble ainsi que docteur Nikitine. Mikhaïl Lvovitch a pris sur lui informer correspondants cours maladie. Détails refus célébrer office sont les suivants : prêtre Gratziansky aurait dit : « Suis d'accord, on doit et on peut prier pour tous ». Mais un autre prêtre, Perof, exprima doute à cause excommunication Tolstoï, et Te Deum n'a pas eu lieu. Pour ceux qui arrivent à Astapovo il n'y a plus logements. Prie m'envoyer deux exemplaires journal.

*

Rédaction « Novoie Vremia » à Ozoline. 3, XI, 1 h. 55. *Réponse urgente payée.*

Faites savoir si nouvelle mort Tolstoï est exacte.

*

Général Lvof au Capitaine Savitzky.
(en chiffres secrets). 3, XI, 3 h. 20.

Selon ordre chef Etat-Major trouvez-vous constamment Astapovo, envoyez Etat-Major rapport état malade.

*

Adeptes Tolstoïens du Caucase, à Léon Tolstoï.
Maikope, 3, XI, 4 h. 18.

Viens chez nous, t'offrons notre maison, travail, amour.

Dans la soirée, le correspondant du *Ranneie Outro* envoie à son journal le bulletin suivant :

3, XI, 6 hres soir.

Dernier bulletin : inflammation partie inférieure poumon, bronchite répandue. Température soir deux novembre trente-neuf un dixième, dans la nuit sueur, matin trois novembre trente-six sept dixièmes, à quatre heures après-midi trente-sept trois dixièmes. Affaiblissement considérable activité cœur, pouls rapide avec intermittences, foie grossi et douloureux, pas d'appétit. Docteurs Nikitine, Makovitzky. Malade vaillant, s'intéresse à tout. Prie renforcer avance.

*

Et le correspondant du *Rietch* :

3, XI, 6 h. 30, soir.

Vers le soir, température s'est élevée, trente-sept et dixième. Foie grossi, douloureux, appétit mauvais, intermittence cœur. Dans la journée Tolstoï a lu lui-même article Tchertkof, a pleuré. A prié qu'on lui lise *Cercle de lectures*. Tolstoï est couché dans maison de bois un étage derrière bâtiment gare, dans la chambre du milieu, la plus grande, dont doubles fenêtres donnent sur palissade ; fenêtre constamment voilée étoffe épaisse. Deux lits dans pièce, transporté fréquemment d'un lit sur l'autre. Makovitzky au chevet en permanence, dans la journée est allé prendre bref repos dans wagon Tolstoï. Buffet gare transformé en chancellerie : membres famille Tolstoï répondent nombreux télégrammes. Petite table du coin Comtesse s'entretient avec vivacité, revient fréquemment au thème des amis qui cherchaient brouiller. Expression gênée sur visages fils, parfois essaient de l'arrêter par brève phrase en anglais.

*

A. L. Tolstoï à S. Stakhovitch. 3, XI, 8 h. 40 soir.

Inflammation catarrhale poumon gauche, cœur affaibli température 37,7, état sérieux. *Sacha.*

*

Simonovitch à Léon Tolstoï. Tver, 3, XI, 8 h. 40 soir.

Le sens de la vie rend tous heureux, sans excepter famille. Aussi ne faut-il point s'enfuir de la maison. Rentrez. Votre affectionné, *Simonovitch* [1].

*

Capitaine Savitzky à l'adjudant Philippof.
Eletz, 3, XI, 9 h. soir.

Aucun des arrivants ne doit séjourner gare. Arriverai demain soir. A l'exception appartement chef de gare, séjour dans bâtiments gare interdit. Dans l'appartement Ozoline seules les quatre personnes arrivées sont autorisées à séjourner. *Capitaine Savitzky.*

*

Le correspondant des « Rousskie Vedomosty » à son journal. 3, XI, 9 h. 10 soir.

Neuf heures, température 37. Toute la soirée lecture journaux ; demande qu'on lise tout à la suite, en laissant passer articles qui lui sont consacrés. Ecoute silence, laisse de temps en temps tomber parole.

Famille émue immense sollicitude, sympathie personnel gare.

*

A la fin de cette journée, le directeur des Chemins de fer Riazan-Oural est obligé de céder devant l'affluence du public

1. Le texte russe ne donne aucune indication sur l'identité de cette personne.

à Astapavo et d'organiser, à contre-cœur, le séjour des arrivants dans le nouveau bâtiment de la gare. Il télégraphie à son subordonné :

3, XI, 9 h. 50 soir.

Faites chauffer nouveau bâtiment, mais n'y admettez encore personne. Prenez chez chef traction lits de réserve avec linge et faites préparatifs en vue installation hôtel provisoire.

*

Philippof au Capitaine Savitzky.

4, XI, 9 h. 30.

Directeur chemin de fer autorise les correspondants à occuper wagon réserve de 2e classe pour deux jours ; pour les autres arrivants on a préparé nouvelle maison, où personne n'a habité. J'ai suspendu installation dans maison et wagon jusqu'à réception ordre spécial. Gouverneur et Général Globa [1] resteront Astapovo jusqu'au soir. *Sous-officier Philippof.*

*

Le correspondant du « Novoie Vremia » à son journal. 4, XI, 9 h. 50.

Le gouverneur de Riazan, Prince Obolensky, est arrivé Astapovo et a donné ordre évacuer toutes personnes se trouvant gare [2]. J'ignore raisons ayant provoqué cet ordre.

Dans la matinée, Comtesse Tolstoï nous a dit, Léon Nicolaievitch ne cesse d'évoquer son souvenir et parle d'elle avec larmes aux yeux. Lorsque Tatiana Lvovna se rendit à son chevet, il la pria de veiller sur Sophia Andréevna à Yasnaïa Poliana, et de ne lui dire sous aucun prétexte où il se trouve et qu'il est souffrant.

1. Chef de la gendarmerie de Riazan.
2. Cette nouvelle fut plus tard démentie.

« Je ne sais pas, disait Comtesse, ce qui est pire pour Léon Nicolaievitch : éternelle inquiétude à mon sujet, ou entrevue subite avec moi, entrevue qui, ainsi que l'on dit autour de moi, peut faire tort au malade ? Selon moi, aussitôt qu'il m'aura vue, cette inquiétude prendra fin. Tous racontent, que chaque fois qu'il pense à moi, il se met à pleurer et demande : « Comment va votre maman ? Ah, ne lui dites rien, ne l'inquiétez pas, faites qu'elle ne sache rien de moi ! » Cela m'inquiète et me tourmente encore plus. J'ai vécu quarante-huit ans avec mon mari. On ne me laisse pas aller à son chevet. Affreux. »

*

Correspondant « Novoie Vremia » au Rédacteur en Chef. 4, XI, 9 h. 50 matin.

Maladie Tolstoï atteint point culminant. Prédictions possibles dans les deux sens. On peut s'attendre à tout. Prie m'envoyer télégraphe trois cents roubles Astapovo, bureau poste.

Pourquoi rédaction demande au sujet mort Tolstoï ? cela provoqua grand mécontentement.

*

Tatiana Lvovna à M. C. Soukhotine.

4,XI, 10 h. 5 matin.

Aggravation. Pensons question deux trois jours. Si désires viens. Mais dans ton intérêt, ne te le conseille pas. Foule, deux gouverneurs. Inconfort. Notre petite a besoin de nous. J'ai courage. Encore espoir.

*

Pathé frères à Meyer. 4, XI, 11 h. 19.

Photographiez gare, essayez avoir premier plan nom station. Photographiez famille, personnages connus, ainsi que wagon où ils passent nuit, et envoyez le tout par Lovtzevitch à Toula pour nous.

*

Gouverneur Prince Obolensky à Vice-Gouverneur de Riazan.

4, XI, 11 h. 35 matin.

Prie me faire savoir, après entretien Evêque, si prêtre de la localité peut célébrer Te Deum pour guérison Tolstoï. En a reçu demande hier, mais n'était pas enclin officier. Conseillez ne pas autoriser.

*

Métropolite Antony[1] *à Léon Tolstoï.*

Pétersbourg, 4, XI, 11 h. 46.

Dès le premier moment votre rupture avec Église, j'ai prié sans cesse, et prie afin que Dieu vous rende à l'Église. Peut-être vous appellera-t-il bientôt subir Son jugement, et je vous supplie dans votre état actuel de maladie vous réconcilier avec Église et peuple russe. Que Dieu vous bénisse et protège. *Métropolite Antony*[2].

*

Correspondant des « Rousskya Viedomosty » à son journal. 4, XI, 11 h. 55 matin.

Médecin a dit aujourd'hui Tatiana, état très grave, cependant pas encore indices cas désespéré. Vers neuf heures s'est assoupi, se réveille souvent. Parents continuent arriver. Amis de Moscou de Tolstoï qui pensaient partir, restent à cause état inquiétant.

*

Gouverneur Prince Obolensky à P. Kourlof[3].

4, XI, 12 h. jour.

M'étant rendu Astapovo, ai trouvé calme parfait. En

1. Métropolite de Pétersbourg.
2. Ce télégramme ne fut pas remis à Tolstoï.
3. Commandant du corps de gendarmes.

plus de la famille Tolstoï, se trouvent ici Tchertkof, plusieurs correspondants. Jusqu'à présent ces derniers réunis buffet gare. Aujourd'hui reçu ordre Chef ligne transformer un des bâtiments gare en hôtel. Cette mesure attirera sans doute curieux, ce qui à mon avis inopportun. Bâtiment pas encore aménagé. Population locale ne témoigne aucun intérêt. Instructions ont été données prêtre localité mort éventuelle Comte Tolstoï.

*

Le chef du matériel du Chemin de Fer Riazan-Oural aux chefs de gare.

4, XI, 2 h. 3. Urgent.

Indispensable fournir provisoirement gare Astapovo grande quantité lits avec matelas et tous autres accessoires. Prie envoyer d'urgence autant que possible en les empruntant quartiers conducteurs. Prie chef Astapovo lorsque ne seront plus nécessaires, les renvoyer sans retard. Vu destination provisoire, inutile établir compte livraison.

*

Adjudant de gendarmerie Novikof au sous-officier de gendarmerie Gitzinine.

Eletz, 4, XI, 2 h. 25.

Rendez-vous aujourd'hui Astapovo, train N 4, à la disposition de Philippof, emporter fusils avec cartouches.

*

Correspondant du « Ranneie Outro », à son Journal.

4, XI, 3 h. 30.

Pour soutenir activité cœur on administre cognac. Personnes entourage ne cachent pas inquiétude possibilité catastrophe. Tous les enfants déclarent que ne veulent pas causer émotion malade en pénétrant dans sa

chambre. Seule Sophia Andréevna insiste, disant qu'elle ne troublera pas mais calmera malade : « J'ai passé vie avec lui, comment peut-il avoir peur de moi ? Je suis plus proche que Tchertkof ou Sergueienko [1] ». Mais ses demandes, prières inutiles. Tout à l'heure on a soulevé question faire venir de Moscou Dr Stchourovsky, qui l'a soigné à Yalta, mais Makovitzky, Nikitine ont déclaré qu'ils ont diagnostiqué maladie correctement, traitement connu, présence autre médecin n'est pas indispensable, bien qu'ils ne s'y opposent pas. Décidé ne pas faire venir Stchourovsky. Journal « Novoie Vremia » a grandement manqué de tact en envoyant la nuit appartement chef de gare télégramme : « Faites savoir immédiatement mort Tolstoï ». Télégramme tombé entre mains Alexandra Lvovna, produit impression douloureuse. Gouverneur reste station, son wagon placé à côté wagon des Tolstoï. Séjour des Tolstoï et des reporters autorisé. Dans urine Tolstoï trouvé albumine. Ma conviction personnelle, dénouement proche ; ceci n'est pas pour la presse. Sophia Andréevna promène plateforme, très déprimée. Sont arrivés cinématographistes français. Température n'a pas été prise depuis matin. Commandé pharmacie à tout hasard huile camphrée autres excitants. Prie envoyer argent par télégraphe, avance épuisée.

*

Comtesse N. P. Tolstoï [2] *à Alexandre Lvovitch Tolstoï. Toula*, 4, XI, 5 h. 5.

Partage tout cœur votre douloureuse perte. Ai foi profonde qu'il est heureux dans nouvel univers, où Dieu l'a appelé. *Comtesse Nathalie Tolstoï.*

*

1. Neveu de Tchertkof.
2. Parente de Tolstoï.

Correspondant des « Odesskya Novosti » à son journal. 4, XI, 5 h. 30 soir.

Métropolite Antony a adressé Tolstoï télégramme. Dès rupture avec Église ai prié Dieu le rendre Église ; à présent, atteint maladie, paraîtra bientôt devant jugement dernier, supplie adhérer Église, peuple russe orthodoxe, prie Dieu guérison. Quatre heures, température 38,3, pouls 100, atteint 120, respiration 32 à 36. grande faiblesse, somnolence. Vers le soir plus vaillant, a demandé lait, débarbouillé visage. Comtesse a plusieurs fois appelé Makovitzky, dans l'attente était assise près palissade devant fenêtre du malade ; Makovitzky n'est pas venu appel, pour ne pas quitter malade. Atmosphère pénible.

■

Archanguelsky, employé du chemin de fer au chef de gare. Rtistchef, 4, XI, 6 h. 55 soir.

Confirmant personnellement conversation téléphonique, prie envoyer Astapovo aujourd'hui selon facture N° 11 et compte, cinq lits de fer, deux chaises, deux tables de jeu et une table ovale, informer exécution instructions.

■

Vice-Gouverneur de Riazan au Prince Obolensky. 4, XI, 11 h. 13 soir.

Évêque interdit célébrer « Te Deum » renégat jusqu'à ce qu'il marque au prêtre localité son repentir et qu'il soit admis à la communion. Métropolite a informé Evêque que Staretz Iosiph du Couvent Optina a été délégué Astapovo, chargé exhorter Tolstoï et célébrer offices nécessaires sans avoir recours autorisation épiscopale. Venons de recevoir de Moscou télégramme en votre nom, contenu suivant : partirai ce soir Astapovo, secret absolu. *Kharlamof* [1].

1. Vice-Directeur du Département de la Police.

Correspondant de « l'Outro Rossii », à son journal.
5, XI, 10 h. 45 matin.

Nuit inquiète, a déliré, dormi avec interruption, cœur mauvais, pouls meilleur. S'est endormi vers matin. Aujourd'hui Tatiana admise auprès malade. Hier robe de chambre apportée à Tolstoï. A reconnu coussin de Yasnaia Poliana, a demandé avec surprise : « D'où cela vient-il ? Je n'ai pas emporté avec moi. » On lui expliqua envoyé par Tatiana. Exprima désir la voir, a eu long entretien. Gouverneur de Riazan arrivé ici a soulevé question permis de séjour Tchertkof ; question résolue façon satisfaisante...

Transmets intéressants détails installation. Malade fut d'abord placé près fenêtre. Tolstoï demanda être installé comme à Yasnaia Poliana, près du mur, pria placer petite table, bougies avec allumettes, carpette. Transporté souvent d'un lit à l'autre. Lorsqu'il fut reçu par Ozoline, quelques membres groupement réactionnaire local ont répandu bruit employés chemins de fer offrant hospitalité Tolstoï et proches seront arrêtés : cette rumeur n'a pas exercé influence ; employés à la hauteur. Est arrivé Docteur Berkencheim, Moscou. Tchertkof s'est aujourd'hui montré première fois station, reconduisant fils au train. Capitaine arrivé de Eletz a autorisé séjour journalistes zone chemin de fer. Chacun reçu permis spécial. Prises de vues autorisées.

*

Correspondant « Outro Rossii » à son journal.
5, XI, 11 h. 5.

Viens d'avoir entretien avec Tatiana, qui a vu Léon. A passé plus d'une heure. Difficile donner précisions. Tantôt conscient, tantôt inconsciente. Durant minutes pleine conscience, vit dans univers pensées hautes abstraites, parle de Dieu. M'a prié lire « Cercle

de lectures » pour aujourd'hui. Comme j'interrompais lecture, a demandé avec vivacité : « Est-ce tout ? Continue jusqu'au bout. » Forces reviennent au point qu'il a pris serviette, essuyé bouche. Puis Tatiana raconte trait touchant : Tolstoï pense sans cesse aux autres, entourage, questionne santé famille, a demandé inquiet : « A-t-on donné quelque chose personnel ? les pauvres se fatiguent tant. Et ils n'ont rien, ils n'ont rien ! » a-t-il répété plusieurs fois voix tremblante. Ensuite assoupi.

*

Correspondant de la « Kievskaya Mysl » à son journal. 5, XI, 4 h. 30 jour.

Me suis entretenu avec prêtre de chemin de fer Gratziansky. Petit, maigre, sourire confus et coupable. L'ai questionné sujet Tolstoï. A répondu à contre-cœur, hésitant. Est venu employé, a demandé Te Deum Tolstoï quoique Tolstoï excommunié : prêtre a répondu : prions Dieu, afin qu'il revienne à religion orthodoxe, il n'y a pas d'autre prière. Mais prêtre du hameau a dit : ne chanterai pas Te Deum. Cérémonie n'a pas eu lieu. Hier Gouverneur est entré a dit : Evêque lui a déclaré : « Si Tolstoï meurt non réconcilié, office funèbre interdit. Je prie, attends ; si on m'appelle confesser malade, irai joie, terreur ; un si grand homme ! » Hier soir, fort délire, Tolstoï a dicté, Alexandre inscrivait ; résultat paroles sans suite. Entourage était persuadé, malade a oublié. Dans matinée malade éprouve soulagement, exige qu'on lui lise ce qui a été inscrit la nuit. Entourage a tenté dissuader, malade insistait. On lut. Tolstoï écoutait silencieux, avec attention. Quand on finit la lecture, ne dit rien, a soupiré profondément.

*

Correspondant du « Ranneie Outro » à son journal.
5, XI, 5 h. 10.

Bande cinématographique a fixé aujourd'hui moment intéressant. Sophia, après avoir arpenté plaforme, est descendue vers petite maison Tolstoï, est passée devant fenêtre, puis, non sans lutte intérieure, a frappé à la vitre chambre voisine d'Alexandra. Celle-ci sortit sur perron, mère et fille ont passé cinq minutes ensemble. Directeur chemin de fer a donné ordre que trains approchant station Astapovo sifflent doucement, afin ne pas déranger malade.

*

Ygoumen Varsonafy, à Nicodème, Evêque de Riazan.
5, XI, 11 h. soir.

Selon instructions Saint Synode suis arrivé Astachovo *(sic)* dans but réconciliation Comte avec l'Église. Demande saintes prières, bénédiction archipastorale. Supérieur du couvent d'Optina Poustine. Ygoumen Varsonafy.

*

Correspondant de « l'Outro » à son journal.
6, XI, 10 h. 40 matin.

A passé nuit plus tranquille, a déliré vers matin ; température 37,2, respiration 40. Vers matin faiblesse. Activité cœur demeure comme auparavant affaiblie, inspire graves inquiétudes. Tout à l'heure par train Moscou sont arrivés médecins réputés Stchourovsky, Oussof. Consultation aura lieu midi. Dans appartement où se trouve Tolstoï, en face gare, on est dérangé, trains, signaux ; appartement est sévèrement gardé par serviteurs de Yasnaïa Poliana. Chambre garnie rideaux blancs. Ce matin, gouverneur est revenu de Riazan. A la gare, officiers de gendarmerie sont en faction, rédigent rapports chiffrés détaillés. Moine Varsonafy, qui s'est installé

gare toilette dames[1], a essayé pénétrer, demandé aide famille. Refus. Le Staretz a expédié série télégrammes. Est arrivé chef circonscription postale, installé appareils, augmenté personnel. Touchants télégrammes Tolstoï. Directeur de la ligne également arrivé, est demeuré gare. Parmi correspondants de province sont arrivés ici correspondants Saratof, Kief, Kharkof. Les Tolstoï se trouvent toute la journée gare. On attend Léon Lvovitch, retour de l'étranger. Faites paraître édition spéciale. Envoyez tarif par télégraphe, ressources insuffisantes, dépenses considérables. Envoyez *Outro* gare. Aujourd'hui rumeur, disciples du Caucase se seraient mis en route, auraient loué wagon spécial. N'est pas confirmé.

*

Correspondant des « Rousskya Viedomosty » à son journal. 6, XI, 4 h. 45.

Vers deux heures Tolstoï a eu grave crise cardiaque qui a duré environ vingt minutes, heureusement surmontée. A quatre heures, température 37, 8. Viens de recevoir information cœur un peu mieux. Plusieurs évêques, autres ecclésiastiques, dame du grand monde[2] ont encore envoyé exhortations se réconcilier avec l'Église.

*

Correspondant « Rousskie Viedomosty » à son journal. 6, XI, 10 h. 55 soir.

Varsonafy a télégraphié évêque Kalouga que malgré tous ses efforts n'a pas été admis auprès malade, mais espère arriver à ses fins. Ayant repris connaissance après crise cardiaque, Tolstoï jeta les yeux sur ceux qui l'en-

1. La gare était surpeuplée ; la toilette des dames étant le seul local libre fut mise à la disposition du moine.
2. Princesse Kourakine.

touraient et dit : « *Il est vain s'inquiéter d'un seul, quand millions d'hommes souffrent.* »

*

Correspondant de la « Peterbourgskaya Gazeta » à son journal. 7, XI, 1 h. 55, matin.

A une heure trente du matin la crise cardiaque s'est répétée, grande faiblesse du cœur, la famille debout près porte.

*

Correspondant de la « Peterbourgskaya Gazeta » à son journal. 7, XI, 2 h. 20.

Le dénouement est proche. La famille rassemblée dans la cour sous pluie glacée automnale. Toute la gare est sur pied. Vous télégraphierai sans interruption.

*

Correspondant du « Rousskoye Slovo » à son journal. 7, XI, 2 h. 35.

Deux heures trente, incertitude complète. Près des fenêtres se presse petit groupe parents, amis, tous parlent à voix basse.

*

Correspondant du « Rousskoye Slovo » à son journal. 7, XI, 3 h. 13.

Assoupissement continue. Ceux qui se pressent sur plateforme ont les yeux fixés sur mouvements là bas, derrière fenêtre terrible. Le moindre semblant d'agitation dans la chambre provoque exclamation terreur, questions inquiètes à voix basse.

*

Correspondant des « Rousskya Viedomosty » à son journal. 7, XI, 3 h. 30.

Il dort, légère amélioration du pouls. On a obligé la comtesse à se coucher.

*

Correspondant de « l'Outro Rossii » à son journal. 7, XI, 5 h. 44.

A la suite de seconde crise toute la famille, Sophia, se sont réunis chevet. Ne l'a pas reconnue, gémissait sans cesse, à présent sans connaissance, cœur se ralentit, pouls plus faible, toujours plus faible, forte dose morphine. Famille espère encore.

*

Correspondant à l'Agence télégraphique de Pétersbourg. 7, XI, 5 h. 50.

Comtesse admise malade, mais il ne l'a pas reconnue. Chambre voisine toute la famille.

*

Correspondant des « Rousskya Viedomosty » à son journal. 7, XI, 5 h. 53.

Décédé.

*

Capitaine Savitzky au Général Lvof. 7, XI, 5 h. 55.

Tolstoï décédé.

*

Correspondant « Ranneïe Outro » à son journal. 7, XI, 5 h. 56.

Sophia admise malade. Lucidité très faible, ne l'a pas reconnue. A présent elle est pièce voisine. Cœur s'affaiblit progressivement.

Générai Lvof au Capitaine Savitzky. 7, XI, 6 h.

Fortifiez ligne Astapovo-Volovo.

*

Correspondant des « Rousskya Viedomosty » à son journal. 7, XI, 6 h. 17.

Six heures cinq minutes, Russie a perdu son plus illustre fils, univers son plus illustre citoyen.

*

Correspondant de la « Gazeta Kopeïka » à son journal. 7, XI, 7 h. 15.

Mort subite, agonie trois minutes, paralysie du cœur. Egarement général. Chef de la ligne prend mesure transport dépouille, amis. Capitaine Gendarmerie télégraphie sans interruption. On a tardé de réveiller Varsonafy. Il a télégraphié Synode.

*

Correspondant du « Rousskoïe Slovo » à son journal. 7, XI, 7 h. 25.

Quelques minutes avant six heures, Ilia Lvovitch est sorti de la maison. Lorsqu'il est revenu au bout d'une dizaine de minutes, il s'approcha de la porte ; elle était fermée à clé, il frappa à la fenêtre une fois, on ne répondit pas. A ce moment près du perron se trouvaient les correspondants du « Rousskoye Slovo » Orlof, Brio, Yablonof, deux correspondants de province, deux gardiens. Au bout de trois minutes, Ilia frappa de nouveau, alors s'ouvrit vasistas, et Goldenweiser dit : est mort. Tous se découvrirent, quelqu'un poussa un faible cri, Orlof chancela, on le soutint. La porte de la maison s'ouvrit et se ferma sur Ilia, et pendant quelques minutes tout redevint calme, silencieux

autour de la maison. On n'entendait que le sifflement aigu d'une locomotive de marchandises qui s'éloignait sur la voie. Derrière la maison, on voyait la tache sombre d'Astapovo qui dormait dans la boue. Dans la pièce d'entrée de la maison, chef gare en train de sangloter, personne d'autre n'a osé pénétrer. Capitaine Gendarmerie très agité s'approche en courant, demande si nouvelle exacte. Une vive émotion règne à la gare. Lorsque votre correspondant a déposé premier télégramme décès, mains télégraphiste se sont mises à trembler, s'est renversé sur dossier siège ; je ne puis... a-t-il dit voix étouffée.

*

Correspondant de l' « Outro Rossii » à son journal.
7, XI, 7 h. 45.

Ce fut une nuit terrible lorsque mourut Tolstoï. Un brouillard glacé enveloppait Astapovo ; on ne voyait clignoter que la lumière dans fenêtre, derrière laquelle s'éteignait grande belle vie. Dernier bulletin nous avait déjà effrayés, mais espoir s'accrochait avec ténacité aux moindres variations pouls, respiration, température. Dernières minutes pleine connaissance furent vers minuit, c'est alors que Tolstoï prononça dernières paroles Tatiana, Alexandra se penchèrent, entendirent : « Dans le monde il y a des millions qui souffrent, vous ne vous inquiétez que du seul Léon. » Après ces mots, ne voulut plus prendre médicaments, se défendit contre piqûres, s'endormit bientôt, a dormi jusqu'à cinq heures ; il y eut toute une série de crises cardiaques, les battements du cœur devenaient toujours plus faibles, médecins prirent toutes mesures : camphre, digitaline, cocaïne, oxygène, rien n'aidait. A quatre heures est entrée famille; Sophia, pleine de réserve et de souffrance intérieure, attachait ses regards sur le mourant. Deux heures de

mort lente s'écoulèrent. A six heures cinq, Tolstoï sembla se réveiller, gémit rapidement, s'éteignit en deux minutes, sans agonie, comme s'il s'était de nouveau endormi. Est mort sans aucun doute en pleine conscience, pupille réagissait lumière, a repoussé d'un faible mouvement de la tête cuiller avec de l'eau. Sur visage aucune souffrance, serein, clair. Pendant dernières minutes, Sophia, toute voûtée, se trouvait chevet. Aussitôt expiré, Goldenweiser ouvrit vasistas, déclara : Tolstoï décédé. Aussitôt télégraphe communiqua nouvelle douloureuse de la petite station au monde entier. Déjà l'aube brumeuse, humide, se levait, dans la fenêtre brillait encore lumière, s'éteignant doucement. Tolstoï est revêtu blouse, pantalon gris, pantoufles, son costume ordinaire préféré.

*

Correspondant de « l'Outro Rossii », à son journal.

7, XI, 10 h. 45.

La question de la sépulture a été définitivement résolue. Lorsque, peu de temps avant sa mort, on a demandé à Tolstoï où il voulait être enterré, il répondit : dans ma chère terre de Yasnaya, sur le tumulus où je jouais dans mon enfance. Les obsèques seront civiles, sans aucune sorte de cérémonie. Telle est volonté posthume. Ce matin est arrivé l'évêque Parpheny de Toula ; ayant appris mort est reparti sans quitter wagon. Les employés chemin de fer l'ont prié chanter *panikhida* [1]. A refusé. A la messe de l'église étaient présents gouverneur, chef de la ligne. Sophia entra lentement, soutenue ; eut deux évanouissements à l'église. La *panikhida* à l'église n'a pas été autorisée, malgré désir général. Le sculpteur Guinzbourg doit arriver pour prélever masque. Attends instructions, argent.

1. Office des morts orthodoxe.

Correspondant de la « Kiewskaya Mysl » à son journal. 7, XI, 10 h. 50.

Est arrivé évêque de Toula Parpheny, a convoqué capitaine, ont eu long entretien. Famille s'inquiète de savoir si *panikhida* sera célébrée pour défunt. A la messe du village, nombreuse assistance. Parmi les habitants, rumeurs, *panikhida* sera célébrée. Serge, autres membres se trouvaient église. Un peu plus tard, parut Comtesse, énergique, au bout de quelques minutes se trouva mal, on l'emmena ; arriva Dr Makovitzky. Sophia ne voulait pas partir, attendait *panikhida*. Serge est venu, est reparti, s'est entretenu plusieurs fois chef de la ligne. Parmi l'assistance, conversations au sujet *panikhida*. Le chef, après entretien avec Ygoumen Varsonafy, a déclaré question soumise Synode ; jusqu'à réception réponse, *panikhida* ne sera pas autorisée. Ayant appris, Sophia, suivie des autres membres famille, a immédiatement quitté église.

*

Capitaine Savitzky au Général Lvof. 7, XI, 1 h.

La mission confiée à l'évêque de Toula n'a pu être remplie, est reparti. Le transfert de la dépouille du Comte Tolstoï à Yasnaïa Poliana aura lieu demain environ onze heures matin par train spécial, accompagné une partie de la famille, correspondants. Ici, avec l'autorisation du gouverneur de Riazan, on pourra procéder pose couronnes, mais sans inscriptions provocantes ou tentatives démonstration. On attend pose couronnes. Les employés et habitants environs font démarche diocèse, autorisation *panikhida*. Aucun indice désir exploiter événements dans le sens indésirable. Nombre de sous-officiers augmenté. Ordre extérieur assuré. Toutes les mesures prises en vue hâter transfert, dans le but éviter rassemblement des curieux. Enterrement aura lieu le 9,

le jour même où le corps arrivera à la station Zasseka.

*

Correspondant de « l'Outro Rossii » à son journal.
7, XI, 2 h. 19 après-midi.

A midi, eut lieu *panikhida* civile improvisée, nombreuse assistance, amis, masse populaire. Le silence fut interrompu par chant harmonieux de la Mémoire Éternelle [1]. Les employés de la station ont déposé une couronne. Famille prie informer mardi matin dépouille arrivera Zasseka six heures dix-sept, enterrement aura lieu même jour. Il a été décidé d'expédier train non pas à midi, mais à trois heures. Arrivent télégrammes, les cinématographes travaillent. On a photographié Tolstoï. Ce soir par train Eletzk envoyez-moi par Ozoline encore 200 pour prochain voyage. Attends instructions.

*

Correspondant de « Rietch » à son journal.
7, XI, 2 h. 45 après-midi.

La pièce où repose Léon Nicolaievitch est continuellement visitée par groupes de plusieurs dizaines personnes, paysans affluent villages voisins. Employés chemin de fer ont décoré de jeunes sapins lit avec précieuse dépouille, quelques fleurs modestes sur poitrine et aux pieds. Parmi les visiteurs de cette humble chambre, tapissée de papier clair bon marché, je n'ai pas vu un seul visage qui n'exprimât une émotion profonde et significative. Et Tolstoï mort est plein de majesté. Vers les deux heures un groupe d'une vingtaine de personnes, sur l'instigation de l'une d'elles, s'est mis à chanter la Mémoire Eternelle voix discordantes. C'était le premier hymne chanté sur la dépouille du défunt. Dans la journée,

1. Prière de l'office des morts.

Comtesse, Serge se sont rendus à la messe de l'église du chemin de fer, située à cinquante sajènes de l'endroit où est mort Tolstoï. Comtesse espérait qu'une *panikhida* y serait chantée ; était très agitée, s'est trouvée mal à l'église, fut emmenée sur le perron. Lorsqu'elle reprit connaissance, n'a cessé de demander quand aurait lieu *panikhida*. Chef de la ligne s'est aussitôt approché d'elle, a dit demande avait été adressée Saint-Synode, et que l'office ne serait pas célébré avant réception réponse. Comtesse, Serge, ont aussitôt quitté l'église. En réponse aux questions réitérées journalistes, public, Varsonafy déclare invariablement : « Je ne sais rien, ma mission est terminée ». Ai entendu dire aux fils que tout en étant orthodoxes convaincus, ils respectent sainte volonté paternelle, et écarteront les moindres indices de pompe. Léon Nicolaievitch a toujours estimé qu'il fallait enterrer le plus tôt possible, aussi jour obsèques le plus proche mardi. Famille voulait d'abord envoyer aux journaux annonce de la mort, mais s'est rappelée que cette coutume n'était pas approuvée par leur père, et a décidé de renoncer. Bien qu'il n'ait pas exprimé une volonté définie en ce qui concerne couronnes, la famille estime que l'opinion de leur père à ce sujet était suffisamment claire ; aussi s'abstiendra-t-elle ; les autres comprendront inopportunité. Cependant, ne protestera pas. Dépouille et trois wagons pour famille, amis, journalistes quitteront demain, environ trois heures après-midi la gare d'Astapovo, devenue historique. Dépouille restera à Gorbatchewo jusqu'à environ six heures du matin, sera ensuite transportée à Zasseka. Le même jour, Léon Nicolaievitch sera enterré Poliana. L'endroit repos éternel fut désigné par lui-même : tumulus où il aimait jouer lors de son enfance, derrière le parc, sur la route qui mène au bain; c'est là que l'on rendra à la terre ce que ce génie a de terrestre. Les fils se sont adressés à l'école de peinture de Moscou avec

prière envoyer deux mouleurs pour prélever masque. Plusieurs photographes ont demandé autorisation photographier Tolstoï lit de mort. Famille s'est réunie pour discuter ; a posé comme condition autorisation consentement unanime ; celui-ci a été obtenu. En ce qui concerne prières funèbres, évêque Parpheny de Kalouga [1] est venu ici. Gouverneur, chef de la ligne se trouvent incessamment Astapovo. Bien entendu, déjà versions différentes au sujet dernières minutes. En comparant différentes données, je pense que la version que j'ai donnée dans télégrammes du matin est la plus proche de la vérité. Que sont devenues notes de Tolstoï inscrites durant maladie ? Il faut penser que tout cela sera rendu intégralement à humanité à qui cela appartient. Comtesse a visité trois fois chambre, où elle avait tant voulu pénétrer, où elle n'était pas venue, au prix d'un effort surhumain fait sur elle-même (sans s'être jamais réconciliée avec cette idée) et où à présent elle n'inquiète plus personne. Chaque fois, elle sort, le visage couvert de larmes. Debout, près du lit, laisse tomber paroles de douleur, désespoir, parfois demande à son mari de lui pardonner si elle est coupable en quoi que ce soit. A la journée pleine de vent, de brume et de pluie, succède une soirée douce et sereine. Le silence règne sur le village d'Astapovo. Un calme majestueux enveloppe le jardin devant la maison chef de gare, devenue à jamais historique. Des télégrammes de sympathie commencent à affluer de tous les coins. On a fait venir le cercueil de Moscou, on l'attend dans la soirée, le plus modeste possible. Et le wagon de marchandises [2] ne sera pas décoré.

(*Traduction d'*HÉLÈNE ISWOLSKY)

1. En réalité archevêque de Toula.
2. Selon le vœu de Tolstoï, son corps devait être transporté dans un wagon de marchandises sans le moindre apparat.

LE MENEUR DE LOUPS

Il y a entre Manzat et Charbonnières, un village qu'on nomme Chanteloup. De Chanteloup on voit les pointes des sapins sur le bord du cratère. Un mauvais petit chemin y mène en un quart d'heure. Il arrive au haut de la côte, voit la pente dévaler vers le gourg. Une pente écorchée par places, brûlée, sans un genêt, presque sans une poignée de gazon. Sous elle s'étend le plat des eaux, glacées de coulées obscures ou prises sous un tramail d'argent inexplicable, prêtes sournoisement à servir les œuvres de la lune rouge et des solitudes.

L'histoire du Sumarau, qui menait les loups, ce ne serait pas tellement vieux, disait le vieil homme : du temps à peu près de mon grand-père. On l'appelait le Sumarau, comme vous diriez le sournois. Il ne parlait guère et il prenait des colères à faire trembler les sapins du gourg. On racontait qu'il était en commerce avec le diable, et qu'il allait causer avec lui tous les soirs au haut de la côte. Mais on ne le racontait pas trop haut. Une fois le soleil couché, quand on passait par le mauvais endroit, on entendait sur ses talons des pas lourds, comme une galopade à pattes nues, et des espèces de bramées qui vous mettaient la mort dans le corps.

Une fois ou l'autre les gens de Charbonnières avaient parlé de ces peurs devant le Sumarau. Il les regardait sans rien dire, ou bien il se mettait à rire, d'un rire qui ne valait rien.

Vous savez que les choses ont lieu les soirs de foire, parce que ces soirs-là le monde s'attarde et sort de ses habitudes. En revenant de la foire d'Ennezat, un certain homme de Chanteloup s'était donc attardé. Ce pouvait être un peu avant minuit. Il arrivait à la côte du gourg. Tout d'un coup il vit s'abranler par enchantement un grand feu plus rouge que du feu ordinaire. Et voilà une bande de loups à mener le sabbat autour, dansant et hurlant, une bande qui avait pour berger un homme en peau de bête coiffé d'un bonnet rouge, oh mais d'un rouge qui crevait les yeux.

« Cheria pas le Sumarau que té concert, dous cas ? » Il se demandait si c'était le Sumarau qui tenait concert pour avoir quelque chose à se dire, et sans autre idée que de prendre la détourne. La tête lui sautait. Mais avant qu'il eût bougé, il s'entendit crier, d'une voix à donner froid : « Arrête-toi, le Mable ! »

« Écoute ici !... Je vais t'en donner un pour t'accompagner. Prends garde de tomber. Et quand tu seras rendu, surtout n'oublie pas de lui donner un bon morceau de pain. C'est compris ? Eh bien bonsoir, et allez, marche. »

Le Mable marcha, tremblant comme un jonc dans l'eau. Son loup l'escortait, allant du même pas toujours à sa hauteur. Si j'accroche une pierre, je suis cuit. Il faisait plus noir que dans un trou de mur. Étoiles, lune, tout était caché par de grosses affaires de nuages...

Enfin le Mable arrive chez lui, gigoune, les mains suantes, ouvre la porte, se jette dans la maison. « Ferme vite, crie-t-il à sa femme, ne laisse pas entrer le diable ! »

— Il fallait me payer !

Alors on entendit à n'en plus finir, un hurlement glapissant qui fit meugler les vaches derrière les plan-

ches. Le Mable était tombé le nez en avant, comme une pièce de bois. Sur le pas de la porte, on trouva trois gouttes de sang.

Fade histoire, bien qu'assez poussée en couleurs. Au bout du compte, c'est une explication, comme toujours. Il y a un village nommé Chanteloup ; il y a ce gourg, qui exerce l'imagination ; il y a sur la côte une place pelée. — On voit ainsi en Auvergne certains endroits de peu d'espace, mais très marqués, où rien ne vient, quoiqu'on y sème ; on peut même creuser, enlever la terre, la remplacer par d'autre, rien n'y pousse ; et chacun a son historiette explicative. — Il s'agissait d'expliquer ce nom de Chanteloup, cette place maudite. Le nom, ce doit être au vrai Chante-la-huppe : et la place demeure stérile pour quelque source gazeuse engorgée, probablement. On préfère croire que l'herbe ne saurait venir là où montait ce feu trop rouge du meneur de loups. Il fallait rendre raison d'une chose qui frappait. Les gens l'ont fait avec les ressources de leur imagination et les données de la science transmise dans les veillées villageoises.

La singularité pourtant du petit espace absurde, sans verdure, dénonce une source étouffée sous des glissements de terrain. De même, l'histoire du meneur de loups ne cache-t-elle et ne marque-t-elle pas des faits humains véritables ?

Que venait-elle dire, d'abord ? « Il fallait me payer ! » L'idée, si importante aux champs, du paiement, de la compensation toujours nécessaire ?

Ces imaginations font comprendre comment l'esprit enfantin et appliqué de nos plus vieux pères travaillait sur l'ordre des choses. Mais elles nous arrivent effrustées, illisibles, comme un gros sou qui a passé par trop de mains.

Ici pour retrouver un contour, on a dû tracer des

traits suspects. Ce feu qui s'allume par enchantement, ce bonnet si rouge, ces trois gouttes de sang sur le seuil, tiennent plus des conceptions littéraires en honneur dans les campagnes depuis qu'on y lit le feuilleton, que des explications du monde formées par l'agriculteur des premiers âges.

Mais au fond, de quoi cette histoire est-elle faite ? Sur quels fils et quelles bourres, comme ces « moutons » qui se forment dans les recoins d'un brouillis de filaments, de duvets, de poussière ? Ne pourrait-on le démêler, en cherchant autant qu'il le faut ?

A l'hôpital militaire un garçon de la Creuse raconte.

« Mon grand'père a eu une belle peur une nuit. Quand il avait quarante ans, pourtant, il n'était pas un homme à qui il aurait fallu cracher par la figure. Il traversait un bois. Dans ce bois il vit un feu et près de ce feu son voisin assis avec cinq loups devant lui. « Alors, tu te chauffes ? — Hé oui. — Et tes bêtes ? — Oh, c'est de bonnes bêtes, va. — Allons, passe bien la nuit. — Attends, je vais t'en donner une pour t'accompagner. — Non, non, je connais le chemin. — Si, je vais t'en donner une. — Ça va comme ça. — Laisse, ça vaudra mieux. — Hé, comme tu voudras. — Surtout prends garde ; ne va pas tomber en t'en allant, et quand tu seras arrivé, donne un morceau de pain à la bête. »

Mon grand-père reprit la route. Il sentait ce loup qui le suivait à pas plus de cinq pas derrière. Il nous le racontait et comment il faisait bien attention à ne pas faire de faux pas. Aussitôt rentré il tira la porte. Mais au bout d'un moment il entendit gratter. C'est mon loup, je ne lui ai pas donné son pain. Il saute sur la tourte, coupe, ouvre la porte, jette un gros morceau dehors. Et le loup partit avec.

Nous demandions au grand-père pourquoi l'homme

avait des loups ? Il nous disait qu'il y en avait qui menaient des loups au diable : c'étaient des âmes. Autant de loups menés, autant de pièces ils trouvaient sous leur chevet le lendemain matin. L'homme avait fait accompagner mon grand-père par un loup parce qu'il y était obligé. »

Comme le récit est plus placide, plus paysan. Celui qui le fait essaie d'éclaircir les étrangetés selon la bonne pratique des commentateurs : à une obscurité, on substitue une obscurité plus noire, qui en regard fait la première transparente. Les enseignements de l'historiette, ou plutôt encore les renseignements qu'elle prétendait apporter, se sont brouillés. Alors, « c'est parce qu'il y était forcé », dit-on. La version de Chanteloup n'avait pas autant le sens du mystère et le mépris du romantisme. Deux points significatifs, car la ligne qui les joint donne le trait même de la paysannerie.

L'enfant, le primitif vivent dans le mystère comme un poisson dans l'eau, et sans aucun besoin du romantisme, parce qu'ils vivent d'une vie visionnaire, dans un climat fait par leur imagination. Tout est pour eux expliqué et inexplicable, ainsi que dans les songes. Tout est surtout animé, avec son âme et ses desseins à soi. La vache est amicale, la chèvre suspecte, l'hirondelle bonne, la chauve-souris mauvaise, le noisetier presque saint, le sureau presque maléfique. Toujours, même chez les bêtes, même chez les fleurs, les méchants et les bons, les brigands et les gendarmes. Ils font du monde une lanterne magique en couleurs et ne voient que ce qu'ils projettent. Qu'y a-t-il sous ces films peinturlurés, quelles prises de vues ?

Dans le Livradois, et surtout dans le Brivadois, on a parlé de Liancade. J'ai fait connaissance avec

lui par ce qu'en a rapporté M. Bonnefoi et je l'ai pris pour un personnage mythique. Je ne me doutais pas encore...

Une nuit de Noël, le joueur de cabrette du pays avait mené la bourrée à Ollières jusqu'à deux heures du matin. Quand il partit, il y avait de la neige, une neige grasse, qui collait. S'il avait eu l'idée de prendre ses sabots de pin où elle n'attache pas... Ceux-là, il lui fallait les dégalocher à tout bout de champ. Il glissait, il butait, il manquait de chavirer. Et puis le chemin remuait sous ses pieds parce qu'il en avait un peu trop pris à l'auberge. En jouant de la cabrette, au milieu des gens qui dansent dans la poussière et le vacarme, on ne demande qu'à trouver le vin bon. Il allait, plongeant, roulant, les jambes lourdes. Il lui semblait que les lumières de la salle lui entraient encore dans la tête. Jamais tu n'arrives, dans cette garce de neige, avec ces chemins de malheur. Et porter sa cabrette, aussi.

Sur la lisière du bois, il y avait une sorte de grange à l'abandon. Demain je serai encore en route. Ah ! tiens, autant finir la nuit ici, pourvu que j'aie un peu de paille. Il pousse la porte de l'épaule, fait deux pas, sent le foin sous ses sabots, se baisse pour tâter, trouve comme un nid : un creux bien tassé, tel que les lièvres en font dans l'herbe de la montagne, mais aussi grand que pour un petit veau. Et un autre à côté, un autre. Commerce de commerce ! Il est venu des bêtes ici. A la lueur d'un peu de lune il compte une dizaine de ces creux. L'esprit un peu inquiet, n'osant se coucher et ne se décidant pas à repartir, il tournait entre les murs lorsqu'il se cogne à une mauvaise échelle. Elle montait à un demi-plancher qu'en se haussant sur ses sabots il pouvait presque toucher de la main. Là-haut, qu'est-ce que je risque ? Puis, tant marchander,

vrai, j'ai trop sommeil. Serrant sa cabrette, il grimpe sur la soupente, s'arrange en deux coups de pied une couche dans la fougère, et s'allonge, croyant bien qu'il allait faire le meilleur somme qu'il eût fait de sa vie.

Il n'avait pas fermé les yeux qu'il entend un piétinement, comme d'un troupeau arrivant à l'étable. Puis le grincement de la porte. « A toi, Piarrou !... A toi, Jeantou !... A toi, Nannette !... » C'était la voix de Liancade. A chaque coup une bête entrait, tournoyait un peu sur place et se couchait dans son nid. Il en passa neuf, bien sagement, devant leur maître. Après quoi Liancade avança pour leur donner un coup d'œil et ressortit en tirant la porte.

L'autre, là-haut, ne savait plus s'il était au monde. Dans sa fougère, il ne remuait ni pied ni patte, se retenant de souffler et presque de penser. Il commençait de suer une fameuse chemise. Mais il ne put même pas la suer en repos. Une des bêtes s'était mise à grogner, à petit bruit : « Qu'est-ce que je sens ? » Puis plus fort : « Je le sais, je le sais ! » Les autres s'en mêlaient. Il était éventé. Tous les loups levés à présent ne s'occupaient plus que de lui. D'une poussée il avait jeté l'échelle par terre, mais les bêtes se dressaient contre le mur, reculaient pour le regarder, sautaient, hurlaient, faisaient une diablerie pire que le grand sabbat. Tu es un bougre frais. Elles finiront par t'avoir. Ces yeux, ces tisons verts, s'enfonçaient dans sa tête ainsi que tantôt les lumières virevoltantes de la salle : ils s'attachaient à lui, le tenaient férocement comme cloué, lui éblouissaient le cerveau. Ces bêtes ! Le diable te les pèle ! Cinq minutes de cette musique dans les oreilles et tu deviens fou, mais fou bon à lier avec une sangle de cuir...

A la fin, le vin, la fatigue, une rage, tout le montait. Sales bêtes, vous et la cambuse et les arbres du bois,

et allez, il faut que tout danse ! Si vous voulez de la musique, moi je m'en vais vous en servir.

La tête fumante il empoigne sa cabrette et se met à sonner comme un tonnerre. Sonne que sonneras-tu ! Tout ronflait, à s'en faire claquer les deux veines du cou. Un train, un orage, un vacarme... On aurait dit de quatre bombardes ensemble, soutenues de tambours roulant à vous remplir la tête, et de flûtes montant, mordant les nerfs dans une frénésie de fureur. Les oreilles chantaient, le crâne bourdonnait, à croire la grange et le bois partis dans le vent de la tempête pour le pays de la fin du monde.

Il y a certains orgues à tuyaux de verre dont les personnes ne peuvent supporter la chanson sans partir en défaillance. Les loups, eux, c'est vrai, ne peuvent entendre aucune musique. Ceux-là commencèrent par s'agiter et hurler, le museau levé, comme des chiens qui en veulent à la lune. Puis ils se jetèrent vers la porte ; et à force de déchirer le bois de leurs dents, de faire voler la terre de leurs griffes, en se pressant, se bousculant, s'aplatissant, ils se coulèrent sous les vantaux rongés.

L'autre avait sauté de la soupente dans le foin. Il enfila la porte et se lança dans la nuit, en courant, si jamais il avait su courir.

M. Bonnefoi raconte qu'à la première foire de Champagnat Liancade sut le rencontrer. « Il y en a un qui a bien arrangé mes loups, l'autre nuit. » Le ménétrier fit la bête. « Tu l'aurais payé plus cher qu'au marché. Chance que je ne sois pas sûr ! »

Liancade passait pour un terrible. Un de ces sorciers d'autrefois qui savaient se faire craindre. Si jamais on leur manquait...

Un soir de méchant temps, il se présente chez un gros fermier, entre comme au moulin, s'assoit devant

le feu. « Il faudra me tremper la soupe. Et vous me donnerez à coucher pour la nuit. » Le maître était bon homme, mais avec du sang sous les ongles. Ces façons-là chez lui, non. Il rouvre tout grand la porte. Puis : « Champagne ! » Le chien sort de sous la table, grondant, déjà tourné vers Liancade. « Ha, tu m'envoies ton chien ? Eh bien je t'enverrai mes bêtes. »

Au matin le berger qui était allé au parc à moutons, — c'était à deux cents pas de la ferme, — revient au galop avec une mine à faire peur. Le parc n'était plus qu'un carnage.

Naturellement on a fait de Liancade, Liancade-le-Maléfique. Les historiettes qui courent sur les sorciers se sont attachées à son histoire, comme les brins de laine et les grains de poussière s'attachent à une de ces bourres qui roulent par le plancher.

Ainsi l'on récite que sa femme avait eu de lui six enfants. A peine nés, ces enfants n'étaient plus là. On ne pouvait pas savoir qui venait les prendre, c'est-à-dire qu'on le devinait trop bien. Sur le point d'en avoir un septième, la femme alla consulter son curé. Il dit que pour empêcher le démon d'enlever ce petit, il fallait constituer le parrainage d'avance. On nomma un parrain et une marraine. Ceux-là n'avaient pas vendu le petit. Contre leurs droits, le diable ne put rien. L'enfant demeura à la maison.

Les soirées d'hiver sont longues. On a eu le temps d'en défiler, et de mettre au compte de Liancade toutes celles qui portent sur les hommes ayant pacte lié avec le diable. Du mauvais livre que Liancade avait chez lui. De ce qui arriva à un ami de Liancade pour avoir lu deux pages de ce mauvais livre. Les pouvoirs de Liancade. La fortune qu'il fit. Sa maison « où il y avait la physique ». Ses soudains revers et ses malheurs. Son épouvantable mort.

D'un cycle de légendes ne doit-il pas naître une mythologie ? Oui, il aurait pu y avoir une mythologie du Massif Central, s'il s'était trouvé trois ménétriers de génie pour former un trésor de récits, les réconcilier, les appuyer l'un sur l'autre et surtout leur donner de la ligne. Qu'eût-il fallu encore ? Un petit paysan nerveux pour les écouter, entre les châteaux rougeoyants de la braise et le jeu des ombres sur les rideaux écarlates ; un petit paysan qui serait devenu un lettré capable de voir dans la paysannerie une antiquité pas tellement différente de l'autre, ou sous l'antiquité une vraie paysannerie ; qui serait devenu un homme assez foulé par la vie pour se retourner vers les songes de son enfance, mais non pas foulé au point de rejeter cette enfance en bloc avec tout le reste. Il eût fallu cela et quelques autres conditions. C'était trop demander. Cette mythologie ne devait pas aboutir.

Le Sumarau, Liancade, semblent ébaucher une de ses figures. Si l'on tâche d'en retrouver les traits dans un demi-jour vert et mouvant, va-t-on à la mythologie ou au reportage ?

* * *

Ç'aurait été bon de demeurer sur ces prés singuliers, tout de mille-pertuis desséchés, de molles mauves, et d'une herbe extrêmement fine et touffue, en panaches de pourpre brune. Il fallait descendre. Des jets de ronces dont les grappes luisaient grenu, retombaient sur les tas de pierres. Des terres avaient tourné en champs de dures fougères, à reflets bleus, entourés de beaux hêtres ; des pommiers, sous une tapée de pommes aigres étaient redevenus sauvages. Une sente rose plongeait ; des buissons géants de

cenelles ou de prunelles s'accrochaient à un tertre. Tout cela, parmi une claire confusion d'arbres, sur la pente, composait un bois enfantin, un bois de baies, de fruits bâtards, un bois de piverts, de renards, de belettes reconquis par la sauvagine.

Le fond du ravin était d'une prairie pareille à la toison sombre d'une agnelle. Derrière de vertes gerbes mouillées, les fenêtres à encadrement de granit d'un moulin bayaient sur une humidité d'ombre. En remontant le dédale herbu du ruisseau, près de l'endroit où le chemin fait pont, on trouvait d'autres ruines : une maison carrée, à peu près renversée, celle-là, dans les reines des prés et les arbustes. « Ce trou ! Qui voudrait y demeurer, à présent ? »

Nous sortions de cette odeur de berges, de terre moite, de plantes âcres, de la fraîcheur obscurcie des branches. Le chemin obliquait. On pouvait manger de petites cerises d'un rose de cornaline, charmantes à l'œil, délicieuses au goût par leur saveur muscate. Elles étaient à qui voulait les prendre, dans cet abandon du pays, retourné à l'état d'île neuve pour Robinsons Suisses. Les meilleures se trouvaient sous les arbres, brunies, comme un vin dont le bouquet a pris du velours.

D'où vient dans les forêts, les lieux vagues, cette senteur qu'on traverse parfois, aussi forte que celle du vinaigre, mais plus fauve, avec un goût qui tient de la vermoulure ? On la respire en hésitant, pour savoir si elle est ou non désagréable. Monte-t-elle d'un certain champignon, d'une fourmilière désertée qui surit, ou d'une colonie d'insectes travaillant dans les souches ramollies en amadou ? A trois reprises elle flottait le long de notre sente.

Le Toinou du Retso, pour certains ferait aussi déjà figure de sorcier, de charmeur. Mais celui-là les vieux

l'ont connu. Ils le montrent comme un homme bien brave et bien agréable.

Ce Toinou était propriétaire d'assez grands bois, au lieu dit Retso, — Retz, c'est forêt, en vieux langage, — sur le ténement de la Garde, au couchant de la Taillade. Quand on se met à aimer les bois, cela vous tient comme une maladie. Sur la lisère de son bois, pas bien loin des pacages de l'Arzon, le Toinou avait levé un bâtiment, comme on dit, une assez pauvre maison en pierre et mortier de terre. Il y demeura longtemps seul. Un jour une femme venue du côté d'Ambert s'y installa pour des années.

Il chassait le loup à l'affût. Quand quelque bête crevait dans les fermes, cheval, âne, chèvre, et qu'il pouvait l'avoir pour cent sous, il la dépeçait et en faisait un appât. Comme tueur de loups, il devint fameux. C'était son goût. Il y avait la prime : douze francs pour les mâles, cinq francs pour les louveteaux, dix-huit francs pour les louves pleines. Puis on promenait la bête dans les villages. Les gens apportaient des œufs et du lard.

Ils aimaient à voir le Toine, toujours de bonne mine et qui vous riait de loin. Malgré sa vie sauvage, il avait des façons gaies. Il ne dépassait pas les personnes sans leur parler, il était tout porté à rendre service, il savait offrir un verre. Les jeunes dans les campagnes ont besoin de connaître un endroit un peu écarté, où l'on ait ses coudées franches pour boire et faire danser les filles. Alors, les dimanches, ils montaient chez le Toine. Un aubergiste de Viverols l'approvisionnait de vin de la plaine. Il faisait l'omelette, si l'on voulait. Et tout allait, sous ses sapins. On y passait de si bonnes aprèsdînées qu'on ne rentrait que le soir, juste à temps pour donner au bétail et traire.

En 70, lorsqu'on rappela les exemptés pour former l'Armée Mobile, plusieurs hommes vinrent se cacher dans la maison de la Taillade. Le Toine les ravitaillait.

Quand l'ennui les tannait trop, ils faisaient quelque ripaille de jambon et de fromage. Jamais on ne les découvrit.

J'aurais pu connaître l'homme sauvage de Chenerailles. Il vivait encore, il avait quatre-vingt-trois ans en 1918.

A vingt ans il s'imagina, dans une crise de détraquement, qu'il ne pouvait plus parler. Il se retira dans les bois et il se construisit une hutte, mais une hutte qu'on allait voir par curiosité, tout en branches de sapin entrelacées, et bien faite, à deux étages. Il l'avait placée juste sur la limite de deux propriétés, de façon à ce que ni l'un ni l'autre des deux propriétaires n'osât la démolir. Eh bien il a vécu là vingt et un ou vingt-deux ans sans parler à personne. Il avait un fusil et une hache. Il tuait des lièvres, des oiseaux, même des hiboux, qu'il mangeait crus. Les gens lui défendaient de faire du feu, de crainte qu'il ne mît le feu aux bois. Les gendarmes y montèrent plusieurs fois pour lui faire peur.

Si l'hiver était trop rude, il descendait dans la Limagne, du côté d'Issoire. A part cela, une vie de sauvage. Mais se passer de pain, il ne l'apprit jamais. La nuit, sans dire un mot il frappait à la porte de certaines maisons : on savait, on lui en donnait. Il avait d'ailleurs un frère très bon, qui lui apportait ce dont il pouvait avoir besoin.

Aujourd'hui il lui est pénible de parler de cette vie. Il a toujours peine à parler, du reste. Cependant il raconte qu'une nuit il eut bien peur. Il était rentré de sa chasse si éreinté qu'au lieu de monter à son premier comme d'habitude, il s'endormit en bas. Tout d'un coup il se réveille, et il voit près de lui un loup, — dans ces bois il y en avait alors, — qui y avait pris son gîte ce soir-là et qui dormait. Il se dépêcha de grimper et il

fit claquer un fouet, d'en haut. Mais le loup avait eu aussi peur que lui.

Là-dessus il se met à raconter par exemple qu'une autre fois il tira un coup de fusil sur un renard qui emportait un gros mouton ! Il a la cervelle à moitié dérangée et tremble continuellement comme la feuille. Peut-être pour avoir trop prisé de varaire, de la poudre de fleurs sèches. « C'est de l'empoison. » Et en effet, un poison auquel il ne faut pas se jouer, qui fait éternuer à décrocher la tête. Il connaît parfaitement les herbes, d'ailleurs. Avec cela à peu près fou. Toute sa vie il a insulté les prêtres, et l'autre jour il est venu portant un gros scapulaire sur sa veste. Il demandait une médaille... »

Du Toine, qui vivait naguère, de l'homme sauvage, qui vivait hier, voilà donc tout ce qu'on dit. Si les vieilles histoires avaient cours encore, elles s'accrocheraient toutes à eux. Il suffirait que leur vie eût pris ce biais forestier que n'ont pas les vies de village, que leurs allures eussent fait anecdote ou proverbe.

Comme on se serait peu soucié de savoir ce qu'ils étaient véritablement. La vraie figure du Toine se serait aussi vite effondrée que son bâtiment, sur la lisière du bois. C'était une maison, assez peu différente des autres, mais enfin qui avait sa figure à elle, et qu'elle tenait de ce Toine, tandis que ce n'est plus qu'une notion de maison, un tas de pierres où poussent des arbres, chose de nature qui ne porte plus le chiffre d'une personne.

Entre les deux personnages, Toine et Liancade, mêmes différences qu'entre une maison quelconque, mais sentant l'humain, et des ruines, plus romantiques d'aspect, mais ne tenant point de l'homme. A bien voir, il n'est d'immortalité sur terre qu'impersonnelle. Le souvenir lui aussi est repris par la nature : il ne se prolonge qu'en s'effrustant et en se fondant dans la masse des souvenirs. Il ne subsiste que parce qu'il se perd.

Toine, c'était le chasseur, franc, riant, obligeant, le plus rassurant des compagnons : tout le contraire du charmeur infiniment inquiétant et suspect. Eh bien, Toine, s'il méritait de survivre, deviendrait Liancade.

Ces grosses et noires anecdotes des « bois peureux » demeuraient dans les mémoires parce qu'elles étaient les exemples d'un rituel, confus, contradictoire parfois, mais regardé jusqu'à notre époque comme de grande importance. Elles disaient comment se comporter dans le monde du mystère, où nous pouvons entrer à tout instant, pour avoir prononcé une parole imprudente, ou même pour avoir marché sans nous en aviser sur une certaine « herbe d'erreur ». De là une étrangeté de ces historiettes dont certaines particularités semblaient des traits inexpliquables de l'imagination ; alors qu'en elles tout est au contraire amené par la raison, voulu, explicatif.

« Et pour qu'il pût mourir, disait la conteuse d'un loup-garou abattu par une balle bénite, il fallut lui mettre un joug de bœuf sur la tête. » Comment cela, un joug ? Et pourquoi ? Je ne l'ai compris qu'en lisant la *Légende de la Mort*. La conteuse, elle, n'en savait rien. C'était ainsi.

(à suivre) HENRI POURRAT

LETTRES

A M. MONTGOMERY BELGION [1]

Paris, le 22 Novembre 1929.

Monsieur.

En effet, les changements que vous constatez dans les rapports des individus entre eux, des sexes entre eux, des nations entre elles, sont tels que les générations prochaines ne comprendront sans doute plus qu'à peine l'état d'esprit de ceux qui nous ont précédés, et auront quelque mal à imaginer l'atmosphère morale dans laquelle s'est développée notre enfance. Ce climat nouveau qu'ils connaîtront, sera-t-il préférable à l'ancien ? Nous pouvons nous le demander. Assez vainement sans doute et déplorant que beaucoup de fleurs délicates qui méritaient notre tendresse et notre admiration ne puissent plus s'y épanouir, je crois bien, pour ma part, que l'art littéraire en particulier s'en trouvera quelque peu appauvri.

Mais je vous suivrais plus volontiers dans vos déductions, si certains étais de votre thèse ne me paraissaient des plus contestables. Et par exemple, dès le début du livre, cette affirmation que les sentiments de haine, entre les peuples, entre les classes de la société, n'ont fait que s'intensifier depuis la guerre.

. . . .

1. Auteur de *Our Present Philosophy of Life*, according to Bernard Shaw, André Gide, Freud, and Bertrand Russel.

Tout ce que je dis ici, je ne le fais que craintivement, et avec beaucoup de réserves. Je ne le dis qu'en protestation contre votre affirmation sommaire qui me paraît, en tout cas, très fâcheusement simplifiée.

J'en viens à ce qui me concerne. Je ne puis non plus vous accorder les deux points principaux qui servent de base à toute votre critique :

Parce que j'ai soutenu que l'instinct de l'animal précipitait celui-ci vers le plaisir et non nécessairement vers la pariade, que l'homosexualité, chez l'homme non plus que chez les animaux, n'était point contre-naturelle, vous en avez conclu que, dès lors, c'est l'hétérosexualité que je considérais comme artificielle et forcée. En entraînant ma pensée jusqu'à ces extrémités absurdes, il n'est naturellement pas malaisé de l'étrangler comme vous faites. Mais le problème indéniable, dont vous n'étranglez ici que le fantôme, se retrouve par devers votre attaque, aussi réel et inquiétant qu'auparavant.

Ce point douteux de votre livre me paraît du reste beaucoup moins important que cet autre, où vous me peignez comme un parfait disciple de Rousseau. L'homme serait, selon moi, dites-vous, naturellement bon. J'avoue que je ne comprends pas du tout ce que l'on peut entendre par là. La question qui circule, vous l'avez senti fort bien, à travers toute ma production littéraire, n'est point du tout de savoir si l'homme est naturellement *bon* ou *mauvais*, mais bien si certains instincts que l'on considère comme essentiellement répréhensibles et préjudiciables à la Société, ne peuvent devenir serviables. Si, devant ce doute et cette interrogation que je soulève, vous haussez les épaules, je n'ai plus qu'à me taire. Mais aux « proverbes de l'Enfer » de William Blake, veuillez ajouter celui-ci : « Que celui qui ne peut apprivoiser la foudre, la craigne. » Vous connaissez, évidemment, ce petit département de notre

armée, que Napoléon, sous le nom de Légion Etrangère, formait exclusivement de gens soucieux d'ensevelir dans l'oubli leur passé ; criminels pour la plupart, *outlaws* acceptés sans état-civil, évadés de tous les pays. J'entendais dernièrement un éminent professeur de l'université de Harward, officier de cette Légion Etrangère durant la guerre, parler avec attendrissement et enthousiasme, du courage, du dévouement, de la fidélité, des extraordinaires qualités morales dont avaient su faire preuve les « criminels » qu'il avait sous ses ordres.

Quant à la théorie du « crime isolé », il va sans dire qu'il faut distinguer entre le criminel occasionnel, et le criminel né. Certains de ceux-ci deviendraient nécessairement des récidivistes si on les laissait faire, et il importe à la Société de se mettre en garde contre les nouveaux méfaits qu'ils pourraient commettre. A quoi bon discuter sur ce point ; je ne parle pas de ceux-ci. Mais il est certain que, dans mon esprit, la question tend à se déplacer, à se situer dans une région plus profonde : Je crois maladroit, improfitable, ininstructif de se mettre uniquement sur le plan du *bien* et du *mal* pour juger les actions humaines, ou, plus exactement, pour en apprécier la valeur. La confortable et rassurante idée du *bien*, telle que la chérit la bourgeoisie, invite l'humanité à la stagnation, au sommeil. Je crois que souvent, ce que la société et vous-même appelez *le mal* (du moins celui qui n'est pas le fait d'une simple carence, mais bien une manifestation d'énergie) est d'une plus grande vertu éducatrice et initiatrice, que ce que vous appelez *le bien* ; et donc susceptible d'entraîner indirectement l'humanité vers le progrès. Mais ceci demanderait à être développé, et ramené (subordonné) à d'autres considérations ; celle-ci, en particulier, que déjà j'entrevoyais dans ma jeunesse : c'est que nous avons tendance à situer beaucoup trop haut la cote « humanité » ; que

l'homme n'est pas intéressant, important, digne d'être vénéré pour lui-même ; que ce qui invite l'humanité au progrès (et je crois fermement au progrès, dont on ne nous a présenté jusqu'à présent qu'une sorte de caricature), c'est précisément de ne pas se considérer elle-même comme une fin — ni son confort, ni son repos satisfait —, mais bien comme un moyen par lequel, et à travers lequel, peut se jouer et se réaliser quelque chose qui la dépasse. C'est là ce qui me faisait, jadis, prêter à mon *Prométhée mal enchaîné* ces paroles : « Je n'aime pas l'homme : j'aime ce qui le dévore », et mettre ma sagesse et mon abnégation dans ceci : « savoir préférer à l'homme l'aigle qui se nourrit de lui ». Si ceci était plus simple, plus clair, plus évident, je n'aurais pas eu besoin de tant de livres pour le donner indirectement à entendre à ceux qui veulent bien me lire attentivement. Je comprends que mes livres puissent désorienter beaucoup les lecteurs ; j'ai confiance, pourtant, que ceux-ci, comme il advient déjà, dégageront de plus en plus facilement, de ses enveloppes et de ses premiers abris, une pensée qui d'abord, en raison de sa nouveauté même, ne pouvait pas m'apparaître à moi-même aussitôt très claire. Il n'est que trop facile de la condamner tout entière au nom du passé. Je crois plus profitable, et plus honnête, d'y chercher ce qui s'y peut glisser de vérité, à travers beaucoup de tâtonnements et d'erreurs. Rien de plus aisé que de construire des temples avec les pierres déjà toutes taillées d'anciens édifices ; mais de tailler à neuf la pierre, directement extraite du sol, voici qui ne se peut sans grand effort, et sans beaucoup de tâtonnements.

Veuillez croire, Monsieur, à l'assurance de mes sentiments bien attentifs.

ANDRÉ GIDE

LE CENTURION DE CAPHARNAUM

« Et Jésus étant entré dans Capharnaüm, un centurion vint à lui, le priant et lui disant... »

MATTHIEU, chap. VIII.

Par un matin d'été après la grande guerre, quand chez les vainqueurs et les vaincus se mourait dans de légers sursauts convulsifs la violence inouïe de leurs croisades, deux détachements de troupes se rencontrèrent sur le sommet de l'une des collines bleues qui s'échelonnent entre le Rhin et la Weser, et la poussière rose de l'aube s'étendait sur eux comme un signe de Dieu. Le détachement qui se dirigeait vers le soleil levant revenait avec des blessés et des prisonniers du foyer d'insurrection que formait la région des mines et des usines ; l'autre, qui foulait de ses pieds sa propre ombre, descendait pour une besogne sanglante dans la vallée qui brillait au loin et d'où montaient les détonations de quelques coups de canon isolés.

Les chefs de troupe se saluèrent avec un air grave. Les soldats se lancèrent des mots plaisants. Mais leurs regards passèrent dans un silence plein de froideur sur le groupe des prisonniers, cette plaie honteuse qui s'étalait au grand jour, fardeau qui pesait avec une lourdeur égale sur tous les membres du peuple.

Parmi ces prisonniers, la figure la plus étrange était celle d'un mineur au vêtement déchiré et poussiéreux,

qui montrait au milieu de tous ces regards méprisants un visage calme, altier et lumineux. Ce visage n'avait échappé ni à l'action étouffante d'une vie de labeur morne et servile ni à l'ivresse destructrice des passions fanatiques, mais rien n'avait pu altérer l'empreinte dont l'avaient marqué le grand dessein conçu par la nature ainsi que l'élan et l'élévation d'une grande foi, dont les fins restent sur de hautes montagnes ou dans les étoiles, derrière des épées ou derrière des croix, et dont la lumière semble jaillie des fronts de ceux qui sont cause de ces épreuves et qui ne sont ni des individus ni même un peuple, mais l'humanité tout entière.

C'était un visage plein de grandeur, et quand il se dressait dans la poussière des troupes et laissait glisser ses regards sur les visages accablés de ses compagnons et les visages épuisés de ses gardiens, supportant la rencontre de tous les yeux sans peur, sans haine, sans humilité, avec la silencieuse certitude de ne pouvoir être atteint, des yeux incorruptibles auraient pu croire qu'un roi enchaîné passait là, chargé des fers d'une loi humaine qu'une stupide arrogance lui avait imposés.

Les deux troupes s'éloignaient déjà l'une de l'autre, quand l'un des officiers qui marchaient sur l'ennemi fit demi-tour, rejoignit au trot l'escorte des prisonniers et, presque gêné de ce que sa curiosité avait d'inconvenant, s'enquit du terme de leur marche et du sort réservé aux insurgés. Quand il eut appris le nom d'une localité de la vallée et l'exécution probable de la plus grande partie des rebelles pendant la nuit suivante, il poussa son cheval près du mineur, dont le visage l'avait incité à revenir en arrière. Il se pencha vers lui et lui demanda tout bas, avec une bonté insoupçonnée et par cela même irrésistible, pourquoi il devait mourir.

Sans s'effrayer, ne laissant percevoir qu'une légère tension sur son visage toujours en éveil, l'homme répondit sans hésiter qu'il devait mourir, parce qu'il avait tué.

Et pourquoi avait-il tué ?

Pour que ses petits enfants n'aient plus à tuer ni à souffrir la mort de la main d'un homme.

L'officier garda longtemps le silence, la tête penchée sur la poitrine, poursuivant sa marche à côté du prisonnier comme s'il poursuivait le sens de ces mots.

« Et le Christ ? » demanda-t-il soudain.

Le mineur eut un sourire d'enfant tout dénué de haine. Il laissa ses yeux errer jusqu'au pied des vallées, et dit que le Christ, s'il vivait parmi eux à cette heure, serait le plus grand tueur d'hommes.

Saisi par cette réponse, l'officier tira sur les rênes avec tant de brusquerie que le cheval effrayé se cabra, fit demi-tour et passa si vivement à côté des derniers rangs du détachement que la poussière couvrit comme un nuage le visage tourné en arrière du prisonnier et l'effaça du paysage comme elle eut effacé l'éclat d'une goutte de rosée.

Le cheval, qui sentait son cavalier dénué de toute volonté, le ramena sur le sommet de la colline. Et le capitaine, qui peu à peu avait repris conscience de la réalité, vit de là les deux serpents gris avancer lentement chacun de son côté.

Comme le prisonnier, il laissa ses yeux errer sur les vallées bleues, sur l'or immobile des champs de blé, sur les prés qu'enveloppait un léger brouillard, sur les toits que l'éveil du jour colorait d'un rouge vif. Il entendit les paysans battre leurs faux, les enfants lancer des cris joyeux qui se mêlaient aux chants des alouettes dans le ciel. Il enleva son casque subitement et sur le métal gris et froid il joignit ses mains. Sans avoir pleine conscience de ses pensées, il songeait que son être était quelque chose d'étranger et de mauvais dans le silence parfait de la colline, quelque chose de costumé et d'apprêté, une révolte contre la lente croissance de la terre et contre Dieu qui veille silencieusement sur son œuvre.

Effarouché, il évita la route et se hâta de rejoindre sa troupe, se retournant de temps en temps comme un meurtrier qui sort d'un temple.

Et dans les rangs de l'autre détachement, qui approchait avec les prisonniers de son lieu de destination, un mot courait qui provoquait des sourires oscillant entre la raillerie et la gêne, un mot que l'un des officiers avait jeté à l'autre négligemment et qui éclairait ce qui s'était passé, explication et soulagement à la fois : « le centurion de Capharnaüm ».

Il se nommait Christophe de Soden, mais tout le monde, depuis le commandant de la division jusqu'à la dernière recrue, l'appelait le centurion de Capharnaüm. On l'appelait ainsi depuis certain office célébré avant la grande guerre dans l'église de la garnison. L'officiant, avant de commencer son sermon, avait lu ce passage de l'évangile : « Et Jésus étant entré dans Capharnaüm, un centurion vint à lui, le priant et lui disant... » Et quand il avait lu ces mots : « Va, et qu'il te soit fait selon ta foi », le capitaine avait quitté sa place près de l'autel et s'était approché de la chaire. Il était resté au milieu de l'espace libre entre les bancs et, la tête légèrement inclinée, il avait écouté comme si son chef de guerre suprême l'avait appelé de loin. Derrière ses lunettes à monture d'or, ses yeux étaient restés fixés, pleins d'une attente presque tourmentée, sur le visage du prêtre, qui exprima la confusion et le vide total. Pliées autour de la pointe de son casque, ses mains trop petites étaient demeurées immobiles.

Il avait gardé cette attitude jusqu'au dernier mot du sermon, attirant sur lui, sans s'en douter, d'innombrables yeux moqueurs, souriants, étonnés, saisis ; mais comme il était l'officier le plus ancien en grade qui fût présent à l'église, personne n'avait osé lui dire à l'oreille un mot pour l'avertir ou le tirer par un geste furtif de son rêve perdu. Dans la cour de la caserne même,

son visage avait continué à paraître illuminé de loin, mais en même temps il semblait fermé comme une pierre.

Dès le déjeuner au mess, le plus jeune des ordonnances connaissait l'histoire. Les conversations avaient été forcées, contenues, suspendues en quelque sorte. Les paroles étaient tombées goutte à goutte dans une coupe de silence : elles voulaient seulement rejoindre l'instant où celle-ci déborderait, l'instant où jaillirait de la coupe la goutte qui viendrait les délivrer, la révélation du mystère.

Mais rien n'était venu. Les yeux doux du capitaine avaient seulement suivi les mouvements des ordonnances, avec une attention sans raison, à travers les nuages de son cigare. Alors l'officier adjoint, qui était à la hauteur de toutes les situations, s'était penché sur la table, un peu trop négligemment certes, mais non sans sympathie, pour demander ce qu'il y avait, et si ce malaise ne se dissipait pas.

Il avait parlé comme un médecin parle à un enfant, avançant sa main comme s'il eût voulu tâter le pouls du capitaine.

L'autre avait senti la sympathie, mais non la supériorité un peu dédaigneuse. C'était une vie entière, avait-il répondu, une vie entière qu'il avait vécue sans connaître ce passage de la Bible. L'officier adjoint avait dit avec douceur que c'était là un simple oubli. Mais Soden avait fixé ses yeux, qui semblaient emplis de peur, sur l'une des portes de côté, par où une ordonnance venait d'entrer. « Viens », avait-il dit tout bas. Le soldat, saisi comme tous les autres par le caractère étrangement tendu de cette heure, avait vite contourné la table et s'était tenu droit à côté de la chaise du capitaine. Une légère peur emplissait également ses yeux.

« Va », avait dit le capitaine à voix basse.

Le soldat avait fait demi-tour et avait quitté la

salle par la même porte, et pendant qu'il s'en allait, on eût dit qu'il n'avançait pas de lui-même, mais que les yeux du capitaine le poussaient avec une force douce, mais irrésistible, à travers un espace qui s'ouvrait docilement devant lui.

Il avait demandé si tous avaient bien compris ce qui venait de se passer et saisi ce qu'était cette ordonnance : un homme soumis à l'autorité d'autrui... Le comprenait-on maintenant ? Mais un lieutenant, qui n'avait rien compris, avait demandé : aurait-il dû désobéir ?

Mais par-delà le lieutenant, les regards du capitaine s'étaient dirigés vers la porte ; il n'avait pas même entendu la question. « Qu'il te soit fait selon ta foi », avait-il dit et d'invisibles douleurs avaient contracté son visage.

Personne n'avait rien trouvé à dire, et sur un signe de l'officier adjoint la musique avait recommencé à jouer.

Quand on se fut levé de table, le médecin-major avait tenté d'engager avec le capitaine une conversation prudente. Mais avant qu'il eût pu procéder à un diagnostic, un incident pénible avait déchiré les premiers fils de sa toile. L'un des plus jeunes sous-lieutenants, qui depuis un certain temps trouvait « tout simplement idiote » cette « lubie évangélique » avait, l'action du vin aidant, imaginé une plaisanterie, dont il fut récompensé par l'approbation chaleureuse et qui peu à peu devenait bruyante de ses jeunes camarades et du petit nombre des aspirants. Soden avait une chienne qu'il aimait tendrement et qui répondait au curieux nom de « pervenche ». Cet animal avait trouvé le chemin de la cuisine à la salle à manger et dès que le sous-lieutenant l'avait aperçu, son cerveau légèrement trouble avait inventé le « jeu des troupiers » qui était devenu célèbre par la suite dans tout le régiment et qu'on pratiquait en secret sous des formes innombrables. « Viens », avait dit le sous-lieutenant. La bête avait obéi ; en re-

muant la queue, elle était venue s'asseoir devant lui, regardant avec des yeux vifs son index levé. « Va », dit-il alors. Un coup de pied furtif avait fait reculer la chienne de quelques pas.

Dans une allégresse grandissante, le jeu s'était poursuivi avec un automatisme inintelligent, jusqu'à ce que les yeux errants et perdus du capitaine s'en fussent aperçus.

Il avait sursauté si violemment que sa tasse à café était allée se briser contre le plancher. Il avait crié que c'étaient là des manières de polisson et tout le monde avait cru qu'il allait se précipiter sur le coupable et le corriger.

Il avait été possible de liquider à l'amiable cet incident, dont le chef de corps lui-même avait été saisi. Mais le régiment et la ville avaient gardé de ce dimanche le souvenir d'un dimanche mémorable, bien que pareil événement ne se fût pas reproduit et que la banalité quotidienne eût couvert l'apparition d'un original comme la vague couvre un sillon creusé dans le sable.

Tel était le « centurion de Capharnaüm », que vers sa quarantième année un passage de la Bible avait frappé comme une flèche, traversant les mailles d'une vie entière, d'un métier qui durcit, d'un sentiment de caste qui isole, et cette flèche ne cessait pas de vibrer imperceptiblement ni sa pointe de le faire souffrir à une place qui passe pour insensible dans la vie cultivée de l'Occident.

Par son père comme par sa mère, il descendait de très vieilles familles de soldats, où les pères avaient fini leur carrière comme colonels, Prussiens raides et dévoués au roi, où les mères, cachant leurs lourds soucis et menant un train de vie modeste, s'étaient ingéniées à sauvegarder l'apparence d'une classe privilégiée, dures dans leurs jugements, hautaines encore dans leurs cercueils. Pour les membres de cette caste, Dieu ne prenait rang

qu'après le roi ; après Dieu, venaient les bandes rouges de général, puis la masse qui avait droit aux épaulettes et au sabre, masse fière et compacte, mais qui soupirait après les bandes rouges comme après la promesse d'un paradis.

Aussi loin que le capitaine pouvait remonter dans le passé, il y avait la liste de préséance, le dîner de l'hiver, le bal du régiment, la grande revue. Tous les jugements étaient semblables à l'uniforme qu'on portait : propres, sévères, à huit boutons. Les juifs étaient impurs, les socialistes un tas de canailles, les bourgeois un produit quelque peu mal venu du premier jour de la création. Le capitaine avait une sœur qui avait joué au tennis, fait du cheval et épousé, non sans quelque difficulté, un capitaine d'une petite garnison, où elle enseignait maintenant à ses filles l'art de jouer au tennis, de faire du cheval et de se marier. Il avait un frère qui avait eu l'habitude d'enlever en cachette les boutons de son uniforme pendant ses permissions de cadet et qui était maintenant juge suppléant et fiancé à la fille d'un Conseiller du Gouvernement. Ils étaient du même sang, portaient le même nom, avaient la même marque naturelle sur l'épaule gauche. Mais quand le capitaine disait « Dieu » et imaginait un être d'une sévère sainteté, son frère voyait en esprit une figure de président du tribunal et sa sœur un homme avec des bandes de général.

Ils étaient plus étrangers l'un à l'autre que des peuples.

Ni l'école de cadets ni le service ni la caste n'avaient pu détruire chez le capitaine une certaine insécurité de son être. Le fardeau de toutes les générations qui avaient porté son nom semblait peser d'un poids insupportable sur le réceptacle qu'était son âme et il se pouvait qu'un jour celui-ci se brisât ou du moins cédât et se renversât soudain ; alors tous ces biens séculaires

qui s'appelaient la fierté, le sentiment du devoir, la tradition tomberaient dans l'abîme avec fracas et rien ne resterait qu'un réceptacle vide et instable, prêt à accueillir avec une égale piété tout ce qui était neuf, spontané, inconnu.

Il y avait aussi ce fait que dans l'isolement de sa vie, où l'homme pendant longtemps avait eu moins de prix que le livre, des habitudes et des manies s'étaient développées en lui, qui, mesurées à l'échelle normale d'un dur métier, devaient paraître étranges et inquiétantes : les soliloques qu'il tenait, où peu à peu son moi devenait une deuxième personne assise dans la pénombre, en face de lui ; les présages qu'il lisait, avant de prendre une décision, dans des boutons, des fenêtres ou des pétales de fleurs ; la contrainte qu'il s'imposait de compter en lui-même jusqu'à douze avant de donner un ordre, et d'autres choses analogues. Mais il pratiquait tout cela discrètement et comme un jeu ; on le devinait plutôt qu'on ne savait exactement à quoi s'en tenir.

Mais c'était un fait patent qu'après avoir passé un certain temps à son service, ses ordonnances demandaient toujours à s'en aller. Ce n'est pas qu'il les traitât avec dureté. Mais il leur arrivait parfois de se réveiller en pleine nuit, et de voir debout devant leur lit, une bougie à la main, le capitaine qui les regardait fixement, perdu dans ses pensées. Et il leur demandait parfois : « Quelle sorte d'homme es-tu ? Sais-tu de quelle sorte d'hommes tu es ? »

Il avait été fiancé trois fois, et chaque fois les fiançailles avaient été rompues par ses futurs beaux-parents, pour « divergence de principes ». Il demandait ce qu'il ne fallait pas demander, exprimait ce qu'il ne fallait pas exprimer. Il en était ainsi de son sourire, de ses doutes, de son éloquence, de son silence.

Ses hommes l'avaient en haute estime ; quelques-uns l'aimaient ; mais rares étaient ceux qui l'adoraient. Il

n'avait pas d'ambition, pas d'antipathie, pas d'ardeur professionnelle. Il lisait beaucoup, des livres de morale et de sociologie surtout ; il était capable de méditer pendant des heures sur un principe ou sur des colonnes de chiffres ; ses yeux semblaient alors regarder loin derrière les mots et les nombres, pleins de l'effroi étonné d'un enfant devant lequel un jouet s'ouvre dans un silence mystérieux et se referme à nouveau.

Il ne pouvait pas être dit heureux. Il tressaillait d'une légère inquiétude comme une bête de la forêt que le clair matin surprend dans un champ découvert ou comme un arbre dont les mille cellules tremblent à l'approche d'un orage. Il ressemblait à l'un de ces éclaireurs que l'humanité envoie en avant quand elle veut enfanter ses grands destins, les poètes, les martyrs et les prophètes, dont les extases, les cris, la mort l'avertissent qu'il est temps de jeter les dés sur la terre. Le sol de la banalité vibrait sous ses pieds d'éternel chercheur. Ainsi s'expliquait qu'il ait pu ressentir le début de la grande guerre comme une délivrance, lui qui était un homme dépourvu de tout esprit militaire, bien qu'il fût un officier de valeur. Le sol cédait, se déchirait, s'effondrait avec fracas, et maintenant on allait savoir si les abîmes entr'ouverts dévoileraient la face de Dieu ou celle du diable.

Mais rien de tel ne se produisit. La mort et la destruction régnaient, l'horreur et la souffrance, le mensonge et la sainteté. Mais tout cela n'était que la masse, accrue et multipliée des sentiments et des passions anciennes. Il n'y avait pas de quatrième dimension ; il n'y avait que des phénomènes et des lois et des nécessités qui rentraient dans les trois dimensions connues. Ni Dieu ni le diable ne se révélèrent ; seul l'homme se trouvait mis à nu, ramené à des milliers d'années en arrière, au point que dans cet incendie dévastateur on voyait parmi les décombres se dessiner

lugubrement son squelette recourbé, rougi au feu, mais non purifié.

Le capitaine était pris de frissons et d'un peu de dégoût. Il était dégoûté de la guerre comme de la paix, de la faim comme de la satiété, de la crainte comme de l'espoir. Il restait au service, parce qu'il ne savait pas où rester. Et il se tenait plus droit parce qu'il ne voulait pas montrer le fardeau qu'il portait secrètement sur ses épaules, le terrible fardeau d'un mot qui hantait son sommeil et ses veilles : « Qu'il te soit fait selon ta foi ».

Le jour où le capitaine avait rencontré le prisonnier s'était achevé dans le sang, la haine et la fatigue ; au soir seulement le but de l'attaque avait été atteint. Le bataillon avait pris du repos. Les étoiles pâles luisaient déjà dans un ciel agité, illuminé par l'éclat éblouissant des fusées, quand le capitaine sella son cheval et le lança au galop vers la localité dont il avait demandé le nom le matin.

Hommes et bêtes également épuisés s'étaient endormis. Le capitaine mit un certain temps à trouver la ferme, dans les caves de laquelle on gardait les prisonniers. Il ouvrit le col de son manteau, entra lentement dans la cour, et tout en s'expliquant avec les sentinelles effrayées, il essaya de détacher des ténèbres les lieux et les objets et de les fixer dans sa tête, comme s'il devait en rendre compte à son retour.

Dans le corridor de pierre brûlait une bougie agitée par l'air, qui projetait sur les marches l'ombre de la sentinelle qui dormait. Le capitaine, dont les mains étaient fiévreuses, fixa un instant ce visage d'adolescent, qui semblait presque mort d'épuisement. Puis il toucha le bras du dormeur et le regarda sans sévérité dans ses yeux confus. « C'est bien, dit-il, c'étaient des jours difficiles... je voudrais entrer là... j'ai à lui parler... au mineur... me connais-tu ?

— Mon capitaine, vous êtes... Mon commandant, ce matin vous avez...

— Très bien. Ils sont là-dessous ? Que fera-t-on d'eux ?

— Au matin... ». Le soldat parla subitement à voix très basse, regardant du côté où leurs ombres se profilaient sur les murs. « ... Le lieutenant s'est rendu auprès de son Excellence pour la signature... »

Le capitaine fit un signe de tête, prit une bougie dans sa poche et l'alluma à la bougie qui brûlait. Une bougie s'allume bien à une autre bougie, pensa-t-il fugitivement, pourquoi l'homme n'enflamme-t-il pas l'homme ?

Il savait que l'autre ne dormait pas et il ne s'étonna pas de voir dans l'une des caves latérales se lever vers lui tranquillement son visage surgi d'une botte de paille. Il posa la bougie sur une planche fixée à mi-hauteur du mur, tira vers lui une caisse de bois, enleva son casque et s'assit, le buste un peu penché en avant, les mains jointes autour de ses genoux et il fixa à travers les verres de ses lunettes, avec une grande attention, mais avec une modestie silencieuse, le visage taciturne du prisonnier.

Celui-ci le regarda avec la franchise audacieuse d'un adversaire, non sans curiosité, mais avec la légère supériorité de celui qui doit mourir.

« Il y a des figures plus mauvaises parmi les assassins », dit-il enfin.

Le capitaine eut un léger frisson, puis il sourit pour toute réponse. Enfin, il dit : « On m'appelle le centurion de Capharnaüm ».

Le prisonnier le pria de lui expliquer ce surnom. « ... Ce nom ne peut pas s'appliquer à moi, dit-il pour finir. Il doit avoir été autre, tout autre...... et ce matin j'ai pensé qu'il devait te ressembler.

— Et c'est pour cela ?

— Oui, pour cela... »

Ils se turent, perdus dans la contemplation l'un de l'autre. Ils savaient qu'ils étaient sous terre et que l'un d'eux resterait sous terre et ils entendaient la respiration lourde de tous les autres qui dormaient et ils sentaient le temps ruisseler le long des murs. Et ils sentaient aussi qu'ils se cachaient encore l'un à l'autre, que derrière les mots, les sourires, les silences il y avait autre chose encore qui allait venir.

Le prisonnier, dont les sentiments contraires s'équilibraient déjà, franchit le premier, en homme plus spontané, l'espace de silence qui s'étendait entre eux mystérieusement.

« Et maintenant vous voudriez savoir, dit-il, comment il se fait qu'on puisse aller à la mort et avoir l'air joyeux ?

— C'est la foi, répondit à voix basse le capitaine.

— Oui, c'est la foi ». Il se redressa subitement et dans son visage mille lignes effacées par la vie reparurent tout d'un coup. « Vous ne croyez pas, aucun d'entre vous ne croit. Vous obéissez, vous jugez, vous affirmez. Mais vous ne croyez pas. Et à quoi pourriez-vous croire ? On ne peut vivre que si l'on croit à l'avenir, mais vous êtes agenouillés devant le passé. Et même vous ne savez pas vous agenouiller : vous vous mettez au garde-à-vous devant le passé, devant Dieu, l'Église, la Patrie, le Roi et tout le reste. Vous êtes comme des pierres dans une forêt en floraison. « Nous sommes les aînés, dites-vous, depuis le commencement. » Mais vous ne savez pas que la racine qui pousse fait éclater même des pierres. Et la racine pousse, le savez-vous ? La forêt pousse. Il faut du sang peut-être, mais elle pousse. Vous serez couverts de végétation, de silence, d'oubli. Car l'homme est de nouveau sur terre, comprends-tu ? Non pas le noble, ni le seigneur, ni le possédant. L'homme seul. La guerre l'a fait sortir de

terre et le voici qui marche. Il vacille encore, il balbutie encore. Mais il marche, par-dessus les pierres, les palais et les églises, tout droit, toujours tout droit... »

Son visage était comme une flamme qui aurait éclairé le visage du capitaine, puis aurait baissé lentement et se serait éteinte. Il se laissa retomber sur sa couche, joignit les mains sous sa tête et ferma les yeux.

« Et le Christ ? » demanda doucement le capitaine après un petit moment. « Pourquoi as-tu dit ces choses sur le Christ ?

— Il les a chassés du temple, répliqua le prisonnier. Il voulait qu'on se servît de seaux nouveaux pour puiser et qu'on détruisît les seaux usés. Il était la racine qui fait éclater la pierre. Ou bien croyez-vous qu'il se laisserait mettre en croix une autre fois ? »

Le capitaine approuva. Son visage maintenant était serein et joyeux. « Lequel de nous deux mérite de vivre ? dit-il en souriant.

— La foi », répliqua le prisonnier sans hésiter. « Ni le capitaine ni le mineur. Le vase de la foi seul ».

Le capitaine alla jusqu'au pied de l'escalier, où il resta au guet pendant quelques instants. En revenant, il se mit à défaire son uniforme. « Il faut te hâter, dit-il ; le cheval est à gauche en sortant de la porte, les rênes sont simplement posées sur la palissade. Il faut retourner jusqu'à la colline de ce matin, et te diriger ensuite vers le nord. Connais-tu l'étoile polaire ? Le mot de passe est « Héligoland » ; ne l'oublie pas ».

Le prisonnier obéit sans hésitation ; son visage seulement avait un peu changé. Il était devenu très pâle et la vie semblait l'effrayer plus que la mort. Et pendant qu'il troquait pièce par pièce ses vêtements contre ceux du capitaine, réfléchissant à chacun des mouvements qu'il faisait sans hâte, ses yeux ne quittèrent pas la figure souriante de son sauveur et res-

tèrent attachés à ce visage fermé commeu ne question qui se serait enfoncée toujours davantage dans l'âme.

Il prit enfin les lunettes et le casque ; puis le capitaine releva soigneusement le col du manteau et conduisit le prisonnier jusqu'à l'escalier.

La lumière du dehors ne jetait qu'une lueur mate sur les pierres humides ; elle luisait d'un éclat symbolique sur les marches qui conduisaient vers la vie.

« Va, murmura le capitaine, et qu'il te soit fait selon ta foi... Un reflet est tombé sur moi aussi, je te remercie ».

Le prisonnier s'appuya au mur ; il semblait avoir de la peine à se tenir debout.

« Pourquoi faites-vous cela ? demanda-t-il.

— Pour que les seaux neufs commencent à puiser, répliqua le capitaine. Seule la foi mérite de vivre, le vase de la foi, ne l'oublie pas ».

Ils se tendirent les mains, puis le capitaine resta seul. Voici la porte, le corridor ; les talons de la sentinelle claquèrent ; deux pieds d'homme, mais le destin en dépendait. Et puis le silence, le silence qui se jetait sur la cave, sur la maison, sur la terre... Puis les sabots du cheval, des sabots lents et fatigués, du fer qui venait heurter une pierre... la rue, la liberté, la délivrance.

Le capitaine revint à la couche de paille. Il éteignit la bougie et resta étendu, les mains jointes sur la poitrine. La situation ne serait pas facile, il y aurait le conseil de guerre. Les médecins sans doute le déclareraient atteint de troubles d'esprit. Puis il faudrait subir la honte, la mise au ban, l'expulsion.... le père, le frère et la sœur.... Mais tout cela aurait une fin. Il pourrait devenir un mineur ou un paysan, effacer tout, recommencer tout aux pieds du Christ. Oui, il le pouvait, lui, Christophe de Soden ; oui, saint

Christophe avait porté le fardeau, le divin fardeau, à travers les flots du temps passé......

Il entendit un bruit d'autos, des commandements, des portes qui s'ouvraient et se fermaient, des pas hâtifs. Un clairon sonna dans la nuit, étrangement émouvant ; il sonnait l'alarme. « C'est la relève, pensa-t-il. Mais il est loin déjà, sur son cheval. Son front est levé vers les étoiles. Et il chante, sûrement il chante un chant sauvage, courageux et grand, le chant de la forêt et de l'homme. Qu'il nous soit fait selon notre foi. Ainsi soit-il ».

Il s'était endormi quand on le tira de sa couche. Des casques, des fusils, des mines dures. Ses yeux sans lunettes ne voyaient qu'une lueur mauvaise et vacillante. Il se réveilla vite. Il frissonnait un peu. « Je voudrais être conduit devant l'officier, dit-il à mi-voix, je suis le commandant de Soden ».

Une voix enrouée répondit : « Il y en a un qui est devenu fou. Faites attention qu'il ne devienne pas enragé ! »

Il dut monter l'escalier de la cave, on le poussa dans la cour. L'aurore blanche enveloppait les faîtes et une alouette invisible monta des champs vers les étoiles pâlies. Le feu crépitait et des éclats, enlevés par le feu des mitrailleuses, claquaient comme des fouets autour des toits.

Le capitaine vit l'officier, une figure jeune qui pouvait à peine se contenir. Sa main droite gantée montra le mur d'une écurie.

« Je suis le commandant de Soden, dit le capitaine. Je voudrais faire une déclaration : cette nuit, j'ai délivré un prisonnier ».

Le lieutenant le regarda sans comprendre. La colonne s'arrêta, parce que le capitaine ne voulait pas avancer. Une lourde détonation venue du front s'étendit sur la cour comme une voûte.

« En avant, cria le lieutenant. Qu'attendez-vous ? » Un coup de crosse atteignit le capitaine. Alors il regarda autour de lui avec des yeux vraiment égarés et il vit la mort. Il comprit. Ses lèvres pâlirent, il voulut crier. Mais un deuxième coup de crosse lui fut asséné dans les reins. Il n'eut pas le temps de se défendre, et le sens des choses s'abattit sur lui comme un mur qui croule. A travers cette poussière, il lui fallait saisir la cause, l'intention, la révélation. Ce qui arrivait était explicable, c'était une erreur due à la précipitation et à l'apparence. Mais il s'agissait de comprendre pourquoi une telle chose arrivait, de comprendre le destin qui la laissait se produire. L'homme peut se tromper, mais Dieu ne doit ni se tromper ni jouer.

Et maintenant sa figure soudain changea. Sans transition, elle devint douce, claire, paisible. Il ne saisit pas le présent seulement, mais encore l'avenir. Il n'avait pas voulu cela, mais Dieu l'avait voulu sans doute. Il avait voulu jouer, jouer un jeu osé, mais trompeur. De la main droite il avait dissipé ses biens, mais il avait tenu dans la gauche la clé de leur cachette. Et Dieu maintenant ouvrait la main gauche et jetait la clé par-dessus le reste. C'était la justice, une justice grande et dure. Il avait voulu commencer seulement, mais Dieu voulait finir.... Ils ne le croiraient pas, il n'avait rien, aucune preuve. Et ils n'avaient ni le temps ni le désir de croire à des miracles. Ils voulaient en finir avec toutes ces choses difficiles, mauvaises, contrariantes. Et lui-même ne voulait plus qu'on le crût. La volonté de Dieu, pensa-t-il, la volonté de Dieu est que les seaux usés soient détruits... On se rendra compte, on fera des recherches. Ils voudront tout cacher, mais la petite lumière de ma mort ne se laissera pas éteindre, elle brûlera. La foi brûlera. L'homme enflammera l'homme. I

s'éloigne, de plus en plus il s'éloigne, porté par son cheval. »

Il arracha le bandeau de ses yeux et vit la lumière blanche de l'aube rosir. Il vit le texte de l'évangile par lequel tout avait commencé, des lettres noires et majestueuses sur un fond blanc et l'étrange nom de la ville galiléenne où s'était produit le miracle qui avait agi par-delà deux mille ans...

Puis il tomba en avant, sur son front serein ; les cadavres des autres le soutenaient et ses mains, dans le silence solennel, étaient étendues sur l'herbe de la cour.

ERNST WIECHERT

(*traduit par* PIERRE ISLER).

Le *Centurion de Capharnaüm* a obtenu le « prix des Revues européennes », que décernaient en 1929, pour la première fois, l'*Europaïsche Revue*, le *Criterion*, la *Revista de Occidente*, la *Nuova Antologia*, et la *N. R. F.*

PRÉFACE A UN COMMENTAIRE [1]

Quelque Amateur des Lettres eut un jour l'imprudence, qui fut heureuse, de confier à Alain un fort bel exemplaire de certain recueil de poèmes. Ce volume offrait d'assez grandes marges ; et son texte, bien des libertés d'interprétation. *Charmes*, dont il s'agit, divise ses lecteurs. On sait que les uns n'y voient goutte ; qu'il n'est que trop clair pour les autres, qui le jugent insipide par la simplicité de ce qu'ils y trouvent, une fois rompues les vaines défenses de l'expression. D'autres encore s'y attachent.

Alain, après quelque temps, rendit le volume. Mais, étant riche et mieux qu'honnête, il fit davantage que le rendre ; il ne se tint d'ajouter à ce capital ses intérêts composés. La richesse d'Alain est de pensées. Il la répand de toute part. Toutefois, si largement qu'il en abandonne, sa substance lui en reforme toujours plus qu'il n'en peut verser. Dans l'économie de l'esprit, l'épargne est ruineuse ; les prodigues s'accroissent.

Voici donc les grandes marges de *Charmes* tout envahies d'une écriture ferme et dense qui étreint le bloc imprimé. Elle serre de près les systèmes de strophes, assiège les formes fermées ; épouse, semble presser de puissance vivante et pénétrer de sensibilité actuelle une construction typographique finie, régulière, et comme cristallisée. Considérer ces pages annotées, c'est voir, sur les bords de poèmes, un homme vivre ce qu'il lit. Si l'on déchiffre, c'est entendre, le long des vers, se murmurer le monologue dissolu qui répond à une lecture, la traverse, la soutient

1. Cette *Préface* eût dû accompagner, dans la *N. R. F.* de Janvier, le commentaire d'Alain à l'*Air de Sémiramis*.

d'un contre-point plus ou moins étroit, l'accompagne continuement du discours d'une voix seconde, qui parfois éclate...

Cette écriture dans les marges produit en quelque sorte aux regards le complément secret du texte, leur montre la fonction du lecteur, rend sensibles les environs spirituels d'une lecture. Ces environs d'une œuvre lue, ce sont les profondeurs de celui qui la lit ; elles s'éveillent ou s'émeuvent en chacun par les différences et les concordances, les consonances ou les dissonances qui se déclarent de proche en proche entre ce qui est lu, et ce qui était secrètement attendu.

L'Amateur ne put consentir à garder pour soi seul cette foison intellectuelle. Il suggéra que de son exemplaire débordant l'on fit un livre pour le public. Ici parait l'auteur des vers. Il fallait bien que j'intervinsse. Je ne laissai pas d'être très embarrassé. Tremper le moins du monde dans l'édition de ce commentaire, n'était-ce point en *autoriser* tout le contenu, tous les jugements. Mais il en est quelques-uns parmi eux qui sont d'espèce capiteuse. La glose quelquefois se charge de louanges. Alain n'est pas bien rude pour mon œuvre ; je pense qu'il y voit, qu'il se crée ce que j'eusse bien voulu faire, et qui n'est pas, de fort loin, ce que j'ai fait. L'expérience de la louange et de la critique, du doux et de l'amer, donne les résultats suivants. La louange exerce et trouble la sensibilité bien plus que ne fait la critique. La critique engendre une sorte d'action, illumine des armes dans l'âme. L'âme, presque toujours, peut répliquer assez nettement aux paroles qui déprécient. Elle rend raillerie pour raillerie, désarticule l'objection, circonscrit le blasphémateur. Il est bien rare qu'elle ne trouve dans cet *Autre* qui la tourmente, quelque vice, quelque faible, ou quelque dessein misérable qui lui serve pour se reprendre ; il est bien plus rare encore qu'elle ne trouve en soi quelque beauté cachée, quelque excuse profonde qui la sauve

à ses propres yeux. Mais que faire avec la louange ? La discussion est impossible, inhumaine, immodeste. La louange détend l'être, et lui rend toutes choses suavement confuses. Il se sent comme après l'amour — qu'il eût fait avec le public.

On se trouve donc incertain, impuissant, en état de moindre résistance, vis-à-vis des hommages ; sans réponse précise, et comme sans liberté de vérité à l'égard de soi-même. On sait bien que personne n'est cru qui prétend se défendre du délice d'être honoré, et le cœur intimidé par cette opinion commune se conteste le pouvoir de douter de sa jouissance. Ce n'est là qu'une hésitation tout intime sur le choix du sentiment qui soit le plus vrai, entre plusieurs qui nous divisent et nous conviennent à l'égal. Mais l'embarras devient extrême s'il faut aussi qu'on le produise, et si l'on doit, comme je le fais, paraître devant tout le monde, donnant la main à celui qui s'exprime sur vous très gracieusement.

Une autre difficulté me vint à l'esprit.

Ce texte commenté peut éveiller dans le lecteur une question assez naturelle. Il passe pour plutôt dur à entendre. Quelques bons connaisseurs, et une foule d'autres, y voient un système d'énigmes. J'entends d'ici que l'on m'interroge si je m'accorde avec Alain sur le sens qu'il trouve à mes vers. On me dira : « Vous comprend-il comme vous-même ? Son commentaire est-il au plus près de votre pensée ? A-t-il développé vos intentions, dissipe-t-il toutes vos ténèbres comme nous espérions bien que vous pourriez le faire vous-même. »

Mes vers ont le sens qu'on leur prête. Celui que je leur donne ne s'ajuste qu'à moi, et n'est opposable à personne. C'est une erreur contraire à la nature de la poésie, et qui lui serait même mortelle, que de prétendre qu'à tout poème correspond un sens véritable, unique, et conforme ou identique à quelque pensée de l'auteur. Une conséquence de cette

erreur est l'invention de l'exercice scolaire absurde qui consiste à faire mettre des vers en prose. Voilà qui est inculquer l'idée la plus fatale à la poésie, car c'est enseigner qu'il est possible de diviser son essence en parties qui peuvent subsister séparées. C'est croire que la poésie est un *accident* de la *substance* prose. Mais la poésie n'existe que pour ceux aux yeux desquels cette opération est impossible, et qui connaissent la poésie à cette impossibilité. Quant aux autres, ils appellent comprendre la poésie, lui substituer un autre langage, dont la condition qu'ils lui imposent est de n'être pas poétique.

La poésie n'a pas le moins du monde pour objet de communiquer à quelqu'un quelque notion déterminée, — à quoi la prose doit suffire. Observez seulement le destin de la prose, comme elle expire à peine entendue, et expire de l'être, — c'est-à-dire d'être toute remplacée dans l'esprit attentif par une idée ou figure finie. Cette idée, dont la prose vient d'exciter les conditions nécessaires et suffisantes s'étant produite, aussitôt les moyens sont dissous, le langage s'évanouit devant elle. C'est un phénomène constant dont voici un double contrôle ; notre mémoire nous répète le discours que nous n'avons pas compris. La répétition répond à l'incompréhension. Elle nous signifie que l'acte du langage n'a pu s'accomplir. Mais au contraire, et comme par symétrie, si nous avons compris, nous sommes en possession d'exprimer sous d'autres formes l'idée que le discours avait composée en nous. L'acte du langage accompli nous a rendus maîtres du point central qui commande la mutiplicité des expressions possibles d'une idée acquise. En somme, le sens, qui est la tendance à une substitution mentale uniforme, unique, résolutoire, est l'objet, la loi, la limite d'existence de la prose pure.

Tout autre est la fonction de la poésie. Tandis que le fond unique est exigible de la prose, c'est ici la forme unique qui ordonne et survit. C'est le son, c'est le rythme ce sont les rapprochements physiques des mots, leurs

effets d'induction ou leurs influences mutuelles qui dominent, aux dépens de leur propriété de se consommer en un sens défini et certain. Il faut donc que dans un poème le sens ne puisse l'emporter sur la forme et la détruire sans retour ; c'est au contraire le retour, la forme conservée, ou plutôt exactement reproduite comme unique et nécessaire expression de l'état ou de la pensée qu'elle vient d'engendrer au lecteur qui est le ressort de la puissance poétique. Un beau vers renaît indéfiniment de ses cendres, il redevient, — comme l'effet de son effet, — cause harmonique de soi-même.

Cette condition essentielle ne pourrait presque jamais être satisfaite si le fond, si le sens d'un ouvrage de poésie devait être assujetti aux exigences étroites de la prose.

Il ne s'agit point du tout en poésie de transmettre à quelqu'un ce qui se passe d'intelligible dans un autre. Il s'agit de créer dans le premier un état dont l'expression soit précisément et singulièrement celle qui le lui communique. Quelle que soit l'image ou l'émotion qui se forme dans l'amateur de poèmes, elle vaut et elle suffit si elle produit en lui cette relation réciproque entre la parole-cause et la parole-effet. Il en résulte que ce lecteur jouit d'une très grande liberté quant aux idées, liberté analogue à celle que l'on reconnaît à l'auditeur de musique, quoique moins étendue.

Alain peuple en philosophe mes constructions de paroles, il les anime de merveilleuses significations. Il me reste à montrer que, louanges à part, je ne puis rien sur ce qu'il dit.

Vers ou prose, une œuvre achevée et offerte, son auteur ne peut rien proposer, rien affirmer sur elle qui ait plus de portée, qui l'explique plus exactement que ce qu'en dirait toute autre personne. Une œuvre est un objet ou un événement des sens, cependant que les diverses valeurs ou interprétations qu'elle suggère sont des conséquences (idées ou affections), qui ne peuvent l'altérer dans sa propriété toute

matérielle d'en produire de tout autres. Si quelque peintre fait le portrait de *Socrate*, et qu'un passant y reconnaisse *Platon*, toutes ses explications, protestations et justifications d'auteur ne pourront rien changer à cette reconnaissance immédiate. La dispute amusera l'éternité. Un auteur peut sans doute nous instruire de ses intentions ; mais ce n'est point d'elles qu'il s'agit ; il s'agit de ce qui subsiste et qu'il a fait indépendant de soi.

Il faut bien entendre ce point si l'on ne veut pas s'engager dans la confusion de jugements et de perspectives qui est le vice le plus sensible de presque toutes les tentatives d'esthétique. On y trouve dès les prémisses un désordre de considérations dont les unes n'ont de sens que dans l'être de l'auteur, les autres valent pour l'ouvrage, les autres pour celui qui subit l'ouvrage. Toute proposition qui assemble ces trois entités est imaginaire.

Il existe des corps assez mystérieux que la physique étudie et que la chimie utilise ; je songe toujours à eux quand je pense aux œuvres de l'art. La seule présence de ces corps dans un certain mélange d'autres substances détermine celles-ci à s'unir entre elles, eux demeurant inaltérés, identiques à eux-mêmes, ni transformés dans leur nature, ni accrus ni diminués dans leur quantité. Ils sont donc présents et absents, agissants et non agis. Tel le texte d'une œuvre. Son action de présence modifie les esprits, chacun selon sa nature et son état, provoquant les combinaisons qui étaient en puissance dans telle tête ; mais quelle que soit la réaction ainsi produite, le texte se retrouve inaltéré, et capable d'amorcer indéfiniment d'autres phénomènes dans une autre circonstance ou dans un autre individu.

PAUL VALÉRY

EVA

OU

LE JOURNAL INTERROMPU[1]

II

20 Novembre. Une matinée de gel a fait tomber les dernières feuilles. Dans le jardin, quelques fleurs jaunes subsistent : ravenelles, soucis, chrysanthèmes. Ciel bleu, soleil. Mais ce n'est plus le soleil d'été. Il ne pénètre pas la terre. Il s'étale plus haut, sans chaleur, inutile, radieux.

Enveloppé dans ma pèlerine, assis sur une pierre du jardin, je ne pense à rien, mais l'idée me vient pourtant que ce plaisir, cette sensation d'exister, cette permission de goûter un beau jour, est un luxe singulier : celui-là même que notre société interdit à tout le monde. Même l'artiste ne connaît plus ce loisir. Lui, surtout, ne s'appartient pas : il a toujours une idée en tête.

...Relisant ces lignes, j'ai jeté les yeux sur les pages précédentes. On ne dirait pas que trois ans ont passé entre quelques phrases. C'est le même accent, le même homme qui semble écrire tout d'un trait, dans le même instant.

Quand on lit les deux volumes de la correspondance

1. Voir la *Nouvelle Revue Française* du 1er Janvier.

de Muller, on n'a pas l'impression d'une durée. Il faut se reporter aux dates pour concevoir que l'être d'aspect immuable qui écrivait ainsi, sur le même ton, avec la même âme, une lettre chaque semaine, était un enfant au début de l'ouvrage et un vieillard à la fin. C'est qu'il manque à ces lettres les signes extérieurs auxquels le romancier a recours pour suggérer la notion du temps.

Il suffirait que je dise : « Lorsqu'il lisait le *Journal de Benjamin Constant*, il se trouvait à Paris dans son bureau tendu de rouge, la fenêtre ouverte sur une cour, où piaffait un cheval dont on arrosait les jambes. Après une interruption de trois ans, il continua son journal. Il avait fait construire une maison à Epône, près de Paris. De la terrasse, on apercevait la Seine entre des bordures de peupliers... etc... Se regardant dans une glace qu'on venait de poser, il remarqua son visage, plus rose, encore enfantin, mais dont il ne reconnaissait pas bien les traits, comme s'il était souffrant. Il ne comprenait pas encore qu'il avait vieilli... etc... »

Il suffirait que j'écrive cela pour que les années viennent s'intégrer dans le récit. Mais en moi-même aucun temps ne s'écoule.

...Vers quarante ans, l'homme perd son visage d'enfant. Les cheveux sont laids, le teint est triste, les yeux meurent. Plus tard, dépouillé, bien dessiné, expressif, il revêt sa belle figure de vieillard. C'est ce que je pensais en regardant des portraits d'Anatole France, de Bergson, et de Clemenceau à des âges divers. Passé soixante ans, ils sont achevés et superbes. A trente ans, ils étaient ridicules.

...J'ai un grand plaisir à voir ma maison, mais je ne sais pas encore qu'elle est à moi. Si on m'avait annoncé, il y a quelques années, qu'elle m'appartiendrait, j'au-

rais prouvé que cela n'était pas possible parce que je n'avais pas assez d'argent pour la payer. Et cependant la voilà. Les architectes font de ces miracles.

Nous intervenons un instant dans nos décisions, puis l'événement s'en empare et développe sous nos yeux une espèce de cataclysme qu'on appelle nos actes. Voilà bien ma maison, et j'en suis à peu près l'auteur. Je l'ai voulue, et je ne conçois pas encore ce qui m'est arrivé.

Peut-être que je l'aime tant parce qu'elle est une imprudence. Tout ce que je possédais, et même un peu plus, je l'ai mis dans ces murs. C'est ainsi qu'on aime une femme. Il faut jouer sa vie sur un seul amour, qui est un grand risque du cœur. Don Juan n'est qu'un petit aventurier, trop timide pour aimer.

Je me sens à la fois dangereusement pauvre et riche d'un bonheur inestimable.

...J'aurais préféré une maison paysanne améliorée, mais j'avais entendu si souvent Eva me décrire l'habitation de son rêve que j'ai voulu construire une maison selon ses souhaits. Je connaissais si bien son goût que j'ai dessiné les plans sans la consulter, et, comme par enchantement, elle est entrée chez elle. Que cette maison me plaît !

Au début, j'étais inquiet, reniflant les alentours, craignant la découverte du vice qui obligera de déloger. Eva fut tout de suite tranquille et à son aise dans sa nouvelle demeure. Je crois que la femme est essentiellement nomade ; du moins, elle se plie vite au changement. Pour se marier, n'a-t-elle pas tout quitté ?

Les vieux logis ont de petites fenêtres. C'est une erreur sous notre ciel. Il faut ouvrir de grands espaces vitrés à la lumière, qui est justement si douce dans nos contrées. Il est vrai qu'on n'a pas encore trouvé le

moyen d'empêcher le froid et le vent de pénétrer en même temps.

...Un objet, un meuble nouveau qu'on vient de mettre en place, d'abord inquiète ou ravit, et accapare l'esprit. Une éraflure sur le mur désespère. Après des années, on ne voit plus ces détails qui plaisaient tant ou qui chagrinaient. Alors, on aime sa maison.

...A peu près tout ce qu'on a rêvé dans son enfance se réalise. Les choses qu'on souhaitait, tôt ou tard on finit par les obtenir. C'est l'épreuve qui guette l'homme, vers quarante ans. Il s'aperçoit que les délices qu'il croyait attachées à certaines réussites, ne sont pas données en même temps, et la vie lui paraît insipide.

Ce qui peut lui échoir à ce moment de plus favorable c'est la ruine ou tout ce qui lui ressemble et qui l'arrache à son milieu, et le prive de ses relations, de ses commodités, de ses habitudes de penser. Alors, surgiront pour lui quantité d'agréments qu'il ne soupçonnait pas et qui sont les véritables biens de l'existence. Mais pour les découvrir, il faut avoir tout abandonné, et par force, car c'est la nécessité qui nous les fait voir. Cet accident qui nous restitue le pouvoir d'aimer le meilleur dans la vie, prend quelquefois la forme d'une faillite, d'une guerre, d'une femme. Pour moi, à moindre frais, cette faveur m'a été consentie. Je sais tout le bonheur qu'on peut retirer d'un jardin.

...La jeunesse est grossière et misérable. Elle ne jouit de rien et détruit tout. La vie serait bien vide s'il n'était parfois permis d'atteindre le seuil de la vieillesse. J'ai eu la chance de connaître tard la joie de voir fleurir un rosier que j'ai planté.

Un bon repas, l'amitié, la santé, l'amour, la pro-

priété sont les plaisirs du pauvre. Les riches ont d'autres satisfactions austères, abstraites, dangereuses. L'homme puissant, les grands réformateurs, les poètes de la finance et de l'industrie, n'éprouvent plus guère que l'âpre allégresse des destructions et des transformations.

J'espère que malgré l'irrésistible progrès chacun pourra conserver encore un petit champ. Ce n'est pas du tout l'avarice qui attache l'homme à sa propriété, c'est un amour singulier et complexe, que je n'ai pu définir, quoique je l'aie ressenti. Il tient surtout à la peine que donne l'entretien d'un coin de terre. Oui, l'homme est ainsi fait que c'est là son bonheur. Avant de le lui retirer, il faudra qu'on le change beaucoup. De même, dans la possession d'un cœur fidèle, il trouve un sentiment qui n'est pas ailleurs.

Dans mon jardin, tout est fugitif arôme et lueurs d'un moment. Tout m'est dérobé et s'échappe : j'obtiens difficilement quelques fleurs aussitôt éteintes. Les tulipes, les azalées, font un bref embrasement. Le rhododendron tient allumée quelques jours, dans son feuillage noir, une torche rose. A peine épanouies, ces belles flammes sont remplacées par des trognons enfumés. En vérité, on ne possède rien. C'est pour cela qu'on aime la vie.

...On a douté que des militaires fussent capables de faire la guerre. — Un jardin est certainement chose trop délicate pour être confiée à un jardinier. Si on n'a pas composé soi-même un massif, choisissant chaque fleur, il ne mérite pas d'être regardé. — On charge de ses plus graves intérêts, un avocat qui n'a pas le temps de vous écouter, un médecin qui ne vous connaît pas.

Afin de se consacrer à sa propre tâche, il faut bien recourir à tout le monde, pour l'essentiel. Souvent,

ce sont les autres qui ont choisi une femme pour vous. Et ce n'est pas plus mal.

...C'est un art qui veut du loisir et un cœur pur que de goûter la vie. Tous les jours sont merveilleux en France, hors des villes. Il n'y a que de beaux nuages. Mais pour les remarquer, il faut venir de la ville.

Je lis beaucoup en ce moment. On ne sait lire que tard, avec des yeux frais. Même les plaisirs de la nature seraient bien courts sans quelque science. L'histoire du busard est plus belle que son vol et c'est dans Kapteyn qu'on voit le ciel.

...J'aurai vécu hors de mon temps. Tout ce que j'entends dire sur les mœurs d'aujourd'hui, je ne l'ai pas vu. Je ne sais s'il faut y croire. N'importe : l'homme ne change guère et ce qui compte n'apparaît pas si vite.

...J'allais chaque semaine acheter un paquet de tabac au village. C'était un dérangement continuel et j'ai décidé d'acquérir plusieurs paquets à la fois, pour éviter cette course hebdomadaire. Mais si grande que soit ma provision, il faut encore retourner chez le marchand, et je ne sens pas de différence. Toute échéance est pour aujourd'hui, excepté la mort.

Pour aller au village, je traverse la route de Paris, noire entre les prés et balayée d'une trombe infernale. Je n'ai jamais pu m'habituer à traverser les voies modernes : je demeure longtemps sur le bord, ébloui de crainte, puis jetant un regard partout, embrassant de mes yeux actifs tous les dangers, j'avise un passage libre, où je m'aventure ayant tout bien considéré. Mais la voiture qui me tuera, je ne la verrai pas.

Quand on lit une chronique des siècles passés, où chacun supprimait si promptement son ennemi, on se

demande comment purent subsister assez d'homme pour permettre de constituer une histoire de France. On sent alors combien nos campagnes et nos villes sont paisibles aujourd'hui. Nous ne connaissons pas nos privilèges.

Cependant on ne prend pas une automobile sans risquer la mort... Cette idée ne m'est pas venue tout de suite à l'esprit. Comme on voit mal son temps, ses avantages, ses périls qui paraîtront effroyables un peu plus tard !

... « Style si souvent chatouilleux et dissolvant, énervé, rosé et veiné de toutes les teintes, d'une corruption délicieuse, tout asiatique comme disaient nos maîtres, plus brisé par place et plus amolli que le corps d'un mime antique. » C'est Sainte-Beuve qui apprécie en ces termes la langue de Balzac. Si fort qu'on aime Balzac, en ce moment, on ne goûte plus les voluptés de son style. La nouveauté trompe. — Le palais de Versailles apparaissait à Saint-Simon comme un monument affreux et absurde : il le regardait sous le rapport de l'habitation. Nous le considérons autrement et nous n'avons plus le même motif d'être choqués. — On demandait à Frédéric II quels étaient les grands écrivains d'Allemagne, il répondit : « Il n'y a personne. » Il oubliait Goethe, car c'était la mode en ce temps d'admirer la France. — On ne lit pas du même œil le livre d'un ami dont la personnalité vivante emplit nos yeux et l'ouvrage d'un inconnu ou d'un rival.

Le goût n'est jamais libre.

...Je suis heureux. Je me le dis souvent. Pourtant, j'éprouve quelquefois comme la sensation d'une peine. Je m'examine et il me semble alors que cette ombre vient d'Eva, mais, quand je pense à elle, je ne vois pas qu'elle me cause aucun chagrin.

...Il existe une femme qui me plaît complètement et davantage avec les années. Il m'a été permis de la rencontrer. Je sais tout ce qu'il y a de miraculeux dans un amour durable, mais je ne comprends pas que cet être extraordinaire, pourvu de tant de charmes à ma convenance et si bien fait pour donner le bonheur, n'ait pas aussi le pouvoir de le rendre parfait.

...J'ai marché au bord de la Seine par cette matinée de gel, entre des broussailles de cristaux. Les peupliers sur l'autre rive sont à peine dessinés d'un trait immatériel dans la brume. On devine le ciel bleu ; les mouettes effleurent d'un vol blanc des fantômes d'arbres.

Ce paysage vaporeux où tout est silence, pureté de givre, joie rose d'aurore doit ressembler aux jardins du Paradis. — Les feuillages profonds aux grappes d'ombres et de soleil, la rose qui s'effeuille quand on la respire, les beaux soirs, sont des choses de la terre.

Les péniches glissent, portant d'étranges familles. L'homme emmitouflé s'appuie contre la barre, une femme descend dans une trappe. On jette un seau dans le fleuve : il remonte au bout d'une corde, déversant dans ce parcours un peu de son eau.

Joli geste ! antique sans doute et si simple que les machines l'ont épargné. Je songe à cette ferme que Goethe a visitée en France : telle qu'il l'a décrite, telle nous la voyons encore dans toutes les campagnes. C'est le luxe qui change et que la mode bouscule. Je songe à ce style modeste et strict, qui seul conserve à travers les âges une pensée vive.

...Je lis volontiers des vers à Eva. J'aime les beaux vers, bien qu'il y en ait toujours un de mauvais sur trois. Je lui lisais hier un poème de Gérard de Nerval, qui ne signifie rien, mais qui est charmant :

La connais-tu, Dafné, cette antique romance ;
Au pied du sycomore, ou sous les lauriers blancs,

Sous l'olivier, le myrte ou les saules tremblants,
Cette chanson d'amour qui toujours recommence ?

J'ai remarqué qu'elle ne m'écoutait pas comme autrefois. Est-ce que le son de ma voix l'agaçait ?... Peut-être, simplement, que ce n'était pas le moment de lire

...Une femme intelligente et qu'on aime, est un auditoire merveilleux. On ose tout dire. On peut parler de soi, et on est toujours entendu. J'ai tant parlé à Eva dans ma vie que je n'ai rien gardé pour moi. Je n'ai pas envie de me recopier, et tout ce que j'aurais pu écrire, je l'ai dit.

Comme toute nuance est perceptible dans cette effrayante communauté de deux êtres ! Je ne retrouve plus chez Eva, lorsque nous causons, cette attention illuminée, cette façon de regarder, cette apparence en somme composée pour un autre et qui lui est consacrée ; je sens chez elle un relâchement de l'artifice inconscient ; elle est revenue à son naturel ; elle pourrait m'apparaître comme distraite et indifférente.

Ceci n'implique point un refroidissement dans son sentiment pour moi. Au contraire, il semble que je lui sois plus nécessaire qu'autrefois. Elle a constamment besoin de me parler, de me voir, et supporte mal que je m'absente un instant ou que je reste seul dans une chambre.

A Paris elle admettait les exigences de mon métier, à condition que je rentre à l'instant où elle commençait à m'attendre. Ici, je lui dois ma présence tout le jour ; le temps que je passe à lire ou à me promener lui paraît injustement soustrait par des futilités. En réalité, elle prend peu d'intérêt à ce qui m'occupe. Pour tout dire rien ne l'intéresse ; mais elle m'écoute volontiers. Elle m'écoute d'un air détaché, comme si l'essentiel de notre conversation ne tenait pas dans mes propos, mais au fait de ma présence.

A Paris, elle n'avait aucune distraction et elle s'en passait facilement. Ici, bien qu'apparemment rien n'ait changé dans sa vie, on dirait qu'elle éprouve comme une impression d'isolement, une tristesse, un sentiment de vide que j'ai pour mission de compenser en ne la quittant jamais.

...J'ai cru que les enfants lui manquaient. Non. On dirait qu'elle n'y pense plus. C'est moi qui en parle, c'est moi que leur absence gêne.

L'amour maternel est variable dans ses formes et soumis à l'usage. Peut-être que nous ne possédons aucun sentiment naturel. En Angleterre, les enfants sont de bonne heure détachés des parents. A Tahiti, il est convenable de donner son enfant s'il fait envie au voisin. Pour ma part, je n'ai vraiment aimé mes fils que du jour où nous avons pu causer ensemble. Je sens que plus tard ils me seront indispensables.

Les sentiments varient avec chaque individu et si on n'avait pas de mots pour les nommer, on ne s'y reconnaîtrait plus. Ce que je pense de l'amour maternel, sur l'image que m'en donne Eva, ne vaut que pour elle.

Cette mère, qui aujourd'hui s'accommode si facilement de la suppression de ses enfants, a entouré leur berceau et leurs premiers pas d'une sorte d'extase. Elle les a vraiment portés des années, liée à eux par un regard éperdu, une conversation obscure, balbutiante, radieuse. Quand ils avaient un rhume, elle ne se couchait plus. Je n'existais pas.

Depuis qu'Eva est privée de nouveau-nés et qu'elle ne peut plus étreindre ce qu'elle aime, on dirait que c'est à moi qu'elle réclame ce qu'elle trouvait dans les tout petits.

...Perpétuelle enfance de la femme : la grâce expansive, la mélancolie, le rire, la peur, les larmes, le cœur

toujours avide. J'observais Eva tantôt : elle a encore les yeux d'une petite fille. Ses fièvres d'enthousiasme, sa sensibilité qui si souvent m'a fait mal, sa gaieté qui naît d'un mot, sa jeunesse m'étonnent et m'enchantent.

...Quand j'ai abandonné trop tôt une occupation pour rejoindre Eva, parce qu'elle m'appelle, j'ai envie d'exiger un motif sérieux pour justifier cette pénible interruption. Je voudrais lui montrer que son caprice est coupable.

Elle n'a rien à dire, mais dès que j'arrive, elle est à l'aise et contente. Est-ce pour une raison importante, est-ce pour parler qu'on est ensemble ? C'est tout naturel ! C'est ainsi qu'on doit vivre. Et la moindre nervosité, chez elle, me touche si fort, son pouvoir de m'attrister est tel, que je n'ai pas besoin de chercher d'excuses à mes sacrifices : son humeur me récompense assez.

...Si je n'écrivais pas, il y a bien des choses dans ma vie dont je ne m'apercevrais point. Je les remarque, pour les noter, et, en les écrivant, je leur donne un relief qui les déforme. Il faut y joindre une infinité d'explications pour leur restituer leur véritable place, et encore elles gardent trop d'importance. C'est qu'elles n'étaient pas faites pour être perçues. La brume qui nous dissimule une partie de nos propres mouvements et de nos pensées est utile. Si je dis que je me prive d'une promenade, que je m'efforce de rester aux abords de la maison, que j'écourte une lecture, ou, plutôt, que je ne lis plus rien et renonce à tout projet, parce que je ne dispose plus, dans un loisir complet, du temps indispensable au moindre travail, cela est bien exact ; mais ces faits ainsi énoncés produisent une impression d'horreur, que je ne ressens pas en réalité. Eva ne peut supporter qu'un autre objet m'intéresse

ou m'éloigne d'elle. Ce sentiment n'est pas si monstrueux qu'il le paraît. Quand toute notre vie plonge dans l'amour d'un seul être, qui est notre nourriture, notre plaisir, notre paix, quelles limites raisonnables doit-on assigner à ce domaine ? Une femme sensée comprend toujours les restrictions imposées de l'extérieur, et par exemple les obligations d'un métier. Eva les admettait. Mais quand l'homme est libre et qu'il se crée des retraites personnelles, il est bien naturel que la femme s'inquiète de cette absence morale. D'ailleurs, je n'ai jamais surpris chez Eva une plainte ou une revendication positive. Elle ne se doute pas qu'elle me dérange. Les heures que je passe loin d'elle lui apparaissent comme un oubli de ma part, une inadvertance cruelle. Même, je ne crois pas qu'elle conçoive si nettement mes torts. Simplement, lorsque je suis auprès d'elle ou à sa portée, elle est tranquille et heureuse. N'a-t-elle pas raison de vouloir approfondir la perpétuelle intimité qui fond ensemble les vies inséparables, au point qu'il n'existe plus de démarche propre, d'intérêts divergents, de goût personnel ? La vieillesse qui vous trouve ainsi unis ne flétrit pas le visage toujours aimé. Auprès de ce miracle, qu'importe ce que je crois gagner en me réservant ?

...Elle m'accapare en toute innocence. Son innocence, c'est bien là ce qui nous perd. J'ai trop attendu, trop cédé, elle ne comprendrait plus mes reproches maintenant. Je paraîtrais brutal, fantasque, injuste. Je déterminerais une crise horrible, une révolution, un cyclone.

...Le goût n'est jamais libre. J'ai connu un amateur qui collectionnait des estampes qu'il enfouissait dans des cartons pour les contempler seul. Celui-là savait ce qu'il aimait. Quels goûts et dégoûts nous appartiennent ? Combien sont légués ou venus de contagions

ou acquis par intermédiaires ? Combien sont une rancune, une empreinte, une habitude, une maladie ? On aime ou on déteste un être parce qu'on vit trop près de lui : à quelque distance, on le verrait autrement.

...Étienne vient d'arriver. Il a couru le monde pendant deux ans et en débarquant il a foncé sur nous. Le voyage, avec son courant d'air, met un grand intervalle dans la vie, au moment où l'on revient. Étienne ne se souvenait plus que nous nous étions quittés assez mal. Je l'ai retrouvé tel qu'il était il y a dix ans.

Certains froissements entre amis, d'apparence superficielle, pénètrent en secret : cette amitié ressemble aux grands malades qui ont bonne mine. Il y a des différends qui inquiètent, mais qui ne tiennent à rien, et un peu plus tard on ne les comprend plus. Il y a des blessures que l'on sent toujours, ou par intermittence, et d'autres qui ne laissent aucune trace. Le temps débrouille tout cela et vous apprend qui on aime.

...Je montre mes fleurs à Étienne. Mais il a vu tant de pays qu'il est distrait et mes delphiniums ne lui disent rien. Je crains que cette belle vallée adoucie d'un voile d'argent sur les peupliers ne lui paraisse grise. Il faut l'avoir beaucoup regardée pour l'aimer. Mais après, on ne peut plus aimer autre chose.

...Étienne avait surtout envie de parler. Il a effleuré des mœurs différentes, beaucoup vu, et ruisselait d'idées. Nous avons causé pendant trois jours. Voici l'essentiel des propos d'Étienne :

« Le trait distinctif du Français, c'est le sérieux. Il dédaigne le confort et les commodités pratiques. Il goûte peu l'humour ; il aime la famille. Il est sérieux. C'est l'individu le plus sérieux qui soit au monde. Il veut une femme, une seule, et qu'il aime, et qui ne

soit pas une servante ou une simple relation mondaine maintenue à distance par la bonne éducation, comme cela se voit aux environs, mais qui soit son égale, capable de le comprendre et de parler sur tout, et en rapport intime avec lui. Il prétend élever ses enfants, les aimer, les garder à la maison. Ces liens tres étroits créent mille drames. Le Français aime la tragédie, les voies difficiles, les aspérités qui aiguisent l'esprit et déchirent le cœur. C'est un artiste.

A Trondjanim, on divorce dans la paix, on ne connaît pas ses enfants. On n'a aucune idée des douleurs morales, des sentiments, des scrupules, qui nous paraissent instinctifs. Quelques habitudes nouvelles ont suffi pour changer le cœur.

A Trondjanim, la vie est commode. On n'aime pas le drame. Seulement, un Français ne trouve personne à qui parler. On ne se comprend plus sur rien.

On ne constate, en France, à peu près aucun changement notable dans les mœurs depuis le moyen âge, sauf une modification assez profonde touchant l'amour et qui est récente : jadis la femme ne concevait l'amour que sous les traits de l'amant. Le mariage était l'ennemi de l'amour. Au beau temps des passions, dans ce moyen âge qui a inventé l'amour, lorsqu'une femme épousait son amant, elle devait en prendre un nouveau pour ne pas avilir son sentiment.

Aujourd'hui, une femme de qualité et de tempérament réellement passionné s'accommode très mal d'un amant. Elle le tolère par nécessité, par hasard, mais elle en souffre ; elle sent combien ces rapports incomplets sont indignes d'un véritable amour. Elle veut épouser l'homme qu'elle aime. C'est dans le plein jour, l'aisance, la légalité du mariage que se déploie tout le cœur d'une amoureuse. Par le mariage, elle obtient la présence de l'homme et sa soumission : les issues sont gardées, il est perdu.

C'est le divorce qui a produit ce changement dans nos mœurs : il a terriblement resserré les liens des époux en permettant les unions selon le cœur.

...Je remarque une observation d'Étienne qui révèle chez lui une façon nouvelle de juger l'amour. Il a dû aimer en chemin : « Ce pouvoir effrayant que le mariage confère à la femme, en lui permettant d'user des armes du foyer en faveur d'une nature insatiable, est souvent moins dangereux aux mains d'une amoureuse. Elle est capable de sacrifice, même de raison et de retenue. Elle peut vaincre son instinct d'absorption pour sauver l'homme qu'elle aime. »

...L'hiver est triste parce qu'il dépouille les arbres et fait voir des bâtisses qu'on oubliait l'été. J'ai emmené Eva jusqu'à la futaie qui va disparaître pour faire place à une usine ; mais il restera encore des champs. En chemin, nous avons parlé de Picherit : c'est une curieuse histoire, quand on rapproche les deux récits. Picherit vend son cabaret et retourne en Alsace. Sa femme vient de mourir à l'hôpital ; on la voyait fort peu ici. C'était une femme nerveuse et qui paraissait singulièrement fine auprès de ce brave lourdaud un peu grossier. Le jour de sa mort, elle appela une amie pour lui confier un secret : « Mon mari jouait sa femme aux cartes, et maintenant il joue sa fille. » Elle est morte avec cette imagination baroque qui exprimait je ne sais quelle vieille meurtrissure, quel dégoût longtemps réprimé pour un excellent homme et une salle de cabaret. Picherit, versant de bonnes grosses larmes, a raconté hier à Eva comment il avait connu sa femme jadis : il était à Grasse, jardinier dans un beau parc qu'il laissait visiter en cachette à une petite fille éblouie... Il y a loin de ce parc au cabaret, et c'est un chemin qu'ils n'ont pas fait ensemble.

...L'homme ne connaît l'amour que dans les privations. C'est une œuvre de l'esprit, qui a ses lois. De même, il a inventé des règles qui sont la poésie. Trop libre, inconstant, voltigeant, il ne peut plus attraper que de courts plaisirs, à moins que la jalousie ne l'attache à une femme qu'il n'aime plus.

...Souvent je me pose cette étrange question : « Suis-je heureux ou malheureux auprès d'Eva ? » Il me semble qu'il suffirait de dissiper une ombre, de dénouer un fil, de souffler sur une poussière pour que notre bonheur fut délicieux. C'est un rien, qui vicie tout et que je ne puis définir.

J'attends un miracle. Il existe des sorciers, des drogues, des croyances qui transfigurent un être subitement.

Mais ces charmes n'agissent que sur l'individu isolé. Si vous êtes lié à un autre être, tous les pouvoirs lui appartiennent. Il est maître de votre santé et de votre âme. Vous êtes sauvé ou perdu par lui.

...Ce ne serait rien de sacrifier sa vie pour une femme, si elle s'en apercevait. Mais tout ce qu'on lui apporte ne lui paraît qu'un juste tribut, qui mérite à peine d'être reconnu. Ce n'est pas chez elle un vice du caractère. Simplement, ses puissances de sentiment sont telles, que, sans être satisfaite, elle peut engloutir un homme.
...Cet état de tristesse, de malaise, de nervosité où je vois Eva et qui me surpasse, je sens que ma seule présence peut y remédier : ce n'est pas elle, maintenant, qui me réclame, c'est moi qui accours sans cesse avec l'espoir de la guérir.

J'écoute longtemps, avec un air d'approuver ce langage faux, j'attends, sans montrer d'ennui ou d'irritation, que les puérilités qui embarrassaient son cerveau soient épanchées, et que l'heure vienne enfin

où sa raison éclaircie admettra un propos sensé. Cette discipline, ce silence, ce mensonge imposés à tout mon être devant une femme que j'aime, ce rôle d'éducateur patient et hypocrite, fatiguent et usent.

Ma présence est à la fois son remède et son mal. Elle y puise ce qui lui nuit et la soulage. Je ne sais plus si je dois rester ou partir.

Parfois sa nervosité me gagne. Je n'ai pu réprimer un mouvement d'impatience, éviter un mot, un faux-pas aux retentissements terribles. Aussitôt, elle se saisit de l'avantage. Elle me démontre que je suis négligent, sans cœur, brutal. Je vois mes torts, j'ai peine à me justifier. Il faut expliquer ce geste, cette absence, ce retour, cette allusion ; il faut prouver que mon amour est intact.

Mes raisons ne la touchent point. C'est la durée de l'explication qui compte. En parlant beaucoup, j'atteindrai ce moment où tout est dissipé.

...Je ne serai point consolé, même par une peinture exacte de ma peine (plaisir de décrire un objet bien saisissable) tant qu'elle subsiste sous la forme d'une femme vivant à mon côté et dont j'ignore si elle est mon bonheur ou ma perdition.

...Je n'écris plus rien dans ce cahier, parce que je ne me reconnais pas. Je n'exprimerais que des pensées amères, qui me répugnent. Un durcissement intime, un froid qui ressemble à la vieillesse, je ne sais quoi de rassasié, se traduit chez moi par un ricanement devant la vie. Il me reste un seul point de sensibilité et il touche au sombre tracas qui me vient d'Eva. Je suis tombé dans cet abaissement où l'homme se plaint de l'existence.

Pourtant, nul échec, nulle infortune, aucun malheur que j'aurais pu concevoir, ni la maladie, ni l'extrême

pauvreté, ni le délaissement ou l'injustice ne m'eussent troublé l'esprit et arraché une plainte contre la vie souveraine. Et je l'aurais acceptée sans ruses, sans même recourir à cette abjecte imposture qu'on nomme l'humilité.

...Eva retombe à ses bizarreries en suivant un tour de pensée qui ressemble à une leçon apprise. On dirait une habitude devenue mécanique et chaque fois plus profonde, qui l'entraîne sans qu'elle tente même de s'en dégager. Elle semble croire que tout effort de sa part est inutile, et qu'il est bon que je souffre et demeure constamment occupé d'un état désolant dont je suis l'auteur.

...Hier, Eva a lu ce cahier. Il était dans un tiroir et je ne le cachais pas. Je ne pensais pas que l'idée lui viendrait de l'ouvrir. Il ne contient rien de blessant pour elle, du moins, je le croyais, mais il ne lui était pas destiné. Cette lecture fut pour elle une découverte épouvantable, un saisissement, un choc dont elle n'est pas remise. Elle n'écoute pas mes explications, car nous ne parlons pas du même texte. Elle prétend que je la représente sous des traits qui n'ont aucun rapport avec la réalité. Je décris un être odieux où elle ne peut pas se reconnaître. Par contre, j'ai révélé ma personnalité véritable. Il ressort clairement de ces notes que je déteste la femme.

...La femme que je vois, Eva la rejette comme une abominable déformation de sa personne, et, dans le personnage que je suis, et que je crois connaître assez bien, elle distingue, à travers ce cahier, un être que je n'admets pas. C'est un conflit de fantômes, un interminable débat dans une langue inintelligible.

Je m'explique ce désaccord. Il ne faut pas conclure

si vite qu'on ne sait rien de soi, ni des autres. La vérité, c'est qu'Eva a eu tort de lire des phrases qui la concernaient, mais qui n'étaient pas faites pour ses yeux. Elle n'a pas su voir ce que j'ai écrit. D'ordinaire nous entendons des réflexions sur nous, apprêtées et adaptées à nos sens. Si tout d'un coup nos oreilles s'ouvraient aux conversations que tiennent sur nous des amis ou des indifférents, le simple ton des voix nous transpercerait. Cela ne veut pas dire que dans ces conversations les gens soient plus sincères (au contraire, c'est peut-être lorsqu'ils s'adressent à nous, que leur véritable sentiment se manifeste). Cela signifie, bonnement, que ce langage n'est pas fait pour nous.

...Eva m'épie. Elle veut m'empêcher d'écrire. Elle ne supporte pas que je puisse ajouter dans ce cahier un trait nouveau à tant de fausseté. Il faudra que je renonce à ces notes, ou que j'emploie de difficiles subterfuges. Si je pensais qu'un sacrifice solennel, par exemple la destruction de ce cahier, pourrait la soulager, je m'y résoudrais volontiers. Mais cela ne changerait rien. Elle ne croirait pas que c'est un sacrifice.

...Ce matin Eva m'a dit : « Je vais te confier un secret dont l'aveu me coûte et que j'aurais voulu taire plus longtemps. Mais je veux te montrer combien on peut se tromper sur les êtres qu'on croit connaître. Tu as remarqué que j'étais souffrante et triste. La cause de ma nervosité t'a échappé, parce que j'ai tâché de la vaincre. Au moins, je suis parvenue à la cacher. La voici : je ne peux pas m'accoutumer à vivre ici. Je n'aimais pas beaucoup Paris, mais à la ville j'avais oublié la campagne et les saisons. Ici, j'ai trouvé une espèce de dérision du seul pays où j'ai eu plaisir à vivre. Je ne peux respirer que l'air natal. Quand nous avons quitté Paris pour ta santé, j'aurais voulu retourner

en Suisse. J'ai compris que tu désirais te fixer ici. J'ai cru que ce sacrifice me serait facile. Mais il y a des impressions légères qui finissent par dominer. Il ne faut pas se charger d'un devoir qui nous dépasse : tout le monde en pâtit. On le sait trop tard. Maintenant que je t'ai avoué ma faiblesse, il me semble que je supporterai mieux l'exil. »

J'ai entendu, comme en un songe, ces paroles foudroyantes. J'ai tâché de lui prouver que nous étions venus ici pour elle. Lorsqu'on n'est pas d'accord, par avance, il est vain de chercher à convaincre. On ne vous écoute que par complaisance.

Aussitôt, j'ai regardé dans mon cahier. Je pensais y trouver ma justification. Mais j'ai omis de noter la seule réflexion qui pouvait me servir aujourd'hui. On n'a aucun discernement quand il s'agit de l'avenir. On jette au panier une lettre insignifiante : c'est d'elle que dépendra le succès d'un procès.

Pour moi, je n'ai pas besoin de référence. Je sais pourquoi j'ai abandonné une situation qui me plaisait ; pour qui j'ai fait construire ici une maison dispendieuse, qui m'a ruiné.

...Voici deux mois qu'Eva m'a confié son secret. Depuis ce jour, elle est courageuse et raisonnable. Mais je ne vois que son effort. Même sa gaîté m'afflige. Il me semble qu'elle me donne trop. La maison et le jardin me sont à charge. Je ne peux plus aimer un endroit qui lui est funeste. Je me dis que s'il existait un lieu au monde où elle serait complètement heureuse, aucune raison ne m'empêcherait d'y courir.

...Cette fois, je n'omettrai pas l'essentiel et je consigne ici notre dernière conversation. J'ai dit à Eva que j'étais disposé à partir pour la Suisse, si elle le désirait, et j'ai exposé tous les inconvénients : il faudra vendre cette

maison, faite pour nous, et qui ne plaira à personne ; on n'en retirera à peu près rien. En traversant la frontière, notre maigre avoir fondra. Nous serons réellement pauvres, et pour vivre je devrai accepter un emploi misérable : on ne recommence pas une carrière à mon âge. J'ai écrit à nos amis de Lausanne. Je pourrai compter en automne, sur un poste de caissier, dans une petite fabrique à Montcorget.

III

Ce chalet est exigu, mais on y est à l'aise. Avant d'être si dépourvu, je ne pensais pas que tant de choses nécessaires sont un embarras. La richesse et le dénuement procurent à peu près les mêmes satisfactions. L'homme n'a pas une grande capacité de jouissance : il est content de peu et goûte mieux son plaisir quand il est rare. C'est dans la pauvreté que je suis devenu épicurien.

Un poêle de faïence, inséré dans la cloison, chauffe à la fois les deux pièces de notre chalet. Je le remplis au petit jour avec trois bûches que j'ai sciées dans le vent glacé. Notre chambre, entre ses parois de sapin, est parfumée d'une chaleur de braises odorantes, douce, animale, vivante, que j'ignorais et qui rend l'hiver délicieux.

Eva fait le ménage avec entrain. Le souci d'une maison est toujours accablant pour une femme. Les domestiques sont la plus lourde charge. On est tout allégé quand on s'en passe. Alfred de Vigny, qui écrivait souvent à son notaire, lui disait que s'il avait prévu tant de tracas judiciaires, il aurait choisi l'état de notaire.

Depuis que nous habitons Montcorget, je revois constamment mes années de captivité au camp de Cri-

vitz dans cette plaine du Mecklembourg où rien ne me rappelait mon pays, sauf les chats et le bruit du train.

Ce furent des années singulières, qui m'ont beaucoup appris sur l'homme, peut-être tout ce que j'en sais. Je retrouve, en y pensant parmi tant de valeurs renversées, ce goût nouveau qu'avait alors un livre, un repas, une amitié, et cette image de la mort sans apparat, simple, humaine, facile. Dans la bagarre, où l'on ne savait plus exactement ce qu'on avait gagné ou perdu, quel étrange retour à une existence primitive ! Ce dénuement est bon pour celui qui possède les suprêmes raffinements intellectuels. A Crivitz les déguisements tombaient. Je me souviens d'un Parisien de marque, qui avait perdu entièrement son individualité.

Nous allons vers un avenir que nous ne voyons pas du tout et qui ressemblera à une déroute. Déjà le faste se désagrège. On ne s'avise pas encore de tout ce qui est soustrait au riche et conquis par d'autres, aplani. L'homme moins opprimé n'obtiendra, dans le partage, que ces maigres biens qu'il faut savoir aimer d'une âme candide. Il sera borné à sa richesse intime et ne vaudra que par sa puissance spirituelle. Ceci sera accompli par la science et le capitalisme, grandes forces révolutionnaires.

... L'avenir inéluctable se fait aujourd'hui. Tout ce qui est nécessaire est excellent. Seul notre regard trop faible est en défaut : il n'aperçoit que le désordre. Nous ne savons même pas distinguer, sous nos yeux, les idées mortes ou vivaces. Il y a des gens qui croient encore que la guerre n'a pas eu de résultat.

... A sept heures, je rentre dans notre chaumière exquise pour en ressortir aussitôt avec un petit récipient sous ma pèlerine. Je vais chercher du lait dans une ferme

Chaque soir, je monte par une route amicale dans

le vent froid, dans la nuit où l'on distingue les champs blafards sous la neige, les bois plus noirs que toutes ombres, la petite lueur jaune d'une croisée basse.

Ils dînent, quand je pousse la porte. Sur la table éclairée d'une lampe suspendue, il y a des bols de café au lait, des pommes de terre givrées de sel, des confitures. Je m'assieds un moment dans la pièce chaude qui touche à l'étable, puis je salue toute la famille, et, de nouveau, le vent gonfle ma pèlerine et me glace les oreilles, la nuit m'aveugle, ou bien la lune illumine un monde blanc et mort.

Je tiens mon fardeau avec précaution, un peu éloigné de mes jambes, tandis que je redescends la route, parfois courant, ou plein de retenue sur la neige durcie. Alors, je ne sais plus quel est mon âge, ni ce que fut ma vie, que les tournants ont brouillée, ni exactement qui je suis.

Mais, dès que j'approche de la maison où je vais retrouver Éva, je reconnais en moi cette hâte, cette voix du cœur, qui, à travers tant d'années, a toujours été pareille.

On doute de la constance du cœur. On croit, à certains moments, qu'on aime moins. On se demande même s'il n'y a pas eu quelquefois des interruptions du sentiment. Si on aime encore, on n'a jamais cessé d'aimer.

... Je regardais Éva en partant. J'ai eu envie de revenir sur mes pas et de la voir encore. Ce n'est pas le temps, la satiété, ni aucune lassitude, qu'il faut craindre dans l'amour. Je redoute surtout cette impression de sécurité, cet état de distraction que donne le bonheur. On oublie que cet être charmant est passager. On en jouit à peine, comme d'un été qui reviendra, laissant perdre tant de beaux jours.

... Je n'avais point prévu, chez Éva, cette vive personne levée tôt, bien portante, amusée de sa misère, travaillant comme une paysanne sans abîmer ses doigts d'enfant. Tout l'enchante, la neige et le printemps, le bruit de la fontaine, les cloisons de sapin, et ce grand pays vert qu'on voit de la fenêtre, sous l'arc d'une branche de noyer.

Un lit remplit à peu près notre chambre et il a bien fallu le partager. Elle en a été contente. Elle aura connu tard les plaisirs promis aux jeunes époux. Le corps d'une femme est un secret bien gardé et une longue histoire.

... Cette aptitude à se plier à des conditions nouvelles et pénibles, que je constate chez Éva, est un signe d'éducation et de haute naissance. L'éducation se ramène à un exercice d'assouplissement : on impose à l'enfant un maintien naturel dans une posture incommode. Les fils du peuple sont élevés dans l'aisance. Ils ne connaissent pas cette contrainte dans les gestes, cette discipline intérieure, cette fière hypocrisie, qui est d'essence bourgeoise. L'éminente qualité du bourgeois, c'est le courage.

Je ne peux songer au « peuple » sans voir le camp de Crivitz et un monde plein de contradictions : des hommes incultes, d'une endurance extraordinaire, cependant douillets et rechignants ; d'autres candides et retors, sans cesse bouleversés de courtes passions qui ne mènent à rien, les moins réalistes, tout pétris de chimères et de fables, et pourtant les plus matériels ; j'ajouterai : bons cœurs, ennemis de tout étranger.

Ce mot « peuple » a un sens bien différent selon les nations et les contrées. Il n'y a aucun rapport entre un paysan du Mecklembourg, tout près de ses bêtes, et un ouvrier de Paris ou un paysan de Saintonge. En

France, les révolutions sont accomplies : la dernière fut invisible. Un instant encore, et tout sera nivelé.

... Éva qui avait pris ce cahier en aversion, ne s'en soucie plus. Elle a complètement oublié son horreur pour mes notes. J'aurais pu écrire tout à mon aise cette année.

J'écris peu. Quand on prélève ses réflexions sur le présent, la matière est infinie. On ne s'arrêterait plus d'écrire. Il faut choisir. On repousse tout. Comment reconnaître, sur-le-champ, la pensée qui mérite d'être retenue, et distinguer, de l'impression fugace, le sentiment qui va s'intégrer à notre esprit ? Je ne crois pas que nous puissions même nous apercevoir tout de suite des événements de notre vie. Nous saurons plus tard ce qui nous a touché. Un écrivain qui voudrait susciter des expériences pour ses œuvres ne recueillerait rien. On n'est pas maître de son expérience.

... Nos rêves sont moins beaux que nous ne le croyons. Souvent il me vient en dormant des idées admirables. Quand j'ouvre les yeux, avec le sentiment d'avoir conçu une merveille, parfois je me rappelle exactement la pensée qui m'enchantait. Au jour, elle est médiocre et je ne daignerais pas la transcrire. Cette nuit, c'est d'Éva que j'ai rêvé. Elle était auprès de moi, telle qu'elle est tous les jours, mais cette image m'a laissé toute la matinée une impression délicieuse que la vie ne donne pas. Pourquoi ? C'était la même personne.

... Un roman n'est jamais une peinture des mœurs. L'auteur ne connaît pas les hommes. Le lecteur non plus : on peut lui raconter ce qu'on voudra. La vérité n'intéresse personne. Les tableaux d'une époque, qui ont subsisté dans le genre romanesque, valent par l'imagination de l'écrivain et ses fantaisies.

On ne trouve pas davantage dans les romans un juste portrait de l'homme. Si on veut l'étudier, il faut chercher ailleurs des témoignages plus sûrs.

En réalité, l'art touche en nous un sentiment si secret qu'il ne semble pas exactement humain. Ceci explique l'immense part attribuée, dans l'art, à l'expression de la douleur, et comment on peut se plaire au spectacle de la tragédie, tandis que dans la vie, chacun se montre si habile à fuir la souffrance.

Non, il ne faut pas du tout juger l'homme sur ses écrits désespérés. En fait, la vie est assez plate et nous sommes tous à peu près heureux, sauf quelques malades. Le bonheur est formé d'éléments ordinaires, très répandus, et si l'homme fait souvent pitié ce n'est point parce qu'il est malheureux. Sans doute, il est exposé aux accidents. S'il n'est point trop mal né, il supporte la malchance éphémère.

C'est une belle chance que d'aimer sa femme. Dans une femme, c'est vraiment la vie qu'on aime. Que de choses n'existeraient plus pour moi, si je perdais Éva ! Ce bonheur discret, qu'on ne pourrait décrire tant la substance en est légère et mélangée aux moindres objets, n'est pas si rare. Je l'ai reconnu chez beaucoup de mes semblables. Je n'ai vu pleurer que ceux qui l'avaient perdu et, quelquefois, ils se consolaient.

... L'âge, le caractère, parfois des nécessités pratiques, éloignent de nous nos enfants. Souvent il est bon pour eux de grandir ailleurs. Ils ont la nostalgie du départ, ou celle de la famille, selon le lieu où s'est passée leur enfance. Pour moi, qui suis privé de mes fils, ils me manquent constamment. Il y a des peines qu'on tient à distance de son cœur. On s'est tu sur elles, jusqu'à n'y plus penser. Personne ne les a remarquées, sauf, peut-être, un étranger. — J'ai un métier fastidieux. — Autrefois, les rares moments que je passais avec Étienne étaient ma meilleure joie. Nous voilà séparés

pour des années. En pensant à lui je découvre chez moi un monde à l'abandon, interdit à tout autre, et qui est ma solitude.

En somme, il s'en faudrait de peu que je ne m'aperçoive de ma tristesse. Mais elle n'affleure pas à ma conscience ; elle demeure inoffensive, bridée, enfouie, et toute recouverte par une impression de bonheur qui baigne ma vie. Sans Éva, je serais un malheureux.

(à suivre) JACQUES CHARDONNE

RÉFLEXIONS

Anatole France et Clemenceau.

Devant les livres blancs où le secrétaire de Clemenceau, M. Jean Martet, a recueilli ses entretiens avec son patron, il va de soi que tout le monde a songé aux livres noirs du secrétaire d'Anatole France. Et je souhaite de bon cœur aux Mémoires de M. Martet le succès de ceux de son collègue. On pourrait comparer et opposer avec intérêt les uns aux autres. Mais, entre les folies de la critique, il y a celle des grandeurs. Ce n'est pas aux secrétaires qu'elle en a, c'est aux patrons. Et voilà deux patrons entre lesquels il ne me paraît point si oiseux d'établir, selon un très vieux procédé qui a peut-être encore du bon, un parallèle. Ne nous laissons pas prendre aux oppositions superficielles qui existent entre un homme si évidemment inapte à l'action et un autre si curieusement rebelle au style. Utilisons même les contrastes en contraires, les contraires en extrêmes du même genre. Le genre, ici, c'est une génération, une génération qui avait dix ans au Coup d'Etat, qui a été élevée dans l'atmosphère du Second Empire, qui a connu la première guerre franco-allemande à trente ans, la seconde à l'âge de la vieillesse, qui a été sommée par les circonstances de déclarer alors ses idées, de les laisser confronter en pleine lumière avec des idées plus jeunes, et dont les funérailles émouvantes, le trou laissé béant dans la terre comme l'Arc de Triomphe dans le ciel, voisinent familièrement avec les approches de la nuit et les risques de l'oubli. Ces mémoires sont descendues pour quelques années dans le caveau provisoire, d'où elles

sortiront le jour du centenaire pour subir un jugement plus mûr et plus sain.

Hamilcar, chat de bibliothèque, et le Tigre de la jungle politique ! Y a-t-il dans certaines analogies autre chose qu'un produit automatique et un poids matériel de durée, la manière ordinaire dont deux vieillards contemporains, si dissemblables qu'aient été leurs origines et leur formation, finissent par se ressembler entre eux plus qu'ils ne ressemblent à des jeunes de même typespirituel, intellectuel ou professionnel ? C'est possible. Enfin, faisons notre Plutarque et allons-y de notre parallèle :

1° Il y a deux phrases, en apparence contradictoires, qu'un lieu commun inlassablement répété a associées à l'une et à l'autre de ces deux mémoires. La presse en a imposé la ritournelle aux oreilles les plus lointaines et les plus grégaires. Voici la première : « Un démolisseur ! » Et la seconde : « Il a maintenu ! » Clemenceau a démoli des ministères, des hommes, des cadres politiques. Anatole France a démoli des idées, des croyances, des routines. Et cependant, à leur mort, leur apothéose ne leur est point venue de leurs batailles et de leurs destructions, de leurs entreprises de démolition, mais de leur fonction de mainteneurs. Clemenceau est l'homme qui a maintenu son pays pendant quelques mois, une heure si l'on veut, mais l'heure H, et à moins une. Anatole France a maintenu une tradition française de style et de langue. Il a fait durer Chateaubriand à travers le naturalisme, Racine et Chénier à travers le symbolisme. Tous deux ont été honorés et ensevelis sous une épitaphe de délégués à la continuité française.

2° Ces deux fonctions de démolisseur et de mainteneur paraissent au premier abord s'opposer, s'empêcher, s'annuler. En réalité la première a servi efficacement la seconde, elle lui a ajouté une vertu, elle a été le sauvageon qui a porté la greffe. Il me souvient de la surprise avec laquelle Barrès, devant la destinée de Clemenceau, décou-

vrait que la France était radicale, qu'il avait peut-être, lui, Barrès, joué la carte condamnée ; que celui-là seul était capable de défendre le passé qui savait en abattre de larges pans ; que si la Révolution est un bloc, la conservation n'en est pas un. — Et supposez qu'à son conformisme de style, Anatole France eût ajouté un conformisme de pensée ! Supposez que ce style de droite ait pensé à droite. Qu'aviez vous ? Eugène Melchior de Vogüé ou quelque chose d'approchant. Mais chez lui le style de droite a pensé à gauche, comme chez Clemenceau la force de gauche a agi à droite. Ce sont là, depuis le 5 mai 1789, des plis habituels du complexe et vivant relief français.

3° 1789... La Révolution française... Non seulement par leur âge, mais par l'analogie de formation et l'élan commun de leurs générations, Clemenceau et France sont, à un degré qui ne paraîtra plus jamais, des enfants de la Révolution. Fils d'un républicain dit de 1848, qu'avaient arrêté les sbires de Badinguet, originaire du pays où la Révolution avait été vécue de la façon la plus précise, la plus profonde et la plus tragique, Clemenceau a porté exactement dans les assemblées républicaines, dans le pays républicain, l'être, l'âme, les idées et l'énergie d'un conventionnel. En 1916 il y avait des chefs militaires, dont le premier était Joffre. Il y avait des chefs civils parlementaires, dont le premier était Poincaré. On avait pour ces grands fonctionnaires de l'obéissance et de la considération. On sentait pourtant que ce n'était pas cela, la foi nationale ne partait pas du fond de la chair, quelque chose manquait. Ou plutôt quelqu'un : le représentant en mission. Clemenceau fut exactement, authentiquement cela. Gambetta l'avait d'ailleurs été, d'une certaine manière, en 1870. De Carnot à Clemenceau, c'est un pli français. Ce rôle-là, les autres, les plus jeunes, le tenaient, l'eussent tenu, avec bonne volonté : malgré tout ils le portaient comme un déguisement. Lui, comme son vêtement naturel. Par lui, par le style de son action, la victoire de 1918 a été la dernière

victoire de la Convention. L'esprit de la Convention était simple. Il consistait en ceci. A tous les mots qui, du point de vue de la victoire, impliquaient un signe positif, ajouter ce suffixe, ces trois syllabes sèches : *Ou la mort*. Clemenceau a personnifié pour lui, pour les autres, en longueur, en largeur et en hauteur, le sens intégral du *Ou la mort* révolutionnaire. C'est la Révolution dans sa tension. — Anatole France, c'est la Révolution dans sa détente, dans son jeu, dans sa littérature. Mais c'est encore la Révolution. Clemenceau a été élevé par son père sous les portraits des saints de la famille, les Robespierre, les Danton, les Saint-Just, avec le mot : « Voilà des hommes ! » Vendéen, il a connu, dans son enfance, des hommes, de ces « hommes », qui avaient vécu la Révolution, qui, pour ou contre, en étaient, chouans ou bleus. Il tenait la tradition prise à sa source. L'enfance d'Anatole France a célébré une librairie, celle de son père, spécialisée dans les bouquins et la littérature de la Révolution, où entraient chaque jour des vieillards qui avaient connu Mirabeau et Danton. L'auteur de l'interpellation sur *Thermidor* (cette marche du bleu de l'Ouest au canon) et l'auteur des *Dieux ont Soif* se reliaient par des lignes parallèles au même bloc d'histoire française.

A leur longévité, à un jeu heureux de leur carrière, à une divinité bienveillante et à une intelligence immanente de l'histoire de France, ils ont dû de figurer sous nos yeux la dernière génération, les derniers hommes à qui aient été transmis ainsi le récit et la présence de la Révolution française. L'homme est formé à vingt ans dans ses directions essentielles. Leurs vingt premières années, France et Clemenceau les ont passées à une époque où l'on revivait et où l'on *jouait* la Révolution. On la jouait, on la répétait, l'histoire la jouait et la répétait comme les Grecs jouaient et répétaient sur leur théâtre, sous leurs masques, l'aventure des Atrides ou des Labdacides. L'*Histoire des Girondins*, publiée par Lamartine un an avant d'être jouée

par lui pendant six mois, c'est le livre vivant et typique de ce temps, beaucoup plus que la *Révolution* de Michelet, qui n'a point passé dans la rue, et qui, au contraire des *Girondins*, n'a jamais été un grand livre populaire. De là, et de leurs familles vivantes, les *Vingt ans en 1860* ont tenu en partie leur température révolutionnaire.

Température révolutionnaire à intermittences, évidemment. Clemenceau, du commencement au terme de sa vie politique, est resté, lui, un conventionnel. Mais pour qu'apparût en Anatole France, sous son vernis d'homme de lettres parisien, le fond révolutionnaire, il a fallu le réactif de l'Affaire Dreyfus. Alors il rattrape tout son retard de fils d'un garde de Charles X, de bonapartiste aux violettes, de boulangiste et de salonnier. Le fond de la Révolution Française apparaît en lui, comme celui de la mer au moment du grand reflux. Mais il se conjugue avec celui de l'humanisme. La Révolution Française, pour lui, disparaît dans la Révolution humaine. Il y a eu chez France un amour de vieillard pour la Révolution. Mais les idées de jeunesse reviennent en amours de vieillesse. Amours, idées, qui discernera les frontières de ces lignes fraternelles ?

Humaniste, doué d'un sens historique qui manquait à Clemenceau, Anatole France a su évidemment classer la Révolution Française dans le temps, la voir sous son aspect de phénomène transitoire, et remplacé normalement. Comparez cependant *les Dieux ont Soif* d'une part, *Sur la Pierre Blanche* et l'*Histoire Contemporaine* d'autre part. Vous serez frappé de la manière profonde et vraie dont France comprend la Révolution Française, de la naïveté et du superficiel qu'il y a dans sa façon de voir le fait révolutionnaire contemporain. — En ce qui concerne Clemenceau, je ne voudrais pas simplifier à l'excès. Il a été pendant quelques années l'homme de la démocratie parisienne, et en somme du peuple de Paris. Le tableau de Raffaelli reste une des pages d'histoire vraie de la troisième République. Ce temps-là a pris fin avec le boulangisme et le

Panama. Et Clemenceau a trouvé peut-être sa vraie nature le jour où, probablement fidèle à l'esprit de la Révolution Française, il a dit : Non ! comme homme de gouvernement, au socialisme, — où, comme adversaire principal, Jaurès a remplacé pour lui Ferry. Qui nous donnera, dans le style de *Leurs Figures*, et comme pendant clemenciste au tableau de Raffaelli, l'histoire de la saison parlementaire qui fut remplie par le duel Clemenceau-Jaurès ? Le Non ! de Clemenceau était sincère. La démocratie, la révolution, ont leurs générations. Le duel de deux générations différemment démocratiques est un fait normal de la vie politique.

4° Le mot le plus curieux, le plus lourd d'histoire, qui ait été dit sur Clemenceau est peut-être, après l'armistice, celui de l'impératrice Eugénie à M. W. Stead : « Qu'il se fasse consul ! » Quand on le lui rapporta, Clemenceau répondit par une facétie quelconque. Plus sincère il eût dit : « J'y ai bien songé ! » Et c'est en somme à peu près ce qu'il a confié à M. Jean Martet : « Croyez-vous que j'aurais été président de la République pour inaugurer l'exposition d'horticulture ? » Il eût voulu gouverner, être un président-consul. Et comme il a toujours fait ses ministères avec Lebrun et Roger Ducos, il n'eût pas été embarrassé pour nommer un deuxième et troisième consul, aussi nuls que le voulait la tradition. Comme la Révolution Française se termine réellement, nécessairement, par le Consulat, ainsi la République selon le cœur de Clemenceau aurait dû se terminer par une République consulaire dont il eût été le Bonaparte à l'âge où Boulanger lui-même était déjà mort. L'Impératrice, qui était de la génération de Clemenceau, et qui avait eu le temps de prendre la tradition de la famille de son mari, voyait fort bien tout cela. Mais Clemenceau était trop intelligent pour ne pas voir de son côté que si la République consulaire, dans le passé, appartenait à l'histoire, dans le présent elle appartient à l'opérette.

Ferry, Jaurès, nous paraissaient tout à l'heure faire pendant ou couple dans les impossibilités et les haines de Clemenceau. Aujourd'hui il faudrait changer le couple en trio, et ajouter Poincaré. Rien de plus naturel. Il y a deux créations postérieures à 1871, que ce *Trente ans en 1871* n'a jamais ni admises ni comprises ; lutter contre elles, maintenir ainsi sa température de jeunesse, voilà qui fait l'unité de sa vie. C'est la Constitution orléaniste de 1875. Et c'est le socialisme marxiste qui a remplacé, à partir de 1890, le socialisme de 1848. Il les a combattus et raillés du même fonds et presque du même ton que son contemporain Rochefort. Si Rochefort a soutenu le boulangisme, Clemenceau l'a au moins inventé : il s'agissait de sabrer la Constitution de 1875. Obligé de s'accommoder de la Constitution de 1875, il la servit à sa manière, quand le hasard eût fait de lui une manière de Warwick présidentiel, par son principe fameux : « Prenons le plus bête ! » Le jour où, ayant fait prévaloir, à plusieurs reprises, cette jurisprudence, il revendiqua lui-même la succession, il n'eut pour lui ni la logique, ni la majorité parlementaire, ni celle des rieurs. A vrai dire, il ne demandait pas à être président, mais à être consul. Même si l'affaire avait été menée par Sieyès au lieu de l'être par Fouché, elle eût paru bien risquée. Mais l'essentiel, et notre bonheur, c'est que Clemenceau ait occupé le pouvoir quand un tempérament consulaire y était nécessaire, quand l'esprit de gouvernement devait coïncider avec le génie de l'autorité. Il lui reste la gloire d'avoir été sous la République l'homme qui, dans les circonstances les plus difficiles, a été le plus capable de gouverner, et qui, dans toutes les autres circonstances, a été le plus singulièrement entêté à empêcher les autres de gouverner. Grand homme de gouvernement, il n'a été à aucun degré un homme d'Etat : autres traits de ressemblance entre sa nature et celle des hommes de la Révolution, entre son histoire et l'histoire de la Révolution. Il abandonne à la mémoire humaine deux exemples

singuliers. D'abord celui d'un homme qui a aimé le pouvoir et qui a aimé la patrie sans aimer l'Etat. Ensuite celui d'un écrivain peut-être doué, mais incapable d'assembler par la plume ses mots en une phrase, ses phrases en une page, ses pages en un livre. Il laisse des « mots... »

On déplore qu'il n'ait pas écrit ses Mémoires. Rochefort a écrit les siens : qui s'en soucie ? Evidemment, Clemenceau a vécu une vie d'homme d'action, magnifique, pittoresque, précieuse, mais il a trop méprisé les hommes pour les connaître : si sa vie comportait la matière de mémoires, son esprit n'en comportait guère la forme. On imagine volontiers, aux mémoires qu'il eût tentés, une figure d'interpellation, de plaidoyer, de commérages. Quel homme politique a d'ailleurs écrit depuis 1848 des mémoires vivants ? Quant à la biographie vraie de Clemenceau, on pourra la faire dans vingt ans ; ce sera un bien beau sujet. Précisément je lis dans les *Trois Dîners avec Gambetta* de Ludovic Halévy, que publie aujourd'hui son fils Daniel, ces notes : « Il était à Ville d'Avray. Il vit là, dans la maison de Balzac, laissant le bourgeois, jouant aux boules, et des Jardies menant la France. Quel roman pour Balzac que cette vie de Gambetta ! » C'est très juste. La vie de Gambetta est balzacienne, comme sa maison des Jardies. Mais la vie de Clemenceau, son contemporain, un *Trente ans en 1870* comme lui ? A quelle figure du roman s'accorde-t-elle ? Roman d'hier, Zola, Daudet, Barrès, Hermant ? Ou roman de demain ? C'est le samedi, chez Halévy, qu'on obtiendrait là-dessus quelques lumières. En attendant, parmi les propos de son père, je retiens les boules. On n'imagine guère un Clemenceau aux boules. Et depuis Grévy (il est vrai que lui c'étaient les boules de billard) les bons présidents de la République ne se sont recrutés que parmi les joueurs de boule, ce golf des parlementaires français. Gambetta savait tout cela. Gambetta était un homme inimitable, comme Balzac.

ALBERT THIBAUDET

Lorsque l'homme, poursuivi, déformé, foulé, écrasé par les forces extérieures, pousse son cri mécanique, l'émouvant signal, de roc en roc rebondissant, porte l'horreur alentour. Et, parce que l'imagination est attentive, et prompte à deviner, le cri signifie, selon les circonstances, une chose ou une autre, le fauve, le torrent, l'incendie. Le signe de nuit, le signe qui éveille à distance, devait régner sur tous les signes, et l'ancien geste être rabattu au rang de signe des cris, ce qui est écriture. Le langage, ainsi pris, n'est qu'arme, instrument, outil. Prose, le mot même le dit. Prosateur, serviteur.

Le chant est un autre genre de signe. Non pas de faiblesse, mais de force ; exprimant la forme humaine, non point menacée ni forcée, mais libre. Forme qui se rétablit en son équilibre, qui a soumis les choses et s'y appuie ; qui se recueille selon sa loi propre ; ne cherchant plus arrangement entre elle-même et les assauts, mais plutôt accord entre les parties d'elle-même. Que dois-je au ventre, au thorax, aux jambes, aux bras, à la tête qui regarde au loin ? Mais, encore mieux, que doit chaque partie de cette forme à toutes les autres ? Chaque fonction à toutes les autres ? C'est le tout de l'homme qui gouverne l'homme ; et il n'est pas fibre qui ne tienne sa place et qui ne se tienne à sa place, tendue comme il faut et cédant comme il faut. Voilà ce qu'exprime le chant. Oui, le chant d'un paysan, d'un passeur, d'un hâleur des berges. Cet autre cri ne demande point secours. Il n'annonce point la ruine d'un homme. Tout au contraire il en exprime l'architecture sauvée, la forme droite et reine. Tout vrai chanteur a forme de dieu. Puissance du cri qui se conserve le même, qui s'imite lui-même, qui s'écoute ; qui commence, se change, se retrouve et se termine selon la volonté.

Cela est compris au seuil des maisons, non moins que le cri d'alarme et de terreur. Cela ne signifie point une chose

ou une autre, mais seulement l'homme; l'homme restauré et rétabli en lui-même, l'homme roi. Le cri est un animal fuyant; le chant plane. Le chant rassure; le chant est un message de sûreté. Il témoigne que l'homme impose sa forme; l'air multiplie les mouvements divins. Le monde nous ouvre lieu; le monde nous est vêtement.

L'heure du musicien est belle et précieuse. Mais il faut faire hommage au poète; car le poète ose quelque chose de plus. Ayant assuré son chant selon la forme conservée, il ose encore parler; il reprend l'instrument; il reprend l'outil; il incorpore à l'inflexible chant tout ce rugueux langage, déformé par les hasards; et tous ces souvenirs et tout ce cortège de malheurs, il en dessine les contours étrangers. Le chant faisait une large place autour de l'homme. Mais, par la poésie, le monde tout entier revient sur nous. Le cri revient, et l'alarme. La grande machine à broyer nous approche. Le chant est en péril. La prose, chargée d'actions et d'objets, refuse la loi sonore, l'oublie, la retrouve. La rime, à point nommé, reprend le son; le nombre porte l'espérance; et la résistante prose est encore une fois vaincue. Telle est l'épopée réelle, qui n'était qu'en projet dans la musique. C'est ainsi que le poète, en son double langage, approche le plus près du malheur, sans s'y jeter. Il en dessine des images d'un moment, précises et terribles; mais la promesse du chant nous les rend supportables. Et l'autre cri, le cri d'espérance et de force, ne cesse jamais de retentir dans le discours même.

Le chant efface les choses en même temps que les mots; l'aigre plainte de la prose efface le chant. Le poète tient ferme ensemble l'un et l'autre. La forme humaine n'est plus immobile dans la paix des choses; mais elle bondit dans les périls; elle meurt selon sa propre force. C'est pourquoi l'épopée est la poésie mère ; et même dans un sonnet je reconnais cette forme qui se termine et meurt selon sa loi, refusant la loi extérieure. Mais une fois au moins la poésie, rassemblant sous elle toutes les puissances ennemies, a fait paraître aux hommes, par la nature, le destin, les dieux et les héros, une image redoublée d'elle-même.

ALAIN

LES ESSAIS

Expression et Représentation.

Les écrivains naturalistes, développant une des conséquences du romantisme, avaient séparé la forme et le fond. Distinction naïve et scolaire qu'efface une analyse plus exacte de l'invention poétique. Le contenu d'un poème, d'un drame, d'un roman peut avoir été conçu avant d'être mis en forme, mais non point en tant que roman, que drame ou que poème. Inversement, un auteur peut avoir complètement formé certaines parties de son œuvre avant d'avoir songé à leur forme *écrite*. La forme est l'achèvement du fond, sa dernière apparence, ou le moment de son apparition. Elle ajoute quelque chose à ce qu'elle exprime et le modifie d'autant. Elle ajoute une démarche aux démarches précédentes de l'esprit.

Aussi la critique véritable, bien loin de distinguer ce que l'invention ne disjoint pas, recompose la forme en retrouvant par l'analyse les progrès de la création, autant bien entendu que cela lui est possible. La meilleure critique, c'est la création devenue consciente d'elle-même. Et ce qu'on appelle la forme lui fournit des renseignements précieux sur ce qu'on appelle le fond. La façon dont une idée est rendue éclaire la façon dont cette idée s'est formée, sa nature, son degré de maturité, sa valeur ; car lorsqu'une idée a revêtu une forme poétique elle s'y réalise, comme elle se fût réalisée dans un raisonnement, et la forme choisie nous offre le seul moyen de l'aborder et de l'estimer comme il convient.

Pourtant, on sent bien que les naturalistes, s'ils ont mal conduit leur analyse, n'avaient point tort de chercher à prendre des vues différentes de l'acte créateur. On l'avait fait avant eux, et bien avant le romantisme, dans les disputes poétiques, lorsqu'on parlait de la pureté de la forme et de la beauté de la conception. Même l'idée de se nourrir l'esprit d'observations justes et de pensées solides avant de se mettre à l'ouvrage, et celle de mettre l'ouvrage au tour, sont par excellence des idées classiques. Ce qui est nouveau, je crois, c'est la considération d'un contenu et d'une forme se développant, s'achevant indépendamment l'un de l'autre. Les anciens, au contraire, concevaient leur collaboration, leur interdépendance, ce qu'indique bien la remarque si juste de Boileau. La forme et le fond étant disqualifiés par un usage confus et abusif, on pourrait désigner autrement les différences entre le contenu d'un ouvrage et l'apparence qu'il présente au lecteur.

On pourrait appeler *représentation* les idées qui nous viennent à la lecture d'un ouvrage de poésie, en tant que ces idées appartiennent à la conscience claire et distincte. Othello est la peinture d'une certaine jalousie ; on a remarqué finement que le More était encore plus confiant que jaloux : voilà des représentations. Maintenant Othello se meut, parle, fait des mines, pousse des cris, communique son air et ses manières aux spectateurs : voilà l'expression. *L'expression* est la manière d'être, d'apparaître, d'être senti, qui appelle des représentations mais peut se suffire à elle-même, suivant l'art et les moyens de l'auteur.

Il peut y avoir plusieurs représentations à la fois d'une même expression, ou plusieurs degrés de profondeur dans la même représentation. Où Don Quichotte voit des géants nous voyons des moulins, et quand Hermione interroge Oreste notre surprise interroge Hermione. Alceste, lorsqu'il annonce à Célimène qu'il cède aux mouvements d'une juste colère, se représente clairement ce qu'il est en

train d'exprimer, mais en même temps il suggère aux spectateurs une idée de lui-même dont il n'a point conscience. Parfois les représentations que nous tirons d'un ouvrage le sont à l'insu de l'auteur. Roger Martin du Gard raconte les faits et gestes des Thibault et des Fontanin ; a-t-il voulu, comme on l'a dit, opposer dans un parallèle une famille catholique et une famille protestante ? S'il ne l'a pas voulu, cela n'empêcherait pas cette idée d'être impliquée, fût-ce malgré lui, dans son histoire. Cette question de la représentation provoque entre poètes et critiques un durable malentendu.

Cette distinction me paraît utile parce qu'elle fournit à la critique un moyen de se reconnaître parmi ces nuances sans trop trahir les poètes.

Nos deux grands tragiques unissaient la représentation à l'expression avec un art merveilleux. Les personnages de Corneille et de Racine se représentent leurs sentiments avec une grande précision et les énoncent avec une grande netteté *dans l'instant où ils les expriment*. Comme leur langage est plutôt d'un narrateur qui expose que d'une personne qui éprouve, ils ont l'air de raconter leurs sentiments et leurs actes, et cela fait un contraste avec la façon naïve et dramatique dont ces sentiments et ces actes surviennent dans le même moment. Par une convention admirable, deux époques de la passion coïncident dans l'expression tragique : l'époque où elle est provoquée, vécue, et l'époque où elle est réfléchie, exposée. Parfois même, chez Racine, le héros se représente à l'avance les surprises de sa passion ; Oreste voit sa propre cécité, Hermione juge raisonnablement sa déraison ; de sorte que la fonction du chœur antique, qui était de représenter au public les événements et d'en marquer le sens, est remplie dans nos tragédies par les personnages eux-mêmes, et dans le fort de la passion qui les agite. Mais *L'Orphelin de la Chine* et *Mahomet* ne nous offrent guère que des représentations toutes nues, de purs discours, malgré les articles

scéniques à l'aide desquels Voltaire essayait de relever la faiblesse de son expression.

Dans la poésie lyrique l'expression est souvent si particulière qu'elle dissimule la représentation en l'enveloppant. C'est qu'il s'y agit de rendre les nuances personnelles du sentiment, la manière dont celui-ci se traduit à l'imagination du poète, et non plus, comme à la scène, de peindre des sentiments communs ou du moins objectifs. C'est une chose naturelle à un poète d'intercepter la lumière de la pensée commune afin de révéler, dans la chambre noire de sa conscience, l'image originale que cette même lumière a déposée en lui. Car il n'est pas vrai que l'expression poétique ne se rapporte à rien de représentable, mais il arrive que l'idée qu'elle porte en elle ne se reconnaisse plus à travers elle, si grande est la différence entre la façon de sentir du poète et les moyens qu'on a de se représenter ce qu'il sent. Il arrive aussi d'ailleurs que la lecture des poètes raffinent nos représentations : le langage poétique rejoint alors insensiblement le langage commun. Les symbolistes accentuèrent cette différence par une juste réaction contre une littérature où l'expression faisait autant défaut que dans les tragédies de Voltaire. Aujourd'hui Paul Valéry, dans une œuvre qui n'est symboliste que par ses origines, tout en conservant à l'expression poétique sa virginité et l'indépendance qu'elle avait conquise, la relie à l'idée qu'elle recouvre par de subtiles analogies. Il fuit la représentation directe sans la perdre de vue ; son expression est une représentation qui éclate et se tord en poésie.

Il ne faudrait pas que les détours du lyrisme moderne nous fissent donner dans l'erreur de la poésie pure. Cette théorie, entendue soit au sens formel, soit au sens mystique, néglige le rôle de l'idée dans l'invention. Celle-ci, sans doute, doit être exprimée, c'est-à-dire reformée et comme redécouverte par les sens et le sentiment ; mais si grandes que soient les métamorphoses qui peuvent s'en-

suivre, elle ne cesse d'être présente. Les partisans de la poésie pure qui ont cité le fameux vers de Racine à l'appui de leur théorie ont fait voir comment de bons esprits s'égarent quand ils veulent prouver. La puissance représentative de Minos et de Pasiphaé était grande pour Racine, et plus grande encore pour Hippolyte ; parler de leur fille comme le fait ce dernier c'est dire beaucoup en deux noms ; et ceux qui affirment que le vers est plus beau depuis que ces noms n'évoquent rien pourraient aussi bien prétendre que les plaintes de Bérénice seraient plus belles si on n'en comprenait plus le sens. Au vrai, la plus haute poésie, peut-être, est celle de Virgile et de Dante, où l'expression et l'idée sont si bien fondues, si transparentes l'une à l'autre, que le langage représentatif le plus clair fait naître l'émotion la plus étonnante.

Pour le roman, la question est plus complexe. Il ne faut pas oublier que le roman a pris d'assaut et par violence la première place parmi les genres littéraires, que son éclatant succès l'a dispensé de fournir ses titres, que de grands esprits se refusent encore à reconnaître sa valeur poétique. Je crois que ce mépris repose sur un malentendu. Proust et Gide, chacun de son côté et chacun dans une intention opposée, ont montré que le roman est soumis aux conditions de toute poésie. Mais il reste que la théorie du roman n'est jamais facile à faire. En quoi consiste donc l'expression dans le roman ? Comme le roman reproduit le cours naturel des choses et le détail de la vie humaine, il doit imiter l'apparence de cette vie ; c'est-à-dire qu'il doit imiter la façon dont les individus, les sentiments, les choses nous apparaissent, et aussi la façon dont les sentiments et les actes nous semblent se succéder : liaison naturelle dont un Stendhal, un Tolstoï, un George Eliot, pour ne citer que les plus grands, nous ont laissé d'incomparables exemples. Mais en même temps le romancier recherche les causes des sentiments et des actions, lesquelles forment une liaison dffiérente qui vient doubler la succession des apparences. Il

en résulte une relation très délicate entre la succession des apparences, qui est expression, et l'enchaînement des causes, qui est représentation, relation dont le rythme et l'équilibre font la beauté du roman et la grandeur du romancier.

Il faut que le romancier se défende d'un excès de représentation, comme le poète d'un excès d'expression. Une forme trop exclusive, qui a retenu tout l'intérêt de l'artiste et qui désintéresse le lecteur de son contenu, marque une décadence non moins grande qu'une œuvre qui ne vaut que par son sujet. Ces deux excès contraires vont souvent ensemble, d'ailleurs, et c'est au moment où Zola croit faire de la littérature expérimentale que les symbolistes s'attardent sous les masques des mots. Le mépris de la psychologie dont certains poètes, et non des moindres, se sont faits les champions, repose sur la même confusion que la croyance naïve aux « lois sociales » découvertes par le romancier, mais commise en sens inverse. Aux personnages de Paul Bourget et de François de Curel qui mènent, si je puis ainsi dire, une vie démonstrative, fait défaut la seule démonstration valable en poésie dramatique : la présence inexpliquée. Mais ce n'est pas une raison pour soutenir que l'explication, en poésie, est un mirage. Il n'est seulement que de s'entendre.

La pensée d'un poète est indirecte, non seulement pour le lecteur qui en reçoit les rayons, mais pour le poète lui-même. Il en a rarement une conscience immédiate, soit qu'il applique une pensée déjà formée avant lui et qui s'est déposée dans sa sensibilité, soit que, cette pensée étant nouvelle, elle se cache dans les visions, dans les situations qui lui viennent à l'esprit. Elle ne s'en dégage alors que par réflexion. Cette réflexion, il n'est pas besoin qu'elle s'accomplisse. Il suffit qu'elle soit virtuellement contenue dans l'œuvre ; et ce pressentiment d'idées qui accompagne l'évocation et que nous ne vérifions pas, mais qui nous remplit d'une vague certitude, c'est cela justement qu'on

appelle la suggestion. Or, la suggestion est beaucoup plus claire dans le roman et va jusqu'à rejoindre l'idée claire et distincte, la prétention suprême du romancier étant de faire surgir de la vision la connaissance.

RAMON FERNANDEZ

NOTES

André Gaillard

Il est des mots que de vrais poètes n'emploient pas toujours impunément. *Feu*, *flamme*, *nuit*, *sang*, *cri*, *glace,* étaient préférés d'André Gaillard qui vient de mourir à trente ans.

C'est entre l'amour et la mort que nous le voyions s'avancer. De ce voisinage venaient sans doute sa grande séduction et un courage exigeant qu'il tournait surtout contre lui-même. L'image de la mort ne lui fut jamais déprimante ; il y trouvait un sujet d'exaltation et d'autant plus que s'amincissait la cloison qui séparait pour lui vivre de mourir. A plusieurs reprises, cette cloison était devenue si transparente qu'il a, je pense, pénétré sans trop d'étonnement dans un domaine qu'il avait fait plus qu'entrevoir.

Gaillard a publié un livre de poèmes, aujourd'hui épuisé, « Du fond du cœur », remarquable par l'accent et un rythme fait de passion, de fièvre, de révolte.

Il laisse deux recueils inédits. L'un paraîtra aux *Cahiers du Sud*. Qui donnera l'autre ?

JULES SUPERVIELLE

*
* *

LITTÉRATURE GÉNÉRALE

AMIEL OU LA PART DU RÊVE, par *Albert Thibaudet* (Hachette).

Il serait, je crois, bien vain de se dissimuler que le prestige intellectuel et moral d'Amiel, — le mot gloire convient ici aussi mal que possible — subit actuellement en France, une éclipse dont on ne peut prévoir la durée ; et on ne saurait contester que la publication de *Philine* ait contribué dans une

mesure appréciable à discréditer auprès de nous l'auteur du Journal. Il serait à souhaiter que l'excellent petit livre que vient de nous donner M. Albert Thibaudet et où la plus rare pénétration s'allie à cette charité qui devrait toujours être infuse dans une critique de grand style aidât le lecteur français à se former une idée plus équitable et plus nuancée d'Amiel que celle qui tend à prévaloir aujourd'hui dans certains milieux. Lorsqu'il écrit qu'Amiel vécut dans un monde institutionnel et non vital, féminisé mais non inhumain, monde qui en vaut un autre si un autre le vaut, M. Thibaudet met, je crois, l'accent sur une donnée essentielle de ce cas extraordinaire. Il me semble d'ailleurs qu'un texte capital du Journal à la date du 20 août 1868 nous oblige à une mise au point ; et je regrette de ne pas le trouver dans le livre de M. Thibaudet, il n'en est aucun, peut-être, qui éclaire davantage en son tréfond la tragédie ou la tragi-comédie d'Amiel. « J'ai l'impression de m'être égaré dans la sentimentalité énervante et contraint dans une carrière officielle. Ma vraie nature a été contrariée, déviée, atrophiée par des circonstances et dans un milieu défavorables. J'ai laissé perdre le résultat de mes vastes travaux, de mes patientes méditations, de mes études variées. C'est la forme de suicide que j'ai adoptée par une sorte de stoïcisme découragé. Vivre pour autrui, me dépenser pour une patrie et pour une société sympathiques, c'était mon espérance vague en revenant à Genève. Mais bientôt j'ai senti mon cœur se serrer et toute espérance s'évanouir ; j'ai reconnu que j'étais mal marié par la vie et qu'en *épousant Genève j'ai épousé la mort, la mort de mon talent et de ma vie.* » Il me semble que lorsqu'on voit dans Amiel, comme tend à le faire M. Thibaudet, une incarnation avant la lettre de l'esprit de Genève on oublie peut-être trop cette déclaration si pathétique et si formelle. La suite n'est pas moins significative. « Au fond je n'ai jamais rien voulu qu'une chose, agir par un grand amour et pour une grande cause. Il me fallait une vie secrètement sublime, et je n'ai jamais su me résigner à la parodie de mon rêve... Le monde ne m'a jamais regardé dans les yeux ni dans le cœur. Il préfère s'imaginer que mon plaisir est de jouer avec le repos des jeunes filles ou de faire des rimes à moments perdus. Il n'aura pas mon secret parce que je ne l'estime ni ne l'aime assez pour cela et qu'il

m'est encore plus indifférent que je ne le suis à lui-même. » Qu'il y ait là une part d'illusion, c'est possible, c'est même à peu près certain ; la disjonction de son être et de sa vie propre ne saurait être pratiquée impunément, fût-ce par l'homme le plus capable à l'origine — et ce fut certes le cas d'Amiel — de la penser et de la maintenir devant sa conscience. Il vient un moment où il cesse de se voir : il cesse alors d'être une personne pour devenir un personnage. Si fantaisiste qu'un tel rapprochement puisse paraître au premier abord, je me demande si on ne pourrait pas trouver certains rapports entre Amiel et le Willoughby de Meredith. Voyez certains textes qui nous ont été révélés dans *Philine* : « Voici vingt ans que les femmes m'ont distrait de mon œuvre ; il ne serait que juste d'obtenir une compensation de mon infinie faiblesse de cœur. Une femme doit réparer le mal que m'a fait la femme ; c'est une sorte d'obligation d'honneur et de dette sacrée que contractera la personne à qui je donnerai mon nom. » N'est-ce pas, si par impossible sir Willoughby avait tenu un journal, à peu près exactement ce qu'il eût écrit avant de demander la main de Lœtitia Dale ? Nous sommes ici, je crois, au bord d'un problème infiniment riche et que M. Thibaudet très légitimement d'ailleurs ne s'est pas posé. Comment se fait-il que le cas d'Amiel et celui de Maine de Biran soient à cet égard si différents. Il n'y a pas à ma connaissance dans le *Journal* de Maine de Biran, où cependant les faiblesses de l'homme apparaissent dans une clarté aveuglante, une page où le philosophe puisse sembler ridicule. Ceci ne tiendrait-il pas au fait que Maine de Biran est continuellement *engagé*, non seulement, ce qui a son importance, dans la vie publique elle-même, mais dans une recherche qui, si intérieure soit-elle, s'apparente au fond à une entreprise scientifique proprement dite. Cet effort patient, obstiné, est aux antipodes de ce que j'appellerai l'aperçu sidéral qui tient une telle place dans le *Journal* d'Amiel. Il ne faut certes pas être injuste et méconnaître l'authenticité du sens cosmique qui s'y révèle ; mais ce sens cosmique chez un être aussi dépourvu de dons proprement poétiques ne va pas sans une assez exorbitante prétention de s'affronter journellement à l'univers. Je suis porté à croire que c'est par cet élément de prétention et pour tout dire d'*hybris*

que la jonction s'opère chez Amiel entre une certaine mesquinerie foncière de l'homme et sa supériorité réelle en tant que « penseur ». Ce mot qui comporte par essence des guillemets et qui presque irrésistiblement dresse devant l'esprit l'image d'une attitude, ce mot que personne n'aura jamais l'idée d'employer à propos de Maine de Biran ou de Nietzsche se présente au contraire naturellement quand il est question d'Amiel[1].

Et pourtant je suis le premier à convenir que par l'absolue sincérité qui est au fond de lui et qui s'étale aux sommets du *Journal* Amiel brise les cadres psychologiques dans lesquels on est tenté de l'enfermer. Ce que j'admire sans réserve dans cette sincérité c'est qu'elle n'est en rien entachée de cette complaisance cynique ou perverse à ses propres aveux dont la plus récente littérature nous offre tant d'exemples : « Au fond qu'est-ce que je mérite ? Ai-je tant travaillé, tant souffert ?

1. Rien de plus curieux que l'appréciation que porte Amiel sur le *Journal* de Maine de Biran. J'en reproduis ici quelques extraits : « Rien n'est mélancolique et lassant comme ce *Journal* de Maine de Biran. C'est la marche de l'écureuil en cage. Cette invariable monotonie de la réflexion qui se recommence sans fin et décourage comme la pirouette interminable des derviches. Voilà donc la vie d'un homme distingué, vu dans sa dernière intimité ! c'est une longue redite avec un insensible déplacement de centre dans la manière de se voir soi-même. Il faut trente ans à ce penseur pour se mouvoir de la quiétude épicurienne au quiétisme fénelonien, et encore spéculativement car la vie pratique reste la même... Voici ce qu'on appelle un philosophe en France ! à côté des grands philosophes que cette vie intellectuelle paraît chétive, maigre et pauvre ! c'est le voyage d'une fourmi qui se consomme dans les limites d'un champ ou d'une taupe qui use ses jours dans la construction d'un modeste terrier. » Rien n'est plus révélateur que ce souci de l'amplitude et du diamètre, et rien ne trahit plus clairement une certaine déformation de l'esprit métaphysique qu'on est trop porté à confondre avec cet esprit même. On imagine les absurdités qu'Amiel eût vraisemblablement écrites sur Proust, s'il avait pu le lire. Un peu plus loin il reconnaît d'ailleurs avec loyauté qu'il est près des mêmes maux et des mêmes fautes qu'il dénonce chez Biran (le piétinement, l'hésitation perpétuelle) ; et il dégage les conclusions qui s'imposent : nécessité de soigner sa santé dans l'intérêt de sa pensée, de se créer une occupation fixe, etc. C'est très sage, mais cet hygiénisme eût fait sourire Biran qui avait un sens autrement profond de la faiblesse intrinsèque de l'homme.

puis-je me plaindre des sévérités, des injustices de la destinée ? Mais non. J'ai été certainement du nombre des bien partagés, j'ai été relativement privilégié, seulement je trouve ce bonheur lui-même un peu fade et la vie assez pauvre. En as-tu tiré tout le parti possible ? Nullement, tu as manqué de savoir faire, de volonté, d'énergie. De qui te plains-tu ? de personne. De quoi te plains-tu ? De n'avoir pas réalisé un seul des rêves de ta jeunesse. A qui la faute ? A la désharmonie entre les circonstances et toi, plus brièvement à ta non-adaptation. Tu n'a pas su faire un milieu à ton image et tu n'as su que te résigner à ta vie sans t'y plaire. » Je ne connais rien de plus pathétique que ces passages du *Journal* où Amiel semble prendre conscience d'une certaine médiocrité foncière de son étoffe humaine. Et lorsque M. Albert Thibaudet, avec raison d'ailleurs, esquisse un rapprochement entre Amiel et M. Teste, — je laisserais pour ma part M. Bergeret résolument de côté, ceci est vraiment d'un autre ordre — peut-être ne marque-t-il pas suffisamment qu'Amiel en quelque manière dépasse le plan où se maintient Valery, et qu'il nous invite à le reconnaître relatif à un inachèvement, à une déficience de l'être pensant. « Nature critique et contemplative, je me rapproche de l'esprit pur, de la forme sans matière. Tout mon bagage, mon acquis se borne à une aptitude et à une méthode et redevient simple virtualité. Je n'ai plus rien, mais je suis quelqu'un. Je ne suis qu'une capacité indéterminée et par un talent établi, prouvé, en exercice et en fonction. » M. Thibaudet oppose à vrai dire très justement à cette puissance-virtualité d'Amiel la puissance-vertu de Léonard et de Teste. Mais il est impossible de ne pas se demander si sur le plan de la *vie humaine* considérée dans son ensemble, et en tant qu'elle ne se détaille pas en *exercices*, en problèmes techniques comportant des solutions, ces deux variétés ne se rejoignent pas et si la carence n'est pas la même dans l'un et l'autre cas ; seulement, je le répète, cette carence Amiel la discerne, Valéry la nie au contraire orgueilleusement.

Je ne me dissimule pas ce que ces réflexions ont d'épars et de contradictoire. Mais l'intérêt passionnant du *Journal* ne consiste-t-il pas précisément avant tout dans l'impossibilité où il met l'esprit de le dominer et de le réduire jamais tout à fait en formules ? Et là est la raison pour laquelle je suis convaincu

que l'éclipse si incontestable dont je parlais tout à l'heure ne pourra être que passagère.

GABRIEL MARCEL

*
* *

VARIÉTÉ II, par *Paul Valéry* (Editions de la N. R. F.).

Ce deuxième volume d'essais mérite beaucoup moins que le premier le titre de *Variété* : il est presque tout entier consacré à la critique littéraire. Et nous comptons bien que ce classement n'est pas définitif. Car certains des essais publiés dans ce tome II doivent être replacés tout près de certaines parties du tome I : par exemple l'*Oraison funèbre d'une fable* devra suivre *Au sujet d'Adonis*; l'étude sur Euréka, où l'influence de Poë est déjà marquée, devrait précéder immédiatement la conférence *Situation de Baudelaire* qui figure ici, et qui se trouve très heureusement placée avant les Etudes sur Mallarmé. Mais ces études devraient être complétées par la préface à *Connaissance de la Déesse*, qui a paru dans le tome I. Enfin, tout ce que Paul Valéry a écrit sur des œuvres littéraires demande, comme introduction générale, les admirables fragments qui ont paru l'automne dernier dans *Commerce*, qui vont bientôt reparaître en librairie.

Donc ces morceaux ne peuvent guère être étudiés séparément. Ce qu'ils permettent d'aborder avec plus de précision qu'on n'avait encore pu le faire, c'est une idée de la critique créatrice ; j'entends par là ces réflexions préliminaires qui guident dans leur œuvre les auteurs les plus conscients, un Poë, un Baudelaire, peut-être un Mallarmé, certainement Valéry lui-même ; ce genre qu'entendait certainement Oscar Wilde lorsqu'il disait : « L'imagination imite ; la critique seule invente ».

Remarquons tout d'abord que ce genre de critique est pour Paul Valéry autant et plus un principe d'éthique littéraire qu'un principe d'esthétique. « J'aimerais mieux, dit-il en reprenant un vœu de sa jeunesse, écrire en toute conscience et dans une entière lucidité quelque chose de faible, que d'enfanter à la faveur d'une transe et hors de moi-même un chef-d'œuvre d'entre les plus beaux. » Et la justification de cette pensée nous

intéresse plus encore ; elle ne contredit pas, mais elle complète en s'y opposant le grand principe littéraire que Valéry emprunte à Poë (combiner délibérément l'attaque du lecteur) ; cette fois il ne s'agit plus essentiellement de l'effet à produire sur un certain public, mais du bénéfice que l'auteur peut tirer de son œuvre « un ouvrage résolument voulu et cherché... ne laissait pas son créateur sans l'avoir modifié en lui-même, contraint de se reconnaître et en quelque sorte de se réorganiser ». Ainsi l'office que les écrivains demandent d'ordinaire aux formes les plus spontanées, les plus secrètes et surtout les plus relâchées de la production : notes, journal intime, Valéry le demande à l'œuvre la plus objective possible : c'est dans le plus grand effort que la pensée se trouve le mieux ; tandis que la pensée sans objet est folle. Une fois de plus, M. Teste se trouve ici, par une rencontre singulière, sur les traces d'Auguste Comte.

Cette critique créatrice, qui devient le centre, selon Valéry, de l'originalité d'un Baudelaire, il reste d'ailleurs plus facile d'en définir les parties négatives : n'être ni ceci, ni cela, c'est encore ne pas savoir ce qu'on doit être. Les esprits se différencient, selon ces principes, par la nature et la qualité de leurs *refus* : c'est la manière négative de désigner le *choix*. Pourtant le choix suppose des données, une matière première. Valéry semble postuler que cette matière première reste moins particulière que le choix, et importe moins en définitive ; c'est transporter dans les choses d'imagination le mot célèbre : « Le bon sens est la chose du monde la mieux partagée » et donner, comme Descartes, à la volonté toutes les responsabilités de la faiblesse et de l'erreur. Dans les notes, non réunies à ce volume, et dont j'ai déjà parlé, Valéry va jusqu'à dire qu'une œuvre manquée est seulement une œuvre abandonnée trop tôt par son auteur ; œuvre à qui de nouvelles attentes et de nouvelles transformations auraient fini par procurer sa beauté particulière.

Ici nous voyons apparaître, à côté du choix, la transformation indéfinie de la matière première. Et nous regretterions que l'auteur de *Charmes* ne nous en donnât pas une théorie plus complète, si cette théorie pouvait jamais être donnée ; comme tout ce qui peut être codifié et reproduit cesse aussitôt, par là-

même, d'avoir la moindre valeur, la rhétorique ne peut faire que négativement partie de cet art de transformer : elle aussi, dans la structure d'une phrase, d'une strophe ou d'une œuvre, ne doit être que l'art de ce qu'il faut éviter. Et nous pouvons soupçonner que les qualités positives de cette élaboration seraient, elles aussi, fort proches de qualités scientifiques ou morales : rigueur, limitation du passage au général, établissement des liaisons et de l'unité. En somme, l'art ne se distinguerait des autres disciplines de l'esprit que dans l'acceptation préalable d'une certaine matière et de certaines règles du jeu ; mais l'esprit humain, où qu'il s'applique, n'a qu'une seule manière. Ainsi s'explique cette assimilation singulière de Mallarmé à un savant : cette ressemblance, si Valéry n'y ajoute rien, ne pouvait pas être volontaire ; mais tout esprit qui s'impose certaine tâche avec une inflexible rigueur et une lucidité complète est, en un certain sens, de la nature d'un savant. Un autre aspect de ce parallélisme, ce serait l'analogie de manière entre l'art de Léonard de Vinci et les spéculations des philosophes, telle que la lettre à Léo Ferrero vient de la définir. Il faudra que cette étude, elle aussi, retrouve un jour sa véritable place, se joigne à l'*Introduction à la méthode* et à la *Note* : déjà placé au centre des sciences, voilà l'auteur du *Bacchus* placé au centre des jeux les plus hauts et les plus gratuits, — moins l'espérance impossible, dont son but plus proche le sauve et le détourne. Et l'ensemble de ces études pourrait bien constituer la plus séduisante et la plus nécessaire protestation contre la spécialisation à outrance dont souffre encore ce début de siècle : cause presque unique bien qu'ignorée du retour de la scolastique. Les scolastiques de la Sorbonne viennent de porter contre Paul Valéry une condamnation courtoise et injuste qui semble bien partir des mêmes raisons.

Lorsque l'esprit de Paul Valéry s'abandonne à plus de facilité et badine, il est d'ailleurs, par son intellectualisme, par son détachement, autant que par ce goût d'universalité, facilement d'accord avec le XVIIIe siècle ; la préface aux *Lettres persanes*, où le sujet est abordé par l'avenue la plus large possible, et en partant d'un peu loin, représente un rêve de ce siècle, une projection aussi de l'idéal dans le passé, dont le charme très grand vient de cette affinité et de cette complaisance. Valéry

réussit merveilleusement le tableau d'histoire dès que l'histoire peut se détacher des événements.

Quant à juger de la forme, du style de ces essais, cela ne se peut. Préfaces, articles qui parfois, comme le *Retour de Hollande*, sont presque du journalisme, on sent presque partout que l'écrivain n'est pas chez lui. Parfois, comme dans la préface à *Lucien Leuwen*, on a dû bien moins lui demander de traiter le sujet que d'exécuter à son propos des variations brillantes ; nous pouvons goûter beaucoup une vision « très dix-huitième » et très personnelle de Stendhal, et regretter cependant les révélations et les résurrections dont l'essai sur l'*Adonis* de La Fontaine avait donné le plus bel exemple. Par contre, les morceaux sur Mallarmé, tout baignés d'une tendresse réfléchie, semblent plus personnels dans leur enthousiasme abstrait, que tout ce qu'avait écrit leur auteur — sans même en excepter *Le Cahier B. 1910*. Il était dans le destin de cet esprit d'être le plus personnel à propos d'un autre.

C'est une merveille que, d'un recueil de morceaux de circonstance, l'impression la plus neuve et la plus forte, la vraie leçon qui se dégage, soient celles de la ténacité. Sans doute fallait-il déjà quelque abandon pour que l'énergie elle-même pût être aperçue. En bénissant ces circonstances, rappelons-nous qu'il reste beaucoup à dire dans ce genre à Valéry ; quelques mots par-ci par-là, sur Corneille par exemple et sur Hugo, excitent l'impatience et la curiosité.

JEAN PRÉVOST

* * *

CHRONIQUE DE L'ACADÉMIE GONCOURT, par *Léon Deffoux.*

L'Académie Goncourt nous a fourni le spectacle de ce que sont l'origine et la croissance d'une institution de cette sorte : C'est un phénomène curieux et qu'il n'est pas donné à toutes les générations d'hommes d'étudier ainsi sur le vif. Nous ne pouvons nous défendre de porter un sentiment voisin de l'affection à l'organisme auquel nous devons cet enseignement. Nous le considérons un peu comme une plante dont nous aurions surveillé le développement ou comme un jeune animal élevé par nos soins. Il nous renseigne sur ses semblables.

Grâce à lui nous voilà fixés sur ce que sont les débuts de toutes les Académies, fût-ce des plus illustres. Elles sont dans leur premier âge en butte à la malveillance, à l'ironie et par surcroît considérées avec beaucoup d'indifférence.

Le livre de Léon Deffoux nous le fait bien voir. Historiographe bénévole de la Compagnie des Dix, il nous peint la fragile enfance de cette société avec une minutie qui nous laisse apercevoir ce qu'il y a de précaire et de hasardeux dans toutes les œuvres humaines. Qu'il tient à peu de chose à un moment donné qu'elles soient ou qu'elles ne soient pas ! et quand les forces en balance se sont équilibrées de façon décisive, puisque le succès a pesé dans un sens, que de soins sont nécessaires pour assurer l'existence du nouveau-né, pour le faire grandir et se fortifier. Nous suivons le progrès presque quotidien de ce travail dans cette précieuse chronique : genèse du testament, historique du procès, constitution de l'Académie, tout est mis sous nos yeux dans le dernier détail. Rien n'est dit qui ne soit prouvé par un document. Seuls les faits parlent, l'auteur ne risque jamais une hypothèse, à peine commente-t-il : c'est de la petite histoire pratiquée avec les méthodes de la grande.

Dirons-nous que notre curiosité est moins réservée et que notre humeur vaticinante risque pour sa part des hypothèses de mainte sorte quand nous songeons aux destinées de cette Académie. Que deviendra-t-elle dans l'avenir tant proche que lointain ? Il semble bien que l'élection de Dorgelès ait marqué la fin d'une époque, et l'ouverture d'un nouveau compte. Qu'est-ce que les hommes de la première génération, ceux qui ont connu les Goncourt, pourront transmettre de leurs idées à ceux qui viennent ensuite ? Qu'est-ce qu'un nouvel esprit plus ardent et plus dur introduira dans cette maison ? Qu'adviendra-t-il quand elle se décidera à accepter des dons et des legs ? Qu'elle aura son hôtel, ses meubles ? Qu'elle sera très riche ? Tournera-t-elle à la congrégation laïque alourdie de biens en main-morte, ou bien deviendra-t-elle une maison de commerce ? Tout est possible et quoi qu'il arrive, par Léon Deffoux nous saurons tout — à moins qu'on ne le fasse taire en le créant académicien Goncourt. Et qui sait même alors si dans ce cas...

PIERRE LIÈVRE

*
* *

LE ROMAN

LE CHARBON ARDENT, par *André Thérive* (Grasset).

On a remarqué que M. Thérive demeure fidèle aux traditions du roman réaliste. Cette fidélité n'est point chez lui faiblesse ou routine. On devine un accord profond entre les formes particulières de ce genre et la sensibilité de M. Thérive. Le cadre, d'abord : M. Thérive connaît à merveille la petite vie de barrière et de banlieue, les changements de foules, d'heures, d'odeurs, non comme un passant qui note hâtivement de quoi meubler son livre, mais comme un habitué qui n'a qu'à laisser jouer sa mémoire. En dépit de la coutume réaliste qui veut que l'auteur insiste avec complaisance sur le gras, le sale et le triste de cette demi-misère, M. Thérive reste sobre, il n'appuie jamais. Les choses sont ainsi, elles nous apparaissent comme elles sont, donnant au récit une fermeté, une assise de bon aloi. Il y a plus. L'auteur sait manier le sentiment dans ce cadre avec une justesse de ton assez rare. Les rapports de Jean Soreau et de la jeune fille Gabrielle sont pleins de grâce vraie et de naturel.

Ce Jean Soreau est médiocre et complexe comme il convient. Coupé dans ses élans par ses scrupules et aussi par une certaine pesanteur morale, troublé d'inquiétudes religieuses que sa triste origine rend quelque peu tragiques, et comiques aussi, il est rabattu sur lui-même et condamné à tourner dans le cercle étroit de sa destinée. Mais ce destin n'est point irrémédiablement borné. Un autre univers existe, et le contraste sobrement indiqué entre l'étouffante médiocrité terrestre de la vie de Jean Soreau et les espaces infinis que cette médiocrité même lui gagnera peut-être, n'est pas une des moindres beautés du livre.

J'aime moins le camarade noble et riche, le beau-père gendarme et le médecin rationaliste qui jouent leur rôle au second plan. M. Thérive me paraît ici forcer les traits et se contenter de simplifications un peu crues. Un gendarme, un rationaliste, est-ce si difficile à peindre ? Pourquoi faut-il que ceux de M. Thérive aient toujours l'air de se démontrer eux-mêmes ?

Je m'étonnais, en lisant cet ouvrage si solide et si nuancé, que l'auteur, qui est si sensible à la complexité humaine dans ses romans, le soit si peu dans sa critique. Deux méthodes, qui s'inspirent sans doute de deux façons différentes de juger, et, comme disent les Anglais, de deux expériences différentes.

RAMON FERNANDEZ

* *

DESTINS CROISÉS, par *G. Reyer* (Editions de la *N. R. F.*).

Voici un livre qui n'a pas, me semble-t-il, trouvé jusqu'à présent l'écho qu'il mérite. Sans doute on y constate une ignorance que certains pourront juger choquante des préoccupations techniques communes à la plupart des romanciers d'aujourd'hui. Cette histoire aurait pu être contée telle quelle il y a trente ans par un écrivain de la seconde génération naturaliste. Est-ce là une critique valable ? J'ai beaucoup de peine à l'admettre. L'idée qu'on n'a *plus le droit* d'écrire et de narrer comme si Proust et Joyce n'avaient pas existé repose vraisemblablement sur les plus graves malentendus. J'ignore si M. Reyer les a lus, ce n'est pas très vraisemblable, et je ne suis pas absolument sûr que ce soit nécessaire. N'y a-t-il pas au fond dans ce préjugé une sorte de transposition illégitime d'une exigence entièrement valable au contraire dans l'ordre de la technique scientifique proprement dite où l'on ne peut *sans gaspillage* faire abstraction d'un certain acquis progressif. On voudrait nous persuader que cet acquis technique a son équivalent dans l'ordre du style. Je crois pour ma part que c'est là une illusion complète et qu'il y a tout à perdre à dissocier cet acquis de l'individualité qui l'élabora pour vouloir le traiter en élément dépersonnalisé et susceptible de s'incorporer tel quel à des créations ultérieures émanant d'individualités nouvelles. Il y a là en tous cas un problème fondamental qui me paraît avoir été rarement abordé de front et qu'il y aurait intérêt à considérer un jour dans toute son ampleur.

Je regrette un peu que M. Reyer ait donné à son livre ce titre assez prétentieux de *Destins Croisés. Une Rencontre...* titre sous lequel le roman avait d'abord été annoncé, aurait sûrement mieux valu. Ce qui me paraît tout à fait remarquable, c'est la

façon dont l'auteur nous a rendu sensible l'évolution à la faveur de laquelle le parasite se transforme en souffre-douleur. Je conviens que Bourgoin, sa femme, sa fille sont des êtres sans nuances et font penser quelque peu aux figures d'un jeu de massacre. Mais ici encore ne faut-il pas nous méfier de certaines de nos exigences ? La richesse, chez des parvenus tels que ces Bourgoin, comme la misère dans d'autres cas, n'est-elle pas un prodigieux agent de simplification extérieure ? L'histoire du pauvre Mussonnel, de ses espérances, de ses déceptions, finalement de son naufrage et de son éphémère apothéose, est d'une plausibilité certaine. Je n'y trouve pour ma part aucun de ces « coups de pouce » auxquels nous ont habitués tant de jeunes romanciers incapables de laisser se développer tranquillement les fruits de leur fantaisie. Il y a ici mieux que de la probité : un sentiment spontané, et, semble-t-il, assez sûr des exigences du récit, et du souple rapport qui doit lier les êtres et les circonstances. J'augure fort bien quant à moi de l'avenir de M. Reyer.

GABRIEL MARCEL

*
* *

DAVID GOLDER, par *Irène Némirovsky* (Grasset).

L'argent ne fait pas le bonheur. Richesse n'est pas sagesse. Mme Irène Némirovsky nous rappelle à propos ces vérités aussi connues que peu suivies, en nous faisant vivre les dernières années d'un Juif millionnaire et misérable.

Son livre est un *vrai roman*, conventionnel, linéaire et solide. C'est dire qu'il a fallu beaucoup simplifier la vie. Les caractères sont violemment poussés au noir. La vie d'affaires est traditionnellement dépeinte sans scrupules et sans pitié. Les scènes de famille sont d'une trop grande facilité dramatique. Mais ces critiques ne naissent qu'à la réflexion : le livre est constamment émouvant, et l'habileté de l'auteur dans la notation des dialogues fait que tous les personnages nous paraissent également doués d'une vie intense.

David Golder, c'est le mauvais riche de la Bible. Cynique et cruel dès qu'il s'agit d'*affaires*, il a édifié, seul, sans épargner concurrents ni inférieurs, une fortune immense et instable qu'il remet en jeu chaque jour dans toutes les Bourses du monde. « Un

vieux Juif dur, craint et détesté toute sa vie, qui a toujours fait ce qu'il a voulu sur cette terre ! » Depuis bien des années, il n'a vécu que pour le gain. Il n'a jamais su aimer sa femme, cette Havké Kichinief dont il a fait une Gloria Golder pompeusement parée de zibelines et de rivières de diamants. « Tu n'es plus un homme, » lui a-t-elle dit au cours d'une nuit lointaine. Plus un homme : une machine à faire de l'argent.

On connaît cette figure. Pour s'y intéresser, il faut la voir tomber. Pour n'avoir jamais voulu, jamais su se ménager, Golder, qui a soixante-huit ans, sent la charge de l'âge et d'une maladie de cœur dont il mourra. Presque plus rien dans le monde ne paraît digne d'attention au vieux lion que la mort terrifie, La poésie des affaires ? La joie de la chose créée ? Vanité ! Sa femme qui le berne depuis vingt ans avec le comte Hoyos, vieux beau grec, sa femme qui le hait et n'aime que l'argent, les parasites qui encombrent sa somptueuse villa de Biarritz, tout cela n'est que vanité et poursuite du vent. Golder est-il donc absolument seul ? N'a-t-il vécu que pour payer toujours ? Payer, payer pour les autres, et puis crever ? Pas tout à fait. Il lui reste une fille qu'il adore. Il a toutes les faiblesses du portefeuille pour cette jeune grue insatiable, dont l'amant, un prince authentiquement ruiné, se prostitue à des milliardaires croulantes. « Quand nous serons mariés, je ne coucherai qu'avec de jolies filles » dit-il à Joyce Golder. Et cet amour d'enfant, très digne de son prince, déclare que sur cette terre, il lui faut tout, ou autrement elle aimerait mieux mourir ! David Golder a beaucoup de tendresse pour ce petit monstre et il se défend de lui donner les gifles qu'elle mérite : n'est-ce pas la chair de sa chair ?

Mais non ! Elle est la fille de Hoyos, le vieil amoureux décadent et raffiné qu'il héberge encore, et c'est de Gloria qu'il l'apprend. Voilà donc le lien du sang qui l'unissait à Joyce ! L'homme riche est seul, complètement seul. Par vengeance et par lassitude, il laisse anéantir sa fortune. Gloria et Joyce n'auront rien, pas un sou ! Il vend tout ce qu'il possède pour s'assurer de petites rentes. A Paris, dans son appartement démeublé, il mène une vie solitaire et ascétique.

Un jour, Joyce reparaît. « Comme on est tendre quand on a besoin d'argent ! » observe le vieillard sans illusions. Mais

Joyce projette de se marier à un très riche repris de justice, et la vanité du Juif ne peut pas le tolérer. Quoi ! La fille de Golder — elle l'est aux yeux du monde — mariée sans un sou, avec sa chemise sur le dos ? Malgré son angine de poitrine, il va lui refaire une dot en Russie, en concluant un marché de terrains pétrolifères ; et pendant son retour, il meurt en mer, sur un cargo, seul avec un petit Juif russe qui part, comme jadis lui-même, vers la fortune.

Le cercle est fermé. David Golder a gâché sa vie, et quoi qu'il dise au jeune ambitieux qui recueille ses dernières paroles, il ne l'empêchera pas de poursuivre sa route : c'est l'éternel recommencement, et c'est, paraît-il, « l'incompréhensible destin de tout Juif sur la terre ».

D. DECOURDEMANCHE

***

LES ARTS

L'EXPOSITION CÉZANNE AU THÉATRE PIGALLE.

Il est bon qu'aient lieu, de temps en temps, des manifestations dans le genre de cette exposition Cézanne, afin de rappeler aux peintres ces vérités élémentaires trop oubliées, que l'audace peut être patiente et mesurée, et qu'en somme, elle détruit beaucoup moins qu'elle n'inaugure. Par surcroît cette exposition peut rappeler au public que la délectation offerte par l'œuvre d'art n'est pas nécessairement un divertissement.

Si j'aborde à nouveau le problème, inépuisable, de la patience en art, c'est que j'eus la surprise d'entendre de jeunes peintres parler de toiles « inspirées » devant le *Jeune homme au gilet rouge* et *Les grands arbres* de la collection Vollard. L'aspect inachevé, la facture légère de ces toiles leur donnait à penser que le grand bonhomme s'était tout à coup mis à improviser, sous le coup d'une émotion passagère, de fantaisistes accords de lignes et de couleurs. C'était accorder au méthodique vieillard une attitude qui n'appartient qu'à la plupart des artistes actuels, dont la seule référence célèbre ne pourrait être que Van Gogh. Malgré les prodigieuses réussites de celui-ci — auxquelles s'opposent hélas trop de creuses

velléités (on le voit bien à la collection Kröler, à la Haye, où la moitié des toiles du Hollandais constituent un troublant réquisitoire contre sa gloire par ailleurs merveilleusement établie), on peut poser en principe que, pas plus qu'en sculpture ou en architecture, il ne peut y avoir, en peinture, d'inspiration.

J'ai trop parlé du « coup de foudre » pour ne pas accorder au premier contact avec le spectacle une importance capitale, mais uniquement en ce qui concerne la trouvaille des éléments plastiques, des thèmes qui plus tard devront être soumis, comme la grappe au pressoir, aux exigences de l'esprit critique, seul constructeur. Trois exemples, choisis entre cent, montreront que pour Cézanne tout le problème de la composition fut de développer sur la toile, comme dans une Fugue, toutes les variations issues de ces thèmes donnés : Si l'on examine les aquarelles qui par centaines jalonnent son œuvre, aquarelles où le peintre n'a retenu des objets que des orientations de tonalités, on peut constater que le thème préféré de Cézanne était celui des *Directions* et des *Mesures* dont les rappels et les oppositions systématisées devaient par la suite constituer comme la musique interne du tableau. Si par ailleurs on regarde « de champ » des toiles comme l'*Estaque* (collection Paul Cézanne fils) on est surpris d'y voir les traits qui délimitent les toits, l'eau, les terrains et les branches comme gravés dans la pâte patiemment accumulée tout autour. Le trait, ainsi, s'affirme, non comme ayant été à chaque instant submergé et retrouvé au petit bonheur, ainsi qu'il arrive chez les peintres qui flirtent avec le hasard, mais comme préexistant à l'œuvre même, rigoureux, impitoyable, et précieusement conservé, durant les mois de travail, tel un support dont la disparition ferait crouler l'édifice. (M. Vollard, dans ses souvenirs, parle de l'importance presque superstitieuse que Cézanne accordait à la moindre touche, à ce point qu'il préférait laisser des parties de la toile non recouvertes, plutôt que d'y placer un ton qui, non accordé, compromît l'harmonie générale. Nul doute que le sublime maniaque n'accordât également à ses lignes de composition une importance considérable, et que la perte d'un repère l'eût plongé dans le désespoir.)

Si, enfin, on considère ces *Grands Arbres* en apparence inachevés (mais en réalité, tout y est, et le détail n'eût été que remplissage), on est frappé d'apercevoir en plein tableau la présence insolite d'un tronc vertical, sans branches, ni tête, ni base, posé là comme un défi, comme une mystérieuse interrogation, comme un appel à l'intelligence. Une horizontale sans signification, feignant à peine de s'intéresser à l'horizon, partage la toile en deux parties égales, et s'arrête exactement au centre. Il serait oiseux d'indiquer d'autres singularités qui crèvent les yeux. Tout curieux de technique picturale, et dont l'entendement aura été ouvert par la lecture de l'excellent livre de Matila C. Ghika sur *L'esthétique des proportions dans la Nature et dans les Arts* sera impérieusement sollicité par l'énigme architecturale que pose cette toile, conçue comme presque toutes celles de la fin de la vie de Cézanne, comme un véritable microcosme. Ainsi que Paolo Uccello et Piero della Francesca dont je parlais dans ma note précédente, ainsi que Le Greco, qu'il étudia passionnément, Cézanne comprit que la plus sublime façon d'imiter l'Univers n'est pas d'en copier mesquinement les détails, mais d'en recréer le mécanisme. Délaissant les jeux de l'imitation, il abandonne au vent la feuille coupable, pour ne retenir des rameaux qu'un vert transposé, *projeté dans un certain sens*, et, des troncs et des terrains, que des *directions* et des *dimensions* gravitant autour du centre du tableau comme des mondes dans l'espace.

Ce dynamisme mathématique est le plus classique qui soit, on commence à s'en douter. Aussi bien est-ce le sort des novateurs de ne rien inventer. Ils se contentent d'opérer un choix inattendu parmi les moyens traditionnels, et de les porter à un certain degré d'exaspération. Cézanne peignant en ses vieux jours, en ses jours les plus lucides et les plus inspirés (mais de cette inspiration noble qui dure de l'aube au soir et qui se renouvelle le lendemain) des paysages où terres, troncs et feuillages ne sont que de violentes hachures savamment distribuées, donne à la composition ancienne une orientation tout à fait nouvelle, et demande à l'intelligence, qui asservissait les peintres classicisants, la libération de l'instinct, ce qui est la meilleure chose qu'on lui puisse demander.

Pour en terminer avec la construction cézannienne, qu'on n'aille pas chercher en ses toiles la *divine proportion* des anciens, la fameuse *section d'or*. On ne l'y trouve qu'accidentellement. Et c'est un point sur lequel il convient d'attirer l'attention : alors que pour Luca Pacioli et ses élèves il n'est pas de rapports possibles sans cette mesure merveilleuse, dans laquelle viennent s'enchâsser mécaniquement les objets, pour Cézanne ce sont les mesures sensibles — à chaque tableau renouvelées — nées de la rencontre fortuite de quelques objets préférés, qui fournissent le module de la composition. En cela il demeure fidèle à la sensibilité impressionniste, qui commande avant toutes choses de partir de la sensation.

Les cubistes, Juan Gris en tête, appliquèrent fidèlement les procédés de composition cézanniens. Mais, peut-être parce qu'ils se méfièrent trop de la sensation, ils demeurèrent asservis au procédé, et n'obtinrent pas de lui, comme le Maître d'Aix, la liberté, sans quoi les chaînes provisoires n'ont pas de sens. C'est probablement pourquoi ils furent si mal compris des Français. Je n'en suis cependant pas très sûr. Les esprits en France sont trop logiciens pour goûter spontanément des œuvres d'art portant les traces du calcul. Le désordre expressionniste d'outre-Rhin, là-bas déjà périmé (et d'ailleurs plein d'un lyrisme authentique) offre à des yeux rassasiés d'abstrait un spectacle plus reposant. Je n'ai que trop dénoncé ici la sacrilège convoitise dont font preuve les collectionneurs français, accumulant des œuvres qui semblent être héroïques et qui ne sont que baclées. Il est plus réconfortant de constater qu'en vertu de cette loi des contrastes, l'Allemagne, qui fit le succès des grands peintres français, en particulier de Cézanne, est, avec l'Amérique parfois, le seul pays qui s'intéresse à un art, si j'ose dire, cartésien.

A Cézanne, le français en général préfère Courbet. La grosse malice et les dons exubérants du Franc-Comtois lui en imposent. Corot, esprit fin, et constructeur plus savant qu'on ne le suppose, ne pouvait supporter cet engouement. Forcé, un jour, de donner son avis sur un paysage de Courbet, représentant un bord d'eau à l'ombre épaisse de rochers, Corot se borna à dire : « Un joli coin pour ch... » J'aime cette critique. Elle m'incite à dire, devant tel lac de Cézanne, ou telle

rivière ne charriant que de l'éther : « Voici le plus beau coin qu'on puisse choisir pour méditer. »

ANDRÉ LHOTE

*
* *

LA MUSIQUE

CHRONIQUE MUSICALE.

L'Art de la Fugue de Bach, la première du *Capriccio* de Stravinsky à l'O. S. P., les deux concerts des Six, et la reprise à l'Opéra-Comique du *Roi malgré lui* de Chabrier, — tels furent, à des titres divers, les événements les plus marquants, me semble-t-il, de la saison musicale à Paris, d'Octobre à Janvier.

S'il nous avait fallu encore une preuve de l'inexistence des Six en tant que « Six », les deux concerts qui commémoraient le dixième anniversaire de la naissance de ce soi-disant groupe, nous l'eussent apportée : rien de plus dissemblable et de plus opposé même que les œuvres (dont quelques-unes remarquables et d'ailleurs bien connues) que nous entendîmes à ces concerts. Le premier fut précédé d'une causerie de Jean Cocteau, certes fort agréable, mais qui présentait ceci de curieux, qu'elle n'avait rien de commun avec les productions musicales qui suivaient ; c'était à cela peut-être, du reste, que tenait son charme. Le mythe des Six qui a, je crois, encore un certain succès à l'étranger, eut en tout cas son bon côté : il a aplani la route devant quatre musiciens de talent — Milhaud, Honegger, Auric et Poulenc, et leur a facilité leurs débuts dans la carrière. Pour cela Jean Cocteau a droit à leur reconnaissance et à la nôtre. Mais espérons qu'en 1940 nous aurons autre chose à faire qu'à fêter le vingtième anniversaire de ce bateau qui a fait son temps de service.

La reprise du *Roi malgré lui* fut en somme une première, car l'œuvre exquise de Chabrier n'avait plus été exécutée depuis 1887. A cause de la stupidité du livret ? mais nous avons vu et entendu bien pis que ça. La raison est autre probablement : on s'est fait de Chabrier une idée étroite et fausse d'après deux ou trois œuvres devenues populaires et l'on préfère par paresse s'en tenir à cette petite idée que de la

vérifier et de remettre ainsi tout en question. Comme le dit Charles Kœchlin dans son excellente étude sur Chabrier (*Revue Musicale*, décembre 1929), le *Roi malgré lui* est une comédie musicale, genre qui ne compte que de rares réussites. Et quand on songe qu'elle date de plus de quarante ans, on reste confondu de la jeunesse de cette partition, de sa richesse mélodique, de ses hardiesses harmoniques, de la fraîcheur de son orchestre qui contient déjà en germe les découvertes de notre époque. L'interprétation, les chœurs mis à part, fut très honorable ; mais toute la mise en scène se trouva malheureusement viciée par des préoccupations pseudo-réalistes et historiques. Qui nous débarrassera de ce réalisme conventionnel qui peut à la rigueur convenir aux *Huguenots* ou à *Rienzi*, mais qui tue des œuvres où, comme dans le *Roi malgré lui*, règne la fantaisie, où, s'il y a une logique, elle appartient à un autre plan que la nôtre ? L'art scénique a subi depuis un quart de siècle de profondes perturbations : mais elles n'ont même pas effleuré l'opéra qui en est toujours à Meyerbeer, quand il s'agit d'un sujet historique.

En son genre, le *Capriccio* de Stravinsky, — un concerto de piano avec orchestre en somme, — est un chef-d'œuvre, une réussite complète, tout comme le *Baiser de la Fée*, mais une de ces réussites qui vous font peur : une fois de plus Stravinsky a fait ce qu'il voulait, mais je ne peux m'empêcher de me demander avec inquiétude : pourquoi donc veut-il précisément *cela ?* Il y a certaines choses, semble-t-il, qu'un homme comme lui n'a pas le droit de vouloir faire. Car il joue à coup sûr maintenant, ce conquistador de la musique que nous aimions parce qu'il risquait chaque fois le tout pour le tout, et se refusait à suivre l'exemple de tant d'autres « maîtres », qui vivent sur les revenus de leur capital. Le *Capriccio*, de même que le *Baiser de la Fée*, est une œuvre de pure, d'admirable virtuosité. Il est fait avec rien, et l'on a l'impression très nette, en l'écoutant, d'assister à un exercice d'équilibriste au-dessus du vide ; un seul faux pas, et c'est la catastrophe. Mais elle ne peut se produire : Stravinsky est trop sûr de lui ; il lui est même impossible de se tromper ; et l'on goûte un plaisir aigu au déploiement de cette maîtrise en lutte contre le néant. De la part de tout autre (mais qui donc en aurait été capable !)

ce jeu éblouissant m'aurait ravi ; mais quand il s'agit de ce terrible homme qui ne nous a jamais flattés, on se dit : serait-il fatigué ? Certes, le *Capriccio,* si brillant, si aisé, témoigne d'un grand effort, d'un labeur intense ; mais ce travail ne paraît pas soutenu par une tension intérieure. L'impression de vide ne provient pas ici de la qualité même de la matière sonore sur laquelle opère le compositeur, mais de la sensation que cette matière aurait pu être remplacée par une autre, tout aussi neutre et indifférente. Le succès fut immense et — ce qui est bien significatif, — unanime ; pas plus que le *Baiser de la Fée*, cet autre tour de force, le *Capriccio* (du reste très bien exécuté par l'auteur) ne suscita le moindre mouvement d'opposition ; et cela se comprend : Stravinsky ne nous impose plus de dures exigences, il ne nous demande plus d'efforts ; il se contente de « jouer » pour notre plus grand plaisir. De ce plaisir cependant nous sommes quelques-uns qui le tiendrions volontiers quitte. Non point par mépris pour le plaisir musical en lui-même, non point par une sorte d'ascétisme esthétique, mais parce qu'autrefois, quand il ne cherchait pas le plaisir, c'est la joie qu'il rencontrait sur ses routes difficiles...

Trois semaines plus tard dans cette même ville Pleyel le chef d'orchestre de Kœnigsberg, Scherchen dirigeait l'*Art de la Fugue* de Bach qui n'avait jamais encore été exécuté à Paris. Encore une œuvre de virtuosité technique et de science musicale, et cependant... On sait que l'*Art de la Fugue* écrit par Bach un an avant sa mort, n'était même pas destiné à être exécuté : les quinze fugues et les six canons (tous sur un même thème, tous en ré mineur) qui la composent parurent une sorte de « somme » de l'art du contrepoint ; on la lisait, on l'étudiait, mais en ne la considérant que comme un ouvrage théorique et pédagogique. Il est fort possible d'admettre qu'en édifiant ce monument polyphonique Bach lui-même ne poursuivait pas d'autre but et ne songeait ni à s'exprimer, ni à faire du « beau » et à émouvoir des auditeurs sur lesquels il ne comptait nullement. N'oublions pas cependant que le *Clavecin bien tempéré*, lui aussi, est une œuvre technique et pédagogique qui devait définitivement fixer notre système tonal avec ses deux modes, majeur et mineur ; et pourtant l'on ne peut nier que ce recueil

de 48 fugues et préludes nous révèle tout un monde spirituel infiniment riche et varié. Le but que poursuivait le compositeur, les motifs qui l'animaient ne peuvent évidemment nous faire préjuger de la valeur de l'œuvre et de sa signification. Ayant eu l'intuition de cette valeur musicale après de longues études, Glaeser, un jeune suisse allemand, donna en 1927 un corps sonore à la pensée de Bach en instrumentant l'*Art de la Fugue* sur le modèle de l'orchestre de la *Passion selon Saint Matthieu*. Mais indépendamment de Glaeser, un théoricien russe, Boris Javousky, écrivit sur le même sujet, en 1919, à Kieff un ouvrage (resté inédit) où il essayait de prouver que l'*Art de la Fugue* était une composition religieuse, s'inspirant du cycle liturgique. Quoi qu'il en soit, l'œuvre de Bach est maintenant devant nous vivante et belle d'une beauté si émouvante qu'on a peine à certains moments à retenir ses larmes. A l'analyse, tout est calcul, raisonnement, soumission à de rigides règles formelles, rien n'est laissé, semble-t-il, à ce qu'on nomme l'inspiration. Et cela sonne pourtant avec une plénitude, une liberté dont la musique nous offre peu d'exemples. L'émotion qui nous étreint naît-elle ici de la contemplation d'une certaine perfection formelle, d'une beauté purement plastique ? Mais alors pourquoi le *Capriccio* de Stravinsky, parfait lui aussi dans son genre, ne nous bouleverse-t-il pas ? Le thème sur lequel travaille Bach et qu'il décompose et étire de toutes les façons, par lui-même est également indifférent. On pourrait dire presque que si la matière du *Capriccio* est littéralement quelconque, dans l'*Art de la Fugue*, il n'y a pas de matière du tout : c'est uniquement un ensemble d'*opérations* au sens mathématique du mot ; mais ces formules abstraites se révèlent chargées d'un sens humain, et ces pages où Bach a inclus toute sa science, rendent le son d'une confession intime. Je ne pouvais m'empêcher en l'écoutant de songer à cet autre « testament » que sont les derniers quatuors de Beethoven. La différence essentielle entre ces deux arts qui nous apparaissent aujourd'hui diamétralement opposés, dont l'un semble si abstrait et l'autre si subjectif, ne tient-elle pas surtout à ce que Bach disposait pour s'exprimer d'un style, c'est-à-dire d'un système de formes super-individuelles, tandis que Beethoven, au milieu de la dissolution

générale du style, devait se forger son propre langage, un canon exclusivement personnel ?

L'exécution de l'*Art de la Fugue* fut loin d'être parfaite et la responsabilité en incombe surtout au chef d'orchestre : la netteté des entrées, la rigueur du rythme laissèrent parfois à désirer et puis M. Scherchen se permit des rubati et des rallentandi fort gênants. . . . .

La grandeur de cette musique n'est pas du domaine du colossal, or Scherchen la conduisait comme si c'était du Max Reger.

B. DE SCHLŒZER

*
* *

REVUE DES LIVRES

Accusé, lève-toi, par *Emmanuel Robin* (Plon).

Ce roman, dont le titre ne me plaît guère, vaut surtout, semble-t-il, par la façon dont la suite des émotions du narrateur est décrite, reproduite même avec une spontanéité par endroits saisissante. J'aime aussi que l'auteur, s'étant interdit toute explication, ait à peu près réussi à tenir sa promesse. Le narrateur, impulsif, faible et imprévu, voit ses actes entourés d'une zone d'ombre qui ne nuit pas, bien au contraire, au romanesque.

Accusé, lève-toi — décidément, ce titre ne me dit rien — a obtenu le prix du « premier roman » et présente en effet certains défauts que l'on trouve d'ordinaire dans un premier roman. Les descriptions sont souvent mal placées : par exemple le narrateur, dans le moment où il va se réfugier tout nu dans une cave, se met à nous décrire minutieusement la maison. Puis il me semble que la catastrophe n'est pas bien amenée. Sans doute il est bon, il est excellent, que le crime soit accompli d'une façon inattendue et pour ainsi dire distraite, mais tout de même, je ne puis me défendre de l'impression que le récit tourne court, ou plutôt que le « tempo » du récit n'est pas très bien marqué à cet endroit capital.

Il y avait là, pourtant, un cas de pureté et de sexualité bien intéressant. Dans le règne animal certaines femelles tuent leurs mâles après la fécondation. Cela est raisonnable. Le contraire ne l'est guère et marque assurément l'apparition de l'âme, comme on dit, et de l'homme après elle. Je ne sais trop, à vrai dire, comment M. Robin aurait dû s'y prendre pour donner plein relief à ce drame. Il reste qu'il a révélé de sérieux dons de romancier, et notamment un sens de la bousculade narrative, si je puis ainsi dire — dont il pourra tirer parti.

R. F.

Non-lieu, par *Marguerite* et *Henri Membré* (N. R. F.).

Les auteurs — et c'est là l'originalité et le mérite de leur ouvrage — éveillent chez le lecteur, avec une entière probité, trois motifs au moins d'intérêt. *Non-lieu* est la fusion d'un roman d'aventures judiciaires, d'une étude psychologique et d'un tableau de mœurs. Aucun de ces éléments n'est sacrifié à l'autre : on s'intéresse tour à tour à l'histoire d'un espion et de son avocate, à l'envoûtement d'une famille française bourgeoise par un aventurier, au « cas » de la femme exerçant un métier d'homme et victime de sa féminité. On a vu, paraît-il, pendant la guerre, l'avocat d'une espionne célèbre amoureux d'elle. Mme et M. Membré ont pris comme point de départ la situation inverse : l'avocate amoureuse de l'espion.

Ce livre solide et plein est écrit d'une façon un peu terne, à force d'application, et il y manque sans doute, comme à tous les ouvrages écrits en collaboration, une poésie, un tourment intérieur. Mais en ce temps de romans autobiographiques, un roman objectif de cette qualité mérite d'être signalé avec sympathie.

B. CR.

*

Ethelka, par *Jean Mistler* (Calmann-Lévy).

M. Jean Mistler a versé dans ce roman qui se fait lire d'un trait l'expérience acquise durant un long séjour en Hongrie. Dans le vaste « donné » romanesque qui lui était offert par l'après-guerre magyar, il a su découper une série de scènes profondément significatives et émouvantes et les lier avec une rare sensibilité à des destinées individuelles. Plutôt qu'un roman de psychologie nationale, M. Mistler a écrit le roman de l'après-guerre dans un pays vaincu et exagérément maltraité par l'ignorance des vainqueurs. Ethelka, l'héroïne, que le malheur des temps empêche d'aimer librement, de s'abandonner à son goût pour un jeune Français et qui finit par se dévouer à un compatriote mêlé à toutes les tentatives de restauration et de révolution, est une figure touchante et attachante.

On regrette par instants que l'étude psychologique ne soit pas poussée plus loin, parfois au contraire que la chronique hongroise ne soit pas plus détaillée. L'équilibre entre la partie individuelle et la partie historique était difficile à réaliser d'un bout à l'autre.

Techniquement, le « découpage » réussi par M. Mistler mérite d'être versé au dossier des rapports entre le cinéma et le roman.

B. CR.

*

L'Etrangère, par *René Jouglet* (Calmann-Lévy).

M. René Jouglet conclut le roman franco-allemand qu'il nous

offre par un Locarno sentimental : l'Allemande épouse le Français, malgré la résistance de son frère qui est à Hambourg l'un des chefs des Casques d'acier. C'est pour M. Jouglet une occasion de nous peindre Hambourg, puis Salzbourg, et toutes les faces de l'esprit allemand : la face réaliste, la face nationaliste, la face européisante. Mais cette peinture reste sommaire et schématique. Le véritable et réel intérêt du livre est dans l'analyse amoureuse. « L'Etrangère », c'est moins l'Allemande que la femme qui s'est livrée et dont son amant ne sait rien. La lente découverte de deux êtres l'un par l'autre, avec des détours et des retours, tel est le vrai sujet de ce roman qui, par là, est anti-proustien. On eût aimé que l'auteur apportât plus d'éclat dans son entreprise et la conduisît d'une façon plus consciente. Tout ce qui a trait à l'Allemagne alourdit et obscurcit plus qu'il n'étoffe l'essentiel de l'ouvrage.

B. CR.

*

Hans le Marin, par *Edouard Peisson* (Grasset).

C'est une question de savoir s'il faut louer un auteur de s'être attaqué à un grand sujet quand il a complètement échoué à le traiter, ou si, au contraire, il convient de l'accabler d'autant plus qu'il a gaspillé et galvaudé une admirable matière.

M. Edouard Peisson n'a pas réussi à dresser en pied, comme il le souhaitait, la figure d'un homme libre, dégagé de tout lien de famille, d'argent, de carrière, dans une grande ville moderne et mordant à pleine bouche dans les « nourritures terrestres ». M. Peisson n'a pas réussi parce qu'il a trop vu de l'extérieur son personnage et a multiplié les contingences et les aventures pour le rendre vraisemblable.

Que si M. Peisson disait qu'il a voulu simplement dérouler des aventures et n'a point prétendu traiter un grand sujet, on serait obligé de ne plus voir dans son roman qu'un feuilleton comme tant d'autres.

M. Peisson a d'ailleurs le sens du mouvement et de la brièveté dans le récit.

B. CR.

*
* *

REVUE DES REVUES

Confections.

Voici les derniers poèmes de Paul Eluard, que publie la *Révolution surréaliste* :

La violence des vents du large
Des navires de vieux visages

Une demeure permanente
Et des armes pour se défendre
Une plage peu fréquentée
Un coup de feu un seul
Stupéfaction du père
Mort depuis longtemps.

*

Les oiseaux parfument les bois
Les rochers leurs grands lacs nocturnes.

*

Immobile
J'habite cette épine et ma griffe se pose
Sur les seins délicieux de la misère et du crime.

*

Les arbres blancs les arbres noirs
Sont plus jeunes que la nature
Il faut pour retrouver ce hasard de mémoire
Vieillir.

*

Il la prend dans ses bras
Lueurs brillantes un instant entrevues
Aux omoplates aux épaules aux seins
Puis cachées par un nuage.

Elle porte la main à son cœur
Elle pâlit, elle frissonne
Qui donc a crié ?
Mais l'autre s'il est encore vivant
On le retrouvera
Dans une ville inconnue.

*

Il ne faut pas voir la réalité telle que je suis.

*
* *

Second Manifeste du Surréalisme.

Le second *manifeste du surréalisme*, d'André Breton, s'ouvre sur les exigences les plus singulières, les mieux faites pour nous toucher :

...Tout porte à croire qu'il existe un certain point de l'esprit d'où

la vie et la mort, le réel et l'imaginaire, le passé et le futur, le communicable et l'incommunicable, le haut et le bas cessent d'être perçus contradictoirement. Or, c'est en vain qu'on chercherait à l'activité surréaliste un autre mobile que l'espoir de détermination de ce point. On voit assez par là combien il serait absurde de lui prêter un sens uniquement destructeur, ou constructeur : le point dont il est question est *a fortiori* celui où la construction et la destruction cessent de pouvoir être brandies l'une contre l'autre. Il est clair, aussi, que le surréalisme n'est pas intéressé à tenir grand compte de ce qui se produit à côté de lui sous prétexte d'art, voire d'anti-art, de philosophie ou d'anti-philosophie, en un mot de tout ce qui n'a pas pour fin l'anéantissement de l'être en un brillant, intérieur et aveugle, qui ne soit pas plus l'âme de la glace que celle du feu.

Le surréalisme ne tient et ne tiendra jamais à rien tant qu'à reproduire artificiellement ce moment idéal où l'homme, en proie à une émotion particulière, est soudain empoigné par ce « plus fort que lui » qui le jette, à son corps défendant, dans l'immortel. Lucide, éveillé, c'est avec terreur qu'il sortirait de ce mauvais pas. Le tout est qu'il n'en soit pas libre, qu'il continue à parler tout le temps que dure la mystérieuse sonnerie : c'est, en effet, par où il cesse de s'appartenir qu'il nous appartient. Ces produits de l'activité psychique, aussi distraits que possible de la volonté de signifier, aussi allégés que possible des idées de responsabilité toujours prêtes à agir comme freins, aussi indépendants que possible de tout ce qui n'est pas *la vie passive de l'intelligence*, ces produits que sont l'écriture automatique et les récits de rêves, présentent à la fois l'avantage d'être seuls à fournir des éléments d'appréciation de grand style à une critique qui, dans le domaine artistique, se montre singulièrement désemparée, de permettre un reclassement général des valeurs lyriques et de proposer une clé qui, capable d'ouvrir indéfiniment cette boîte à multiple fond qui s'appelle l'homme, le dissuade de faire demi-tour, pour des raisons de conservation simple, quand il se heurte dans l'ombre aux portes extérieurement fermées de l' « au-delà », de la réalité, de la raison, du génie, de l'amour. Un jour viendra où l'on ne se permettra plus d'en user cavalièrement, comme on l'a fait, avec ces preuves palpables d'une existence autre que celle que nous pensons mener... »

*
* *

Un Cadavre.

La suite du *second manifeste* tient, tantôt du scandale, tantôt du chantage et tantôt de la simple politique littéraire : la réconciliation de Breton avec Tzara, Picabia, Daumal ; l'exclusion de Ribémont-Dessaignes, Desnos, Leiris,

Limbour, Bataille, Vitrac ont trop visiblement pour but de démolir les revues rivales : *Bifur*, *Documents*, le *Grand Jeu*. Entre temps l'on nous apprend que Pierre Morhange de la *Revue Marxiste*, a perdu à Monte-Carlo deux cent mille francs qui lui avaient été confiés pour servir à la propagande révolutionnaire et que l'argent de la *Vérité*, organe de l'opposition communiste, a une origine louche. Tout cela est amusant et sans grand intérêt : on lisait dans le *Grand-Guignol* (lorsqu'on le lisait) des nouvelles plus sensationnelles.

Les surréalistes dissidents ont jugé bon de répondre. *Un cadavre* groupe des articles de Ribemont-Dessaignes :

Breton nous dit que l'acte surréaliste le plus simple consiste, revolvers aux poings, à descendre dans la rue et à tirer au hasard, tant qu'on peut, dans la foule.

Mais l'inspecteur Breton serait sans doute déjà arrêté s'il n'avait pas tout de l'agent provocateur, tandis que chacun de ses petits amis se garde bien d'accomplir l'acte surréaliste le plus simple.

Cette impunité prouve également le mépris dans lequel un Etat, quel qu'il soit, tient justement les intellectuels. Principalement ceux qui, comme l'inspecteur Breton, mènent la petite vie sordide de l'intellectuel professionnel.

de Roger Vitrac, de Michel Leiris, de Robert Desnos, de Georges Limbour, de Georges Bataille :

Personne ne doute que les conditions élémentaires du succès religieux ne soient réunies par la religion surréaliste, le « mystère » touchant les dogmes allant aujourd'hui jusqu'à l'*occultation*, l' « hypocrisie » touchant les personnes atteignant, dans un manifeste aussi grandiloquent, aussi faux qu'un catafalque, une impudeur grossière.

Je suppose qu'il est idiot de parler de violence en escroquant un semblant de violence à l'obscurité. Il est possible sans aucun doute de sauvegarder la plus grossière virilité et de s'opposer aux veuleries comme aux oppressions bourgeoises en utilisant des procédés techniques. L'abominable conscience qu'a n'importe quel être humain d'une castration mentale à peu de choses près inévitable se traduit dans les conditions normales en activité religieuse, car le dit être humain, pour fuir devant un danger grotesque et garder cependant le goût d'exister, transpose son activité dans le domaine mythique. Comme il recouvre de cette façon une fausse liberté, il n'éprouve plus de difficultés à figurer des êtres virils, qui ne sont que des ombres, et, par la suite, à confondre lâchement sa vie avec une ombre, mais tout le monde sait aujourd'hui que la liquidation de la société moderne ne tournera pas en eau comme cela s'est produit à la fin de la période romaine avec le christianisme. A l'exception d'esthètes peu ragoûtants, personne ne veut plus s'enterrer dans une contemplation aveugle et idiote, personne ne veut d'une liberté mythique.

*
* *

Du Cinéma.

Jusqu'à présent l'on aperçoit mieux ce que la revue *Du Cinéma* déteste que ce qu'elle aime ; et ses dégoûts que ses raisons. Mais ces dégoûts sont nets, frappants, entraînants ; et il faut bien supposer qu'ils trouveront un jour leur expression entière. Robert Aron écrit ainsi :

A part les films de Man Ray et de Louis Bunuel, on chercherait vainement d'autres œuvres réalisées en France et qui aient une valeur humaine. L'angoisse qui s'en dégage ne résulte pas comme ailleurs d'une histoire bien faite ou d'une technique ingénieuse. Dédaignant les contagions superficielles de l'anecdote ou de l'image, ils contaminent le spectateur d'un trouble autrement profond. Tout est mis ou remis en question. Un défi, un défi perpétuel à toutes nécessités, à toutes lois, même aux lois les plus coutumières que l'usage semble avoir dépouillées de leur rigueur. Dans leur foncière intolérance, les auteurs de ces films ravivent les blessures anciennes que font des bâts trop familiers, et il n'est pas de limite qu'ils ne s'efforcent d'éviter.

L'on voudrait que Robert Aron poussât un jour plus loin que le défi, le refus, ou la révolte. Après tout, peut-être *Du cinéma* ne veut-il avouer que ses désespoirs, si l'on en croit la conclusion que donne Denis Marion à son article remarquable sur l'œuvre de Stroheim :

Stroheim est pauvre. Il n'y a plus une compagnie qui accepte de lui confier la réalisation d'une œuvre. On le tolère encore comme interprète. Sinon, il pourrait chercher un autre métier.

Cet homme n'aura gagné au cinéma que la création d'un monde qu'il y a réussie. Un monde très limité, arbitraire, mort par surcroît. Sans doute. Mais cette entreprise nous importe plus que toute autre parce qu'elle constitue un moyen d'accès vers cet esprit lucide et tourmenté. Ce n'est pas le seul témoignage de leurs aventures sans gloire que portent ces personnages dont l'apparence physique trahit avec une éclatante précision la condition et le caractère et qui tous pourtant échappent à cette réalité quotidienne par quelque trait démesuré qui les restitue au fantastique. Ces femmes contrefaites ou hallucinées, promises à la folie ou au dénuement, ces hommes que l'automatisme social ou une forme placide de la stupidité gardent seuls d'un déchaînement bestial, ils n'existent, tous ces êtres en proie à des sentiments qui ne tardent pas à les réduire à des masques plus grands que nature, que pour permettre à leur créateur d'affirmer sa connaissance du désespoir et de la honte que la destinée humaine comporte sans rémission. Cette recherche exigeante d'une passion qui ne porterait pas les

germes de sa déchéance, d'un caractère qui ne serait pas voué à la ruine, d'une beauté qui ne tendrait pas vers la laideur, ne va pas sans conférer une apparence insolite au monde dans lequel elle se situe. Un infirme crucifié entre ses béquilles, deux mourants enchaînés l'un à l'autre, une femme reniflant quelques déchets de viande pourrie : ces images dangereuses ont des vertus secrètes et c'est à travers leur poésie que Stroheim a pu découvrir dans l'ignominie qu'il stigmatise si complaisamment des signes non équivoques de grandeur.

***

Correspondance.

Nous avons reçu la lettre suivante :

Paris, le 6 janvier 1930.

Monsieur,

Bien que je n'aie pas coutume d'exiger des insertions, le ton sur lequel M. Julien Benda me somme de lui donner une réponse m'oblige à requérir la publication de cette lettre dans votre plus prochain numéro.

Sur la foi d'une petite brochure, M. Julien Benda m'accuse d'avoir altéré la vérité historique lorsque j'ai écrit dans un de mes livres qu'en 1792 l'Autriche était encore l'alliée de la France. Je n'avais pas jugé utile de relever son allégation. Puisqu'il y tient, voici. Ma réponse vous prendra peu de place.

C'est un pont aux ânes non seulement des historiens de la Révolution, mais de ceux qui ont lu l'histoire ailleurs que dans les manuels que, le 17 janvier 1792, Brissot soutenait devant l'Assemblée législative une proposition dont l'article premier était ainsi conçu :

« Le roi sera invité à *notifier* à l'Empereur au nom de la nation française qu'elle regarde le traité de mai 1756 comme anéanti, et parce que l'Empereur l'a violé, et parce qu'il est incompatible avec la constitution française ».

L'alliance subsistait donc encore *officiellement*. C'est ce que j'avais écrit. Mais M. Julien Benda connaît sans doute les débats de la Législative mieux que Brissot comme il connaît la métrique latine mieux que Properce.

Veuillez agréer, Monsieur le Gérant, mes salutations distinguées.

JACQUES BAINVILLE

M. Julien Benda, auquel nous avons soumis cette lettre, no répond :

Le traité de 1756, en effet, n'avait pas été « officiellement dénoncé en 1792 par le cabinet de Louis XVI. Il avait seul ment été violé par l'Empereur. Brissot le proclame et, derriè lui, M. Bainville ; M. Mathiez, avec qui M. Bainville sembl préférer ne pas entrer en discussion, l'explique avec tous l détails souhaitables dans sa « petite brochure. » (*La Monarch et la Politique nationale*, pp. 62-66.)

Or, le propos de M. Bainville, c'est que Louis XVI, e faisant appel à l'Autriche en 1792, n'était pas plus coupable q ne l'eût été en 1914 M. Poincaré si, devant des Chambres rév lutionnaires qui eussent déclaré la guerre à la Russie aut cratique, il fût resté en relations avec cette puissance alliée. C voit que l'analogie est insoutenable : la Russie, en 191 n'avait rien fait qui permît, même à un orateur révolutionnair de dire qu'elle avait violé son traité avec la France. La thèse M. Bainville est une pure plaisanterie. C'est tout ce que voulais prouver.

La question du sérieux de M. Bainville en cette affaire éta réglée, j'userai de l'occasion qu'il m'offre pour faire sur sa thè une réflexion supplémentaire. Chacun sait qu'on peut fourr de la conduite de Louis XVI en 1792 une explication q l'absout totalement : c'est que ce prince, en faisant appel l'Autriche, ne pensait nullement trahir la France, puisque France, à ses yeux, c'était lui. Mais cette explication- M. Bainville se gardera bien de la donner ; elle lui ferait perd toute une clientèle, qui veut que nos rois aient connu patriotisme au sens jacobin, le seul, au fond, qu'elle rêve D'où l'assimilation de Louis XVI à un Poincaré qui aurait simplement de l'intérêt de la France une conception spéci — exactement un Caillaux. L'explication de M. Bainville une plaisanterie, mais pleine de signification.

JULIEN BEN

LE GÉRANT : GASTON GALLIMARD
ABBEVILLE. — IMPRIMERIE F. PAILLART.

LA VIE FINANCIÈRE

Les nécessités du tirage de la « Nouvelle Revue Française » nous obligeant à livrer à l'imprimerie le bulletin ci-dessous quinze jours avant son apparition, nous nous bornons à y insérer des aperçus d'orientation générale. Mais notre SERVICE DE RENSEIGNEMENTS FINANCIERS est à la disposition de tous nos lecteurs pour tout ce qui concerne le portefeuille, valeur à acheter, à vendre ou à conserver, arbitrages d'un titre contre un autre placement de fonds, etc.

Adresser les lettres à M. André Ply, de la Banque de l'Union Industrielle Française, 5, rue de Vienne, Paris, VIIIe Arrondissement.

AU SEUIL D'UNE PÉRIODE D'ACTIVITÉ

L'année 1929 est entrée depuis quelques semaines dans le domaine du passé, mais il n'est cependant pas trop tard pour faire un retour en arrière et en tirer des enseignements utiles pour l'avenir.

Les deux premiers mois de l'année défunte ont été marqués par la continuation du mouvement de hausse ébauché dans les derniers jours de 1928. Mais peu à peu, une certaine lassitude fit perdre aux plus belles valeurs de la cote les gains acquis au début de l'année. La notion du rendement, reprenant progressivement de l'importanee aux yeux des capitalistes, fut la cause profonde de ce revirement. Le public qui s'était porté, peut-être un peu trop vite, sur les valeurs à revenu variable, fit une subite volte-face et se précipita sur les valeurs à revenu fixe.

Une autre cause vint accentuer ce désintéressement à l'égard des actions. Ce fut l'étrange politique des Conseils d'Administration qui éprouvèrent le besoin impérieux de consolider leurs pouvoirs en créant des actions à vote plural. Tant qu'ils n'étaient guidés que par le souci de soustraire leurs entreprises à la main-mise étrangère, cette prudente initiative pouvait se défendre et se justifier. Mais les émissions d'actions à droit de vote privilégié devenant bientôt générales, cette féodalité nouvelle constituait une réelle menace pour l'actionnaire porteur de titres à voix simples. Tout contrôle effectif de sa Société lui était interdit.

Fort heureusement les pouvoirs publics ont aperçu le danger à temps.

Les actions à vote plural déjà créées devront être supprimées dans un délai de cinq ans et il ne pourra plus en être émises de nouvelles. D'autre part, le Gouvernement poursuit sa politique d'abaissement progressif du taux de l'argent. Les achats de fonds d'Etat effectués par la Caisse Autonome ont fortement réduit l'écart qui existait entre le taux de rendement des actions et des obligations.

Voilà donc deux gros obstacles à l'optimisme des acheteurs en voie de disparaître de l'horizon boursier. On sent d'ailleurs que la confiance renait ; les premières séances de l'année 1930 ont, en effet, été marquées par des hausses très sensibles qui font bien augurer de l'avenir.

Pourrait-il en être autrement dans un pays qui respire la prospérité par tous les pores ? La situation économique de la France est exceptionnellement forte. Nos grandes affaires industrielles, nos mines, nos manufactures marchent à plein rendement. Au point de vue financier, il est superflu de rappeler que chaque mois les plus-values budgétaires s'inscrivent au crédit de l'Etat par centaines de millions. Et malgré cette lourde charge des impôts, l'argent reste abondant et n'attend qu'une occasion favorable pour s'investir en opérations fructueuses.

Cette occasion existe. La Bourse, après avoir subi le contre-coup du krach de Wall-Street, offre à des cours avantageux les titres que l'on se disputait il y a un an à des niveaux beaucoup plus élevés. L'heure est propice aux achats, il s'agit de ne pas la laisser s'écouler dans l'indécision.

André Ply,
de la Banque de l'Union industrielle française.

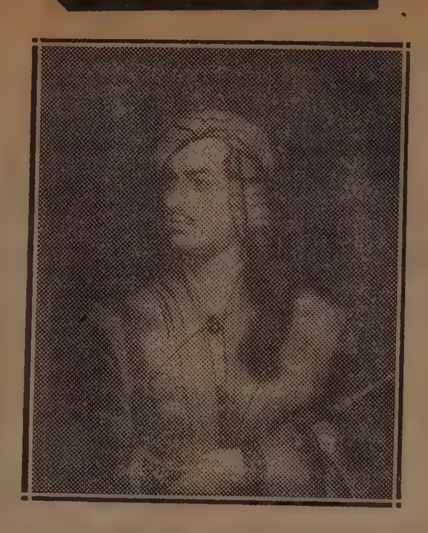
PETIT COURRIER

P.C. T.T. Marseille. — On ne connaît pas encore la date à laquelle on procédera à la deuxième augmentation de capital. Celle-ci devant se faire à des conditions tout à fait avantageuses, nous vous conseillons d'augmenter votre participation.

R.A. La Roche S/Yon. — Le rendement de ces valeurs étant tout à fait appréciable, le mouvement de hausse qui vient d'être amorcé peut prendre de l'ampleur, d'autant plus que le taux du loyer de l'argent est sensiblement diminué. Aussi sommes-nous portés à vous conseiller l'achat de ces titres.

R.L. Nice. — La première affaire est intéressante à tous points de vue ; l'autre n'a causé que des pertes jusqu'ici et ne nous paraît pas susceptible de se redresser.

triomphal succès



BYRON

par

ANDRÉ MAUROIS

J'ai fait de mon mieux pour raconter ici, avec exactitude et simplicité, ce que fut la vie d'un grand homme. Je n'ai pas caché les faiblesses, sans lesquelles les vertus seraient irréelles et inhumaines; je me suis efforcé de ne pas diminuer les vertus par un ton d'ironie ou de légèreté. Si, malgré tant de soins, l'œuvre est imparfaite, qu'on en accuse la maladresse de l'auteur et la complexité du modèle. ANDRÉ MAUROIS.

Cahiers Verts" — GRASSET — 2 Vol. chacun : 15 fr.

un évènement littéraire

VIGILE

PUBLICATION TRIMESTRIELLE CATHOLI

PREMIER CAHIER : JANVIER 1930

Ce premier numéro comprendra des textes de :

J.-P. ALTERMANN — CHARLES DU BOS
PAUL CLAUDEL — JACQUES MARITAIN
FRANÇOIS MAURIAC - CAMILLE MAYRAN
COVENTRY PATMORE.

Le Catholicisme n'étant à aucun de un parti, VIGILE n'a pas de progran — sinon d'offrir à quelques écriva catholiques, tant étrangers que franç le lieu de rencontre où ils puissent co borer en parfaite communauté de foi se le mode d'expression propre à chacun d'e

Ces cahiers trimestriels n'ont d'au intention que de contribuer, dans une sure si faible soit-elle, à assurer et à ma tenir un climat où tout soit subordonn Celui qui est la Vérité, et où toute dén che de l'intelligence s'éploie dans la lumi d'une charité dont les deux premiers fru sont la paix de l'esprit et la joie de l'amo

Chaque cahier est tiré à 2.000 exemplaires sur Alfa au format in-4° Tell Prix : 30 fr. Souscription aux quatre cahiers : 120 fr. - il est tiré quel exemplaires sur Lafuma, à souscrire par abonnement : 40(

GRASSET

ent de paraître
chez

Columbia

SCHEHERAZADE

(Rimsky Korsakow)

par l'Orchestre de la Société des Concerts du Conservatoire

sous la Direction de

Mr. PHILIPPE GAUBERT

6 disques N° D. 15213 à 15218

TED LEWIS et son Orchestre

Disque N° 5608

LEWISADA BLUES (Ted Lewis), Blues

MY LOVE SONG (Yoell et Lewis), Blues

KADUBEC

le succès du Théâtre des Nouveautés

enregistré par

G. MILTON

du Théâtre des Nouveautés

Disques N°s D. 19335 — D. 19336

EN VENTE PARTOUT

Agents généraux:

COUESNON & Cie

94, rue d'Angoulême. Paris

F.

LIBRAIRIE STOC

DELAMAIN ET BOUTELLEAU — EDITEURS — PARIS

VIENNENT DE PARAITRE :

BENNETT J. DOTY

LA LÉGION DES DAMNÉS

Traduit de l'anglais par M. PRÉVOST

LES AVENTURES D'UN AMÉRICAIN A LA LÉGION ÉTRANGÈRE (1925-1926)

Ce n'est pas un écrivain qui raconte, c'est un homme que le combat poss
nouveau. Certains récits de batailles contre les Druses sont parmi les plus
narrations guerrières qu'on puisse citer.

1 vol. couverture de BÉCAN :

LE CABINET COSMOPOLITE

tirage limité à 2.500 exemplaires numérotés sur papier d'alfa

ARTHUR SCHNITZLER

LA PÉNOMBRE DES AM

Traduit de l'allemand par S. CLAUSER
Préface de FELIX BERTAUX

Amour et mort, deux thèmes qui se marient dans une musique énivrant
meilleur de l'œuvre du grand écrivain autrichien.

1 vol. :

COLLECTION MAIA

MADELEINE LEY

PETITES VOIX

Illustré par EDY LEGRAND

Ce sont des poésies sur la nature et les animaux, d'une exquise fr
accompagnées d'illustrations très remarquables d'EDY LEGRAND.

1 vol. relié :

IBRAIRIE STOCK

DELAMAIN ET BOUTELLEAU — EDITEURS — PARIS

ROMAIN ROLLAND

A VIE DE VIVEKANANDA
ET
ÉVANGILE UNIVERSEL

2 vol. ensemble .. .. **24** fr.

E I DÉJA PARU :

A VIE DE RAMAKRISHNA

21e mille

I vol. : **12** fr.

STEFAN ZWEIG

CONFUSION DES SENTIMENTS

roman

œuvre la plus tragique et la plus puissante du célèbre écrivain autrichien

I vol. : **12** fr.

ES ŒUVRES DE VIRGINIA WOOLF"

VIRGINIA WOOLF

A PROMENADE AU PHARE

roman

I vol. : **15** fr.

PARU : MRS DALLOWAY

LES ÉDITIONS DU VERSEAU
FLEURETTES, 7, LAUSANNE

LES ÉDITIONS "AU SANS PARE
17, RUE FROIDEVAUX, PARI

BLAISE CENDRARS

UNE NUIT DANS LA FORÊ

Premier fragment d'une autobiographie

ÉDITION ORIGINALE
ILLUSTRÉE DE TROIS EAUX-FORTES DE

CH. CLÉMENT

Un volume in-4° raisin (25×32,5) tiré à :

1 exemplaire sur vieux Japon, nominatif, avec un frontispice col
dix dessins originaux, le manuscrit, deux suites des gravures. *Sor*

20 exemplaires sur Japon impérial, avec un frontispice colorié, un d
original et deux suites des gravures (numérotés de I à XX). **75**

450 exemplaires sur papier à la main d'Auvergne (numérotés de
450) **17**

(Francs fran

J SANS PAREIL

17, RUE
FROIDEVAUX
PARIS (14e)

'oil

de

Carotte

stré de
thographies de
urice
RDON

Un livre magistral

e *"la Grande Collection"*

imprimé par

COULOUMA, pour le texte
et DUCHATEL, pour les lithographies
dans le format in-4° carré

et tiré à :

.mpl. sur Japon Impérial, avec deux suites des lithographies et
ıx dessins originaux .. .. **3.500** fr.

:mpl. sur vieux Japon à la forme avec une suite des
ıographies. .. .. **2.000** fr.

:mpl. sur grand Vélin d'Arches .. .. **1.000** fr.

SPÉCIMEN SUR DEMANDE

AU SANS PAREIL

.UX
e)

UNE RÉVOLUTION
EN LIBRAIRIE

"COLLECTION BYBLIS"

ÉDITION DE LUXE IMPRIMÉE PAR COULOUMA
SUR PAPIER VÉLIN DU MARAIS, A TIRAGE LIMITÉ ET NUMÉROTÉ
ILLUSTRÉE PAR LES MEILLEURS ARTISTES DE 12 ILLUSTRATIONS SUR CUIV
IMPRIMÉES EN COULEURS
COUVERTURES TIRÉES EN TROIS COULEURS ET REMPLIÉES SOUS PAPIER CRI
TITRE TIRÉ EN DEUX COULEURS — CHAQUE GRAVURE SOUS SERPENTE

LES QUATRE PREMIERS VOLUMES A PARAITRE SONT :

PIERRE LOUYS

LES CHANSONS DE BILITIS. Illustré de 12 gravures en couleurs de KUH
Pour paraître le 1er Janvier

APHRODITE. Illustré de 12 gravures en couleurs de FIRMIN MAGLIN
Pour paraître le 1er Février

LA FEMME ET LE PANTIN. Illustré de 12 gravures en couleurs de JEAN V
Pour paraître le 1er Mars

LES AVENTURES DU ROI PAUSOLE. Illustré de 12 gravures en co
Pour paraître le 1er Avril

Ne seront publiés dans la collection *BYBLIS* que les meilleures œuvres des auteurs.

Toutes les œuvres de chaque auteur paraîtront consécutivement.

La publication des œuvres d'un auteur ne sera commencée que lorsque la du précédent auteur sera terminée, afin d'éviter toute attente à la clientèle.

Les volumes sortiront à raison d'un titre par mois.

Possibilité de souscrire à chaque volume séparément ou à l'œuvre d'un aute

Chaque volume de format in-8 cavalier (15 × 20) n'est tiré qu'à 3.000 e imprimés par Coulouma, d'Argenteuil, sur papier vélin du Marais fabriqué sp pour cette édition et présenté sous couverture rempliée sous papier cristal.

Le titre et la couverture sont tirés en deux et trois couleurs, les gravures sous serpente, ont été tirées dans les ateliers B. K. B.

Pour l'œuvre de PIERRE LOUYS (4 volumes) :

LE PRIX DE CHAQUE VOLUME EST DE FRANCS .. ..
CHAQUE VOLUME SÉPARÉMENT FRANCS .. ..

Une reliure spéciale dont la décoration a été établie par le maître re KIEFFER, est faite pour chaque titre au prix de francs **20.—**.

ÉDITIONS KRA

20, RUE HENRI-REGNAULT, PARIS (14e)

N. R. F.

NOUVEAUTES

re sensationnel.

FERSEN
ET
MARIE-ANTOINETTE

D'APRÈS LE JOURNAL INÉDIT ET LA CORRESPONDANCE
DU COMTE DE FERSEN

publiés pour la première fois par
ALMA SODERJHELM

Un fort volume : **45** fr.

NORAMA DU CINÉMA

par G. CHARENSOL

nière histoire détaillée du « septième art ». Des frères Lumière
Iélié le précurseur à Bancroft, aux *talkies*, au cinéma pur...

Un volume : **16.50**

---

a dans ce livre une poésie désespérée qui
nter le lecteur quelques jours après qu'il l'a
oyant l'oublier vite... Il s'élève de ce livre-
rbal un cri d'angoisse et de détresse assez

B. CRÉMIEUX, *Nouvelle Revue Française* (1er janvier).

LE
GRAND HOMME

par PHILIPPE SOUPAULT

ccès. **15** fr.

ÉDITIONS KRA

20, RUE HENRI-REGNAULT, PARIS (14e)



LES PROSATEURS ÉTRANGERS MODERNES

Série à tirage limité sur alfa des Papeteries Navarre

DEUXIÈME SÉRIE

— 1-2 —

ALEXIS TOLSTOÏ

LE CHEMIN DES TOURMENT

TRADUIT DU RUSSE AVEC UNE INTRODUCTION P

M. DUMESNIL DE GRAMONT

Deux volumes in-16 brochés, tirés à 1.800 exemplaires numérotés .. .. 3(

— 3 —

MACAMOUNE HAKOUTCHO

LES LARMES FROIDE

TRADUIT DU JAPONAIS PAR CHARLES JAC

INTRODUCTION DE SERGE ELISSEEV

Un volume in-16 broché, tiré à 1.800 exemplaires numérotés 1

OUVRAGES A PARAITRE ULTÉRIEUREMENT DANS CETTE SÉ

4. Andreas Haukland. *MERS DU NORD*, traduit du norvégien par Margu Gay
5. Z. Moricz. *DERRIÈRE LE DOS DE DIEU*, traduit du hongrois par L. et M. Largeaud
6. Sergueev-Tsensky. *TRANSFIGURATION*, traduit du russe par V. Po introduction de M. Gorki
7. Franz Werfel. *LE COUPABLE, C'EST LA VICTIME*, traduit de l' mand par H. Bloch

On peut souscrire à la série complète de ces sept volumes pour la somme gl de 84 fr., ce qui ramène le prix du volume à 12 fr. Souscrivez par l'interméc de votre libraire ou adressez directement le montant de votre souscription augm de 10 % (frais de poste recommandée en France) ou de 15 % (frais de recommandée à l'étranger) aux Editions Rieder, 7, place Saint-Sulpice, F (Compte chèque postal : Paris 330-77).



LES PROSATEURS ÉTRANGERS MODERNES

KNUT HAMSUN

PRIX NOBEL 1920

BENONI

Un volume in-16 broché.. .. .. **15** fr.

TRADUIT DU NORVÉGIEN PAR G. SAUTREAU

ÊME AUTEUR — DANS LA MÊME COLLECTION

VICTORIA

AU PAYS DES CONTES

UN VAGABOND JOUE EN SOURDINE

LA FAIM

SOUS L'ÉTOILE D'AUTOMNE

que volume in-16 broché.. .. .. **12** fr.



PROSATEURS FRANÇAIS CONTEMPORAINS

JOSEPH JOLINON
PRIX DE LA RENAISSANCE 1929

LES REVENANTS
DANS LA BOUTIQU

Un volume in-16 broché .. .. 13.

A
CEUX
DE LA DERNIÈR
A
CEUX
DE
LA
PROCHAINE

DU MÊME AUTEUR

CLAUDE LUNANT

I. LE JOUEUR DE BALLE
II. LE VALET DE GLOIRE
III. LA TÊTE BRULÉE

DANS LA MÊME COLLECTI

HISTOIRES CORPUSCULIENNE

I. LE MEUNIER CONTRE LA VIL
II. LA PAROISSIENNE
III. LA FOIRE

Chaque volume in-16 broché 12

N. R. F.

OCUMENTS

ÉOLOGIE - BEAUX-ARTS - ETHNOGRAPHIE
VARIÉTÉS

Magazine illustré, paraissant 10 fois par an
56 pages in-4° dont 24 pages de reproduction

N° 7

Schaeffner : **Le Capriccio d'Igor Strawinsky.** — l Leiris : **Une peinture d'Antoine Caron.** — Roger c : **Gaston-Louis Roux.** — Dr Pierre Ménard : **" Gra· ogie " du Marquis de Sade.** — Georges Bataille : **Jeu lugubre".** — **Les portes de bronze de San- de Vérone.** — Robert Desnos : **Imagerie moderne·**

onique par Georges Bataille, Robert Desnos, Carl Einstein, l Griaule, Michel Leiris, Georges-Henri Rivière.

tographies de Jacques-André Boiffard.

106, Boulevard St-Germain, Paris (VIe)
Tél. Danton 48-59
Chèques Postaux 1334-55

Abonnements (1 an : 10 Numéros)
: **120** fr. (le N° **15** fr.) — Belgique : **130** fr. (le N° **16** fr.)
Étranger : Demi-tarif : **150** fr. (le N° **18** fr.)
Plein tarif : **180** fr. (le N° **20** fr.)

LES CLASSIQUES RUSS

AUX EDITIONS DE LA PLEIADE — J. SCHIF

PARIS — 2, Rue Huyghens — Danton 69-33

2500 exemplaires sur Marais . . . . . . 35 fr.
200 exemplaires sur Hollande. . . . . . 70 fr.

EN SOUSCRIPTION

UN INÉDIT DE TOURGUÉNEV

NOUVEAUX POEMES EN PROSE

Textes russe et français en édition originale

Introduction de **A. MAZON**

Traduction **CH. SALOM**



SOUSCRIVEZ CHEZ VOTRE LIBR

N. R. F.

CLASSIQUES RUSSES

DITIONS DE LA PLEIADE — J. SCHIFFRIN

PARIS — 2, Rue Huyghens — Danton 69-33

500 exemplaires sur Marais . . . . . 35 fr.
200 exemplaires sur Hollande. . . . . 70 fr.

PARUS :

STOÏEVSKY

)NTES FANTASTIQUES

par B. de Schlœzer et J. Schiffrin

GOGOL

RÉCITS DE PÉTERSBOURG

Traduits par B. de Schlœzer

LESKOV

VAGABOND ENSORCELÉ

raduit par B. de Schlœzer

POUCHKINE

LA FILLE DU CAPITAINE

Traduit par Brice Parain

CHEKHOV

NE MORNE HISTOIRE

aduit par B. de Schlœzer

TOLSTOÏ

HADJI-MOURAD

Traduit par J. Fontenoy

GOGOL

TRAIT - JOURNAL D'UN FOU

s par D. Ergaz et B. de Schlœzer

LERMONTOV

UN HÉROS DE NOTRE TEMPS

Traduit par B. de Schlœzer

POUCHKINE

NOUVELLES

Traduites par André Gide et J. Schiffrin



ETEZ CHEZ VOTRE LIBRAIRE

ÉDITIONS J.-O. FOURCADE
22, RUE DE CONDÉ, PARIS-VIe

PIERRE JEAN JOUVE

POÈMES DE LA FOLI

DE

HÖLDERLIN

avec la collaboration de P. KLOSSOWSKI

Avant propos par B. GROETHUYSEN

EDITION ORIGINALE

au format 14×19, le texte en elzévir corps 10, imprimé sur les pr
de l'Imprimerie de Vaugirard.

Les jours passent avec les bruits des tendres airs
Quand ils échangent les beaux champs et les nuages,
La fin du val atteint à la nuit des montagnes,
Où les vagues du fleuve se sont engouffrées.

Et l'ombre des forêts répandue alentour
Regarde vers les fonds où coule le ruisseau,
On voit l'image du lointain passer dans l'heure,
Quand l'homme s'est trouvé pour cette âme intérieure.

(*Une des variantes de « L'Eté ».*)

1 volume de 160 pages sur velin bouffant **12**

Il a été tiré de cet ouvrage :

20 exemplaires sur Japon numérotés de 1 à xx au prix de.. **50**

250 exemplaires sur vergé antic Hollande des Papeteries de France numérotés de 1 à 250 au prix de **20**

ÉDITIONS J.-O. FOURCADE
22, RUE DE CONDÉ, PARIS-VIe

DE PARAITRE

MARIANO AZUELA

EUX D'EN BAS..

Traduit de l'espagnol par J. et J. MAURIN
Préface de Valery LARBAUD

ÉDITION ORIGINALE

e in-8° couronne sur velin bouffant .. .. **12** francs

POÉSIE

V. DE L. MILOSZ . .. *POÈMES (1895-1927)*
RY MICHAUX. .. .. *MES PROPRIÉTÉS*
DE BOSSCHÈRE. .. *ULYSSE BATIT SON NID*
RE GUÉGUEN .. .. *JEUX COSMIQUES*

volume, au format 14×19, sur velin bouffant .. .. **12** fr.

IL A ÉTÉ TIRÉ DE CHAQUE OUVRAGE :

mplaires sur Japon numérotés de I à XX, au prix de .. **50** fr.
mplaires sur vergé antic Hollande des Papeteries de
ance numérotés de 1 à 250, au prix de .. .. **20** fr.

LIBRAIRIE ARMAND COLIN, 103, Boulevard Saint-Michel, **PA**

FERDINAND BRUNOT

Membre de l'Institut, Doyen honoraire de la Faculté des Lettres
Professeur d'Histoire de la Langue française à l'Université de Paris

HISTOIRE
DE LA
LANGUE FRANÇAIS

TOME VI

LE XVIIIe SIÈCLE

PREMIÈRE PARTIE

Le mouvement des idées et les vocabulaires technique

FASCICULE Ier — *Vient de paraître*

Philosophie — Économie politique — Agriculture — Commerce — Indu
Politique — Finances

Un vol. in-8°, (16 × 25), 560 pages, relié demi chagrin . . **135** fr. ; — broché. .

FASCICULE II — *Pour paraître prochaine*

La langue des Sciences — La langue de la Peinture — Index des 2 fasci

Précédemment parus ou en préparat

TOME I : **De l'Époque latine à la Renaissance.** In-8°, 548 pages, broché. .

TOME II : **Le Seizième siècle.** In-8°, 510 pages, *8 planches*, broché. . . . .

TOME III : **La formation de la Langue classique (1600-1660) :**
Première Partie. In-8°, 456 pages, broché . . . .
Seconde Partie. In-8°, 320 pages, broché. . . . .

TOME IV : **La Langue classique (1660-1715) :**
Première Partie. In-8°, 670 pages, broché . . . .
Seconde Partie. In-8°, 560 pages, broché. . . . .

TOME V : **Le français en France et hors de France au XVIIe siècle.**
Un vol. in-8°, 328 pages, broché . . . .

TOME VI : **Le XVIIIe siècle.**
Seconde Partie. 1 volume (en préparation).

TOME VII : **La Propagation du français en France, jusqu'à la fin de l'ancien r**
Un vol. in-8°, 360 pages, broché . . . .

TOME VIII : **La Propagation du français en Europe. Le français langue unive**
In-8°, broché. (En préparation).

TOME IX : **La Révolution et l'Empire :**
Première Partie. In-8°, 660 pages, broché . . . .
Seconde Partie (en préparation).

Reliure demi-chagrin, tête dorée : pour chaque volume, **45** fr.

N. R. F.

IRIE ARMAND COLIN, 103, boulevard Saint-Michel, PARIS

RENÉ HUCHON
Professeur à l'Université de Paris

HISTOIRE
DE LA
ANGUE ANGLAISE

Vient de paraître :

TOME II

DE LA CONQUÊTE NORMANDE
A
INTRODUCTION DE L'IMPRIMERIE
(1066-1475)

ume in-8° (14 × 22), 400 pages, broché. .. .. 60 fr.

Précédemment paru :

TOME I

RIGINES A LA CONQUÊTE NORMANDE
(450-1066)

me in-8° (14 × 22), 328 pages, broché .. .. 40 fr.

COLLECTION ARMAND COLIN

NOUVEAUTÉS

ANDRÉ CRESSON
Docteur ès-lettres, Professeur de Philosophie au Lycée Condorcet

SYSTÈMES PHILOSOPHIQUES

me in-16 (11×17), relié.. .. .. 10 fr. 50 ; — broché .. .. 9 fr.

ALBERT RIVAUD
Professeur à la Sorbonne, Correspondant de l'Institut

LES GRANDS COURANTS
DE LA PENSÉE ANTIQUE

me in-16 (11×17), relié.. .. .... 10 fr. 50 ; — broché.. .. .. .. 9 fr.

ander le catalogue spécial : " Collection Armand Colin "

LES ÉDITIONS G. VAN OEST

3 ET 5, RUE DU PETIT-PONT, PARIS-Ve R. C. SEINE 228.8

LES RICHESSES D'ART DE LA FRANC

DOCUMENTS PUBLIÉS SOUS LE PATRONAGE
DU MINISTÈRE DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE ET DES BEAUX-ART

L'ARCHITECTURE EN BOURGOGNE

PAR

LOUIS HAUTECŒUR

Trois beaux et forts volumes in-4° jésus (28×38 cm.) comporta total 196 pages de texte et 189 planches hors texte en héliotyp

Prix de l'ouvrage complet en trois volumes : 650 franc

Toute l'histoire civile et religieuse d'une des provinces de Fran plus riches en souvenirs de toutes sortes est évoquée dans ces pla où revivent les plus beaux monuments bourguignons : Cathédra abbatiales de Dijon, Auxerre, Sens, Cluny, Charlieu et Vézelay, ab de Cîteaux et de Fontenay, églises de Brancion, de Chapaiz Tournus, châteaux d'Ancy-le-Franc, de Chaumont, de Drée, de T Hôtel-Dieu de Beaune, etc... En outre des planches, un grand no de clichés au trait (plans et relevés) illustrent les notice M. Louis Hautecœur.

Dans la même publication :

La Peinture en Bourgogne, 1 vol. par LOUIS RÉAU (*paru*).

La Sculpture en Bourgogne, 3 vol. par MARCEL AUBERT (*e de publication*).

)ITIONS DES QUATRE CHEMINS
18, RUE GODOT-DE-MAUROY — PARIS (IXe)
Téléphone : Richelieu 99-50

FORMES

REVUE INTERNATIONALE DES ARTS PLASTIQUES

Édition Française **Édition Anglaise**

:teur : FUKUSHIMA Directeur Artistique : WALDEMAR GEORGE

Secrétaire de la Rédaction : MARCEL ZAHAR

publie le 1er Février

un document sensationnel

LETTRE SUR L'ART

PAR

PICASSO

DERAIN

par CLIVE BELL

BOMBOIS

par JOSEPH DELTEIL

e grande figure de collectionneur :

JACQUES DOUCET

par RAYMOND COGNIAT

)es articles de WALDEMAR GEORGE, LOUIS DELAPORTE,)RENT FELS, MARCEL ZAHAR, HENRI BING, D'ORS.

F.

ÉDITIONS DES QUATRE CHEMIN
18, RUE GAUDOT-DE-MAUROIS — PARIS (IXe)
Téléphone : Richelieu 99-50

FORMES

publiera prochainement des articles de Léon Daudet, Anatole
Monzie, Paul Morand, Jules Romains, Drieu la Rochelle, E. Bov

LA FAILLITE DU SUBCONSCIENT DANS L'ART MODER
par EMMANUEL BERL

LA SYMBOLIQUE DES COULEURS
par OSWALD SPENGLER

LES FOUILLES ARCHÉOLOGIQUES DANS L'AFRIQUE DU S
par LÉO FROBENIUS

De EUGENIO D'ORS : une chronique régulière
une étude sur l'œuvre de Picasso
une étude sur l'œuvre de Cézanne

De WALDEMAR GEORGE : CÉZANNE 1930

Les collections privées : Marcel de Nemès (à Munich)
Max Liebermann (à Berlin)
Sam Courtauld (à Londres)

Des études sur les Musées Ethnographiques de New-York : l'art totonaque, l'
mistèque, l'art zapothèque, l'art aztèque, l'art maya, l'art de Costa-Ri
l'art du Pérou, l'art du Nord-Ouest américain (Alaska, Groenland),

Des monographies qui révéleront de jeunes peintres français et étranger

FORMES s'est assuré une information internationale régulière grâce à
correspondances de Londres, New-York, Berlin, Bruxelles, Rome, Vienne,

BULLETIN D'ABONNEMENT

Je soussigné ....
demeurant à ....
adresse ....

(1) Déclare souscrire à .... abonnement d'un an (Edit
française — Edition anglaise), au prix de 175 frs. France
220 frs. Etranger

(2) Désire recevoir un numéro de la Revue, au prix d
France : 20 fr. ; Etranger : 25 fr., dont je vous fais parvenir le mont
par Chèque barré sur Paris, Chèque ou virement postal, Mandat-pos

.... le .... 19 Signature :

COLLECTION

[VO]YAGES ET DÉCOUVERTES

Vient de paraître :

1

GABRIEL SAGARD

LE GRAND VOYAGE AU PAYS DES HURONS

(1622)

[suivi] *de :* La Navigation faite par le capitaine Jacques Cartier [en 1]533 et 1535 aux Iles de Canada, Hochelaga, Saguenay et [autr]es ; *et des* Voyages de la Nouvelle France par Samuel de [Cha]mplain, capitaine du Roi pour la mer de Ponant (1629) publiés avec une introduction de Bertrand Guégan.

Un volume in-4° couronne de 250 pages, sur Alfa vergé, illustré de dessins, gravures, documents et cartes du temps. Tirage restreint. . . . . **60** *francs*

2

VOYAGE DE LA PÉROUSE AUTOUR DU MONDE

(1785-1787)

Un volume in-4° couronne de 350 pages, sur Alfa vergé, illustré de dessins, gravures, documents et cartes du temps. Tirage restreint. . . . . **60** *francs*

Paraîtront prochainement dans la même Collection :

[3.] Voyage de Marco Polo.
[4.] Voyages de Bougainville.
5. Voyages de Cook.
6. A la recherche de l'*Astrolabe*.

[ÉD]ITIONS DU CARREFOUR, 169, Bd St-Germain, PARIS-VIe

[Télé]phone : Littré 0.79 — *Chèque Postal : Paris 875.92*

F.

COLLECTION BIFUR

TIRAGES LIMITÉS

GIORGIO DE CHIRICO

HEBDOMEROS

Le peintre et son gé
chez l'écrivain

RIBEMONT DESSAIGNES

FRONTIÈRES HUMAINE

... N'ayez pas peur
d'être dévorés

Paraîtront ensuite des œuvres de
Pierre Minet — Georges Limbour — Gertrude St
Bruno Barilli — Georges Neveux, etc...

Prix. Alfa : 25 fr. — Hollande : 60 fr. — Japon Impérial : 15

ÉDITIONS DU CARREFOUR, 169, Bd St-Germain, PARIS

Téléphone : Littré 0.79 *Chèque Postal : Paris 87*

nt de paraître chez votre libraire :

OMTE DE SAINT-AULAIRE
AMBASSADEUR DE FRANCE

LA
IYTHOLOGIE
DE
LA PAIX

n volume in-8° couronne.. .. .. 15 fr.

ÉDITION ORIGINALE :

empl. sur vergé de Rives : 60 fr. — 300 exempl. sur alfa : 30 fr.

ITIONS PROMÉTHÉE, rue Dupuytren, 9, Paris-VI°

Découvert et lancé
par la *N. R. F.*

Paul MORAND

est devenu
10 ans plus tard

avec **NEW-YORK**

le plus grand
écrivain français
mondial

FLAMMARION : 12 francs

EDITIONS VICTOR ATTINGER

30, BOULEVARD SAINT-MICHEL — PARIS-VIe

T DE PARAITRE :

HENRY JAMES

LA BÊTE
ANS LA JUNGLE

VERSION
MARC CHADOURNE

e goût que l'on a pour les livres de HENRY JAMES participe d'une passion
ie l'on ne peut comparer à aucune autre. Ils irritent en nous cet amour du
ystère qui n'est jamais assez assouvi. Ils nous imposent une préoccupation
pable d'absorber tous les soucis présents. Ils nous saisissent avec la violence
une question qui ne saurait avoir de réponse — et nous sommes recon-
iissants au livre de ne nous en pas donner. Ils constituent le plus merveil-
ux excitant de l'esprit que l'on puisse imaginer. MARCEL BRION.

lume tiré sur alfa à 2.200 exemplaires .. .. 21.—
emplaires sur vélin pur fil Lafuma-Navarre.. .. .. .. 40.—

OCCIDENT

FAURE-BIGUET

PASSAGES DE L'OISEAU

Un volume in-8° écu .. .. 18.—

É LEVINSON

FIGURES AMÉRICAINES

18 ÉTUDES SUR DES ÉCRIVAINS DE CE TEMPS

Un volume in-8° écu .. .. 15.—

ÉDITIONS DES CHRONIQUES I
DIRECTION-ADMINISTRATION : 100, RUE D'A
VENTE : 84, BOULEVARD SAINT-MICHEL TÉL.

En souscription, à paraître en Avri

RAYMOND COGNIAT

Décors de Thé

Environ cent reproductions en coule
et phototypies de documents originau

Picasso, Derain, Matisse, Fernand Léger, Geor Marie Laurencin, Bakst, Giorgio de Chiri Larionov, Gontcharova, Jean Hugo, Per Kroh Luc-Albert Moreau, Hélène Perdriat, Jean-Fran Survage, Touchagues.

et des principales mises en scène exécutée

BALLETS RUSSES

Ballets Suédois, Soirées de Paris, Vieux Colombier

Tirage limité à 600 exemplaires numérotés. Prix de l'ouv

Les documents qui illustreront cet ouvrag
seront exposés

du 5 au 20 Février

à la

GALERIE DE FRANC

2 BIS, RUE DE L'ABBAYE

AS
NT

TIONS ÉMILE-PAUL FRÈRES

14, RUE DE L'ABBAYE, PARIS (6e)

9.

NER MARIA RILKE

FRAGMENTS EN PROSE (12 fr.)

Traduits par MAURICE BETZ

EMONT-DESSAIGNES

ADOLESCENCE (12 fr.)

UL SOUDAY

LES LIVRES DU TEMPS (15 fr.)

Tome III

TALIE CLIFFORD BARNEY

AVENTURES DE L'ESPRIT (12 fr.)

ON VÉRANE

LE LIVRE DES PASSE-TEMPS

(12 fr.)

. F.



11, RUE DE GRENELLE, PARIS

Vient de paraître :

COMTESSE DE NOAILLES

Choix de Poésies

Le Cœur Innombrable — L'Ombre des Jours
Les Eblouissements — Les Vivants et les Morts — Les Forces Eterne
Poème de l'Amour — L'Honneur de Souffrir

Avec un Portrait

Un volume de la *Bibliothèque-Charpentier* 1

Dans la *Bibliothèque-Charpentier* :

Choix de Poésies

de

Lamartine — Alfred de Musset — Théophile Gautier
Théodore de Banville — Catulle Mendès — Paul Verlair
Maurice Rollinat — Jean Richepin — Maurice Bouchor
Edmond Rostand — Edmond Haraucourt — Fernand Gre

EN VENTE CHEZ TOUS LES LIBRAIRES

Envoi contre mandat ou timbres
(1 fr. en sus pour le port et l'emballage)

R. C. SEINE, 242.553

N. R. F.

ÉDITIONS MONTAIGNE

FERNAND AUBIER, ÉDITEUR

LITTRÉ 42.79 — 13, QUAI DE CONTI — PARIS-VIe — CH. POST. 712.97

NT DE PARAITRE :

HENRY BENAZET

Dix ans chez les avocats

Un volume : **12** fr.

G. de la Fouchardière a vanté, dans un retentissant article, la lecture passionnante et la violence passionnée de ce livre. Il l'apparente aux *Morticoles* de Léon Daudet.

R. F.

ÉMILE HAZAN & Cie, ÉDITEU

8, rue de Tournon, PARIS-VIe. Tél. LITTRÉ 10-82

OUVRAGES EN PRÉPARATION

ŒUVRES DE RABELAIS

Illustrations de Lucien BOUCHER

3 volumes 50

CONSEILS A LA FEMME NUE

par Roger ALLARD

Illustrations de Yvonne PRÉVERAUD

1 volume. 1

ŒUVRES DE FRANCIS CARCO

Illustrations de DIGNIMONT

Le volume 175

LA LANGUE VERTE EN 12 LEÇONS

Illustrations de Pierre DEVAUX

1 volume. 1

CATALOGUE 1930 EN DISTRIBUTIO

N. R. F.

ÉDITIONS DE LA NOUVELLE REVUE CRITIQUE
16, RUE JOSE-MARIA DE HEREDIA, PARIS-VII[e] — SÉGUR 38-43

JEAN D'ESME

L'HOMME DES SABLES

ROMAN

Collection "L'ÉPERVIER" — Nº 3

Service secret

ıme .. .. **12** fr.
originale sur alfa spécial des Papeteries du Marais .. .. **16** fr.

FRANÇOIS PORCHÉ

ÈTES FRANÇAIS DEPUIS VERLAINE

Collection "LES ESSAIS CRITIQUES" — Nº 16

Des poètes jugés par un poète !

MORÉAS, H. DE RÉGNIER, F. JAMMES, PAUL FORT, J. ROMAINS
Mme DE NOAILLES, CLAUDEL, PÉGUY, PAUL VALERY
HUMORISTES, CUBISTES ET SURRÉALISTES

ıme .. .. **12** fr
originale sur alfa spécial des Papeteries du Marais .. .. **16** fr

RENÉ RANSON

LE SAC ET LA CORDE

ROMAN

Collection "L'ÉPERVIER" — Nº 2

Magie de l'Aventure

ume .. .. **12** fr.
originale sur alfa spécial des Papeteries du Marais .. .. **16** fr.

JEAN GUIREC

DANGER DE MORT

ROMAN

Collection "L'ÉPERVIER" — Nº 1

A-t-il tué ?

ume .. .. **12** fr.
ı originale sur alfa spécial des Papeteries du Marais .. .. **16** fr.

. F.

LES ÉDITIONS ROBERT DENOËL

R. C. SEINE 219-965 B *Librairie des Trois Magots* TÉL. : SÉGU

60, AVENUE LA BOURDONNAIS — PARIS-VIIe

Un début éclatant

EUGÈNE DABIT

L'HOTEL DU NOR

ROMAN

UNE ŒUVRE SIMPLE, ÉMOUVANTE, D'UN ACCENT HUMAIN

Un volume de 256 pages.. .. ..

L'édition originale est épuisée sur tous papiers

EXTRAITS DE PRESSE :

Il y a dans *L'Hôtel du Nord* une richesse inouïe d'aventures, un vrai réper
de nouvelles, parfois des romans en deux pages qui sont très beaux... Et com
marque un talent de conteur égal à celui de l'observateur, comme l'habileté n
en est remarquable, cela fait au total un ouvrage des plus curieux et des
nourrissants.

(ANDRÉ THÉRIVE, *Le Temps.*

Je veux citer M. Dabit qui débute fort brillamment avec *L'Hôtel du N*
L'image de la vie sentimentale d'un hôtel, son portrait intime, dessiné peu à
par l'existence de ses habitants, se développe en une succession de brefs tabl
qui 'enchaînent tout en conservant leur valeur individuelle.

(RAYMOND COGNIAT.

... Plus on avance dans cette lecture, plus la sobriété et la solidité de la
ture. l'honnêteté rare avec laquelle sont rendues les observations, emporte l'int
et l'estime.

(JEAN PRÉVOST, *N. R. F.*)

... Il est original, il ne ressemble à aucun autre. Un talent très personnel
d'observation méticuleuse et de pitié, sans doute, pour la vie médiocre de
humbles.

(J. R., *Le Canard Enchaîné.*)

Chez tous les bons Libraires

LA TORTUE

60-62, RUE FRANÇOIS-Ier, 60-62

PARIS-VIIIe

PHONE ÉLYSÉES 92-96 R. C. SEINE 232.507 B

VIENT DE PARAITRE

LE PREMIER ACTE DE

HAMLET

TRADUIT PAR

ANDRÉ GIDE

ET PRÉCÉDÉ DE LA

ETTRE SUR LES TRADUCTIONS

Volume in-4° tellière.
Texte anglais imprimé en
rouge et traduction en noir

par

LÉON PICHON

5 exemplaires sur Chine brut .. .. (*épuisés*)
25 exemplaires sur vergé du Japon .. .. **400** fr.
300 exemplaires sur vélin de Rives .. .. **200** fr.
et 30 exemplaires hors commerce sur différents papiers

(CES PRIX SONT VALABLES POUR LA FRANCE ET L'ÉTRANGER)

F.



ASSOCIATION
GUILLAUME BUDÉ
95, Boulevard Raspail, PARIS-VIe
Tél. Littré 2

L'Association Guillaume BUDÉ, sous le patronage de qui la Soc
d'Edition "LES BELLES LETTRES" publie les volumes marqué
la chouette athénienne et de la louve romaine, organise au printe
prochain une

CROISIÈRE EN GRÈC

qui durera vingt jours et dont le départ de Marseille aura lieu le 13 A

Toutes les personnes qui s'intéressent à la culture classique
cordialement invitées à cette croisière, dont l'itinéraire est ainsi

CORFOU — DELPHES — ATHÈNES — ÉGINE — NAUPLI
ÉPIDAURE — TYRINTHE — ARGOS — MYCÈNES —
DELOS — LA CRÈTE — OLYMPIE.

Le prix moyen pour le voyage et le séjour est de **4.350** francs.

La croisière sera accompagnée par un conférencier compétent.

Le nombre de passagers étant limité, nous prions les lecteu
La Nouvelle Revue Française, que ce voyage pourrait intéresse
bien vouloir se faire inscrire sans retard au siège social de l'Associa

Pour tous renseignements complémentaires, prière de s'adres
M. Jean MALYE, Délégué Général de l'Association Guillaume B
95, Boulevard Raspail, Paris (6e).





SOCIÉTÉ D'ÉDITION "LE LIVRE"

EMILE CHAMONTIN, DIRECTEUR

9, rue Coëtlogon — Paris (6e) — Tél. : Littré 13-16

[…]T DE PARAITRE :

ANDRÉ MAUROIS

CLIMATS

AVEC VINGT-QUATRE GOUACHES DE

JEAN HUGO

[…]e édition d'art de grand luxe, in-4° carré, imprimée en […]ux couleurs en Caslon Elzevir corps 16 sur les presses de R. Coulouma, à Argenteuil (H. Barthelemy, directeur)

[…]s gouaches sont reproduites par le maître enlumineur J. SAUDÉ

TIRAGE LIMITÉ A 275 EXEMPLAIRES NUMÉROTÉS

[…]4. 35 ex. sur Japon Impérial contenant chacun une suite des […]es sur Whatmann .. .. **2.500** fr.

[…]. 240 ex. sur velin à la forme des Papeteries d'Arches. **800** fr.

PARAITRE PROCHAINEMENT :

BENJAMIN CONSTANT

ADOLPHE

AVEC VINGT-CINQ GRAVURES AU BURIN DE

PIERRE GANDON

Un volume in-8° raisin, tiré à 500 exemplaires numérotés

LA RENAISSANCE DU LIVRE
78, Boulevard Saint-Michel — PARIS

Un succès formidable !

De l'aventure vécue !

La Grande légend[e] de la Mer

Volumes in-8 couronne tirés sur papier alfa, avec hors texte en héliogravure

Le volume .. ..

Volumes parus :

No 1. **Le Radeau de la Méduse**, par Aug. BAILLY (Prix Lasserre)
No 2. **Jean Bart**, par Henri MALO
No 3. **Les Prouesses du Bailli de Suffren**, par Georges LECOMTE, de l'A[cadémie] Française.
No 4. **Le Breton Yves de Kerguelen**, par Aug. DUPOUY
No 5. **L'Ile de la Tortue**, par Fr. FUNCK-BRENTANO
No 6. **La Guerre des Enseignes**, par Louis GUICHARD

Volumes à paraître :

L'Epopée Transatlantique, par Amiral X...
La vie de Jean Ango, par Pierre DOMINIQUE
Charles Cornic, officier bleu, par Charles LE GOFFIC
Saint-Malo, nid de Corsaires, par André SAVIGNON (Prix Goncourt)
Jacques Cassard, corsaire de Nantes, par Marc ELDER (Prix Goncourt)
Dumont d'Urville, par Camille VERGNIOL

N. R. F.

ÉDITIONS ORION
14, RUE DE L'ABBÉ-DE-L'EPÉE — PARIS (Ve)
ne : Danton 77-18 R. C. Seine 234.162 B

de paraître : Vient de paraître :

NICOLAS MACHIAVEL

RCHIDIABLE BELPHÉGOR

NOUVELLE TRÈS PLAISANTE

Première traduction complète, d'après le texte d'édition originale, et préface de FERNAND FLEURET

Vingt et une eaux-fortes originales d'ALEXANDRA GRINEVSKI

te, composé à la main, est tiré en deux couleurs sur les presses aître-imprimeur R. Coulouma, à Argenteuil, H. Barthélemy, ur, en Garamont, corps 24 ; les gravures sont tirées par les soins d'Emond Rigal, pressier (format 19×25 cm.)

JUSTIFICATION DU TIRAGE

mplaires sur vieux japon à la forme, contenant trois suites de gravures, dont ne du premier état avec remarques, une des épreuves tirées après essuyage mplet des cuivres et une de l'état définitif, sur vieux japon. En double mboîtage, à .. .. **1.000 fr.**

mplaires sur japon impérial, contenant deux suites de gravures, dont une du remier état et une de l'état définitif. En double emboîtage, à .. .. **800 fr.**

mplaires sur vélin blanc B. F. K. des Papeteries de Rives, fabriqué spécialeent et filigrané au nom de l'éditeur, à.. .. .. **300 fr.**

tiré, en outre, 20 exemplaires hors commerce.

La taxe de luxe est comprise dans ces prix

DEMANDEZ CHEZ VOTRE LIBRAIRE

Vient de
paraître

AUGUSTE BAILLY

NÉRON

l'Agonie d'un monde

C'est une résurrection du
Néron que nous donne le peintr
de Naples au baiser de feu, le psy
si émouvant de Soir. Résurr
non roman, car l'histoire est ic
leusement respectée, mais l'art
Bailly lui restitue la vie, toute
ardente, cruelle, prodigieuseme
et licencieuse qui fut celle de la
romaine.

Un vol. in-18 sous couverture
artistique en couleurs .. ..
Edition originale sur alfa.. ..

Il a été tiré en outre :
10 ex. sur Japon Impérial.. ..
75 ex. sur Lafuma .. .. ..

A. FAYARD et Cie

OSTAUX 544.68

AU CABINET DU LIVRE

R. C. SEINE 22.679

JEAN FORT, Éditeur

{UE DE VAUGIRARD, 79, PARIS (VIe) — TÉLÉPHONE : LITTRÉ 67-99

{T DE PARAITRE :

JOHANNÈS GROS

{E COURTISANE ROMANTIQUE

MARIE DUPLESSIS

Passionnante étude sur celle qui fut le prototype de la *Dame aux Camélias*

Avec 10 eaux-fortes par *Viset*

rage limité à 500 exemplaires in-8° raisin, numérotés :

{emplaire unique sur Japon ancien (contenant 6 dessins originaux refusés, les premiers états des 10 eaux-fortes, avec une suite coloriée à la main par l'artiste et la suite en noir) .. .. *Epuisé*

{emplaires sur Japon ancien (avec un dessin original, une suite coloriée à la main et la suite en noir) .. .. *Epuisés*

{emplaires sur Japon impérial (avec une suite coloriée et une suite en noir) Prix .. .. **300** fr.

{xemplaires sur papier d'Auvergne (avec la suite en noir).. .. .. .. **200** fr.

{xemplaires sur Hollande Pannekoek (avec la suite en noir) .. .. .. **175** fr.

{PPEL :

{ES AVANTURES SATYRIQUES

DE FLORINDE

HABITANT DE LA BASSE RÉGION DE LA LUNE

Publiées d'après l'exemplaire de 1625

{ne introduction par BERTRAND GUÉGAN, décorées de 6 eaux-fortes par *J.-E. Laboureur*

{irage limité à 440 exemplaires in-8° raisin, numérotés :

{ur vieux Japon .. .. *Epuisés*

{ur Japon Impérial .. .. *Epuisés*

{ur Hollande Pannekoek .. .. **175** fr.

PIETRO ARETINO

LES DIALOGUES

Edition de luxe des célèbres *Ragionamenti*

Introduction de PIERRE DUFAY

Gravures et eaux-fortes de VISET et MARTIN VAN MAELE

{ volumes in-8° sur hollande Pannekoek .. .. **350** fr.

Demander catalogue n° 7 d'ouvrages rares et curieux
Editions originales d'ouvrages modernes. Tirage de luxe

F.

GALERIE PIGALLE

A PARTIR DU 10 FÉVRIER
De 14 à 18 heures. Dimanches exceptés
Prix d'entrée : **5** fr. - Vendredi : **10** fr.

EXPOSITION
D'
ART
AFRICAIN
ET D'
ART
OCÉANIEN

Avec le concours du
Musée du Trocadéro
et des principaux collectionneurs

THÉATRE PIGALLE

ALMANN-LÉVY, Éditeurs, 3, Rue Auber, PARIS-IXe

t de paraître :

un chef-d'œuvre du grand romancier norvégien

JOHAN BOJER

E NOUVEAU TEMPLE

— *ROMAN* —

Traduit par P.-G. LA CHESNAIS

Un volume : **12** fr.

tiré 500 exemplaires numérotés sur Outhenin-Chalandre .. .. .. **15** fr.
et 15 — — *sur Hollande* .. .. **80** fr.

DU MÊME AUTEUR :

LE DERNIER VIKING
DYRENDAL
LES ÉMIGRANTS
LA GRANDE FAIM
MATERNITÉ
LES NUITS CLAIRES
LE PRISONNIER QUI CHANTAIT
LA PUISSANCE DU MENSONGE
SOUS LE CIEL VIDE

Chaque volume : **12** fr.

CHEZ TOUS LES LIBRAIRES

CHEMINS DE FER DE L'ÉTAT

LONDRES-PARIS

VIA NEWHAVEN-DIEPPE

(SERVICE DE NUIT)

De nouvelles améliorations viennent d'être apportées à ce service. Le train Dieppe et Paris, assurant la correspondance avec le service maritime de nu Newhaven (départ de Londres-Victoria à 20 h. 20, arrivée à Paris-Saint 5 h. 23) comporte :

des couchettes de toutes classes pour Paris-Saint-Laza
des couchettes de 1re classe pour Paris P. L. M.

Dans le sens Paris-Londres, le train assurant la correspondance avec maritime de nuit (départ de Paris-Saint-Lazare 20 h. 50, — Londres, arri comporte, entre Paris et Dieppe, des voitures couchettes toutes classes.

Innovation qui sera particulièrement appréciée par le public : les voya Paris désirant ne pas descendre à 5 h. 23 peuvent rester dans leur voit 7 h. 30 du matin à la gare Saint-Lazare, l'heure matinale d'arrivée à l adoptée pour permettre la correspondance avec tous les grands rapides du Strasbourg, Stuttgart, Munich, Prague, Vienne, Bâle, la Côte d'Azur et l'E

Le service de nuit Dieppe-Newhaven est le seul service de nuit dor correspondance.

CHEMINS DE FER DE PARIS A LYON ET A LA MÉDITER

AGENDA P. L. M. POUR 1930

Tous les bibliophiles savent que l'Agenda P. L. M. est un ouvrage d'une artistique, littéraire et typographique irréprochable. L'édition de 1930, en m consacrée au Centenaire de la Conquête de l'Algérie, contient seize illustrations l couleurs qui, à elles seules, valent plus que son prix ; douze cartes postales en hé ajoutent encore. Ces compositions et les chroniques, contes, nouvelles, légen accompagnent et qui s'ornent d'une suite nombreuse de photographies et de l'œuvre d'excellents artistes et écrivains.

On se procure l'Agenda P. L. M. (au prix de dix francs) à Paris, 88, rue Saint- les Agences de voyages, grands magasins, principales librairies et dans les bure gares et bibliothèques du Réseau P. L. M. Il est adressé aussi à domicile contre r (12 fr. 65 pour la France, 17 fr. 50 pour l'étranger) adressé au Service de la Public 20, boulevard Diderot, à Paris, 12e arrondissement.

XIXe CONCOURS INTERNATIONAL DE SKI

Briançon-Mont Genèvre (1860 mètres) — (5-10 Février 1930)
Concours de Ski de Gap (16 Février 1930)

RAPIDE PARIS-LYON-BRIANÇON

Du 3 au 17 février 1930, à l'époque du XIXe Concours International de ski au M et du concours de ski de Gap. Briançon est relié à Paris et à Lyon, viâ Valence - service rapide direct comportant des places de toutes classes et de couchettes, da 29 et 30 entre Paris et Lyon.

Départ de Paris : 21 h. 10, de Lyon-Perrache : 4 h. 40, de Valence : 6 h. 05.
Arrivé à Veynes : 9 h. 05, à Gap : 9 h. 39, à Embrun : 10 h. 37, à Briançon :
Au retour (jusqu'au 18 février inclus). Départ de Briançon : 17 h. 15, d'Embru de Gap : 19 h. 17, de Veynes : 20 h. 17.
Arrivée à Valence : 23 h. 28, à Lyon-Perrache : 1 h. 08, à Paris : 9 heures.

N P F.

EZ

l'européen

LE GRAND HEBDOMADAIRE ÉCONOMIQUE & LITTÉRAIRE

FONDATEUR-ÉDITEUR : F. H.-TUROT
DIRECTEUR LITTÉRAIRE : ANDRÉ LAMANDÉ

.ABORATION ÉCONOMIQUE

NE FOUGÈRE — D. SERRUYS — GIGNOUX — THÉODORE WOLF — ILLIAM MARTIN — MAURICE ERSOHN — WICKHAM STEED — ND BAUDHUIN — WLADIMIR RMESSON — JEHAN MARTIN

COLLABORATION LITTÉRAIRE

FORTUNAT STROWSKI — ETIENNE GILSON — EMIL LUDWIG — ANDRÉ MAUROIS — PIERRE BENOIT — ROLAND DORGELÈS — DANIEL ROPS — AUGUSTE BAILLY — PIERRE DOMINIQUE — ANDRÉ DELACOUR — E. ÆGERTER — H. R. LENORMAND
G. A. MASSON

l'européen

.ne, chaque semaine, la physionomie du monde économique et littéraire international

échos
es nouvelles
ses rubriques

l'Europe intellectuelle
l'Europe au travail
la vie des nations

Les lettres de ses correspondants particuliers de Berlin, d'Amsterdam, de Madrid, de Vienne, etc ..

Siège social
), RUE VICTOR-MASSÉ
(6, cité Malesherbes)
RIS IXe. Tél. TRUD. 65.90

le N° en vente partout..	**0.75**
abonnement 1 an, France ..	**30 fr.**
— 1 an, Etranger.	**50 fr.**

F.

LES NOUVELLES LITTÉRAIR

ARTISTIQUES ET SCIENTIFIQUES

HEBDOMADAIRE D'INFORMATION, DE CRITIQUE ET DE BIBLIOGR

Directeurs-Fondateurs :

JACQUES GUENNE et MAURICE MARTIN DU GARD

Rédacteur en chef : FRÉDÉRIC LEFÈVRE

COLLABORATION RÉGULIÈRE des meilleurs écrivains français et étr

GABRIELE D'ANNUNZIO, ALEXANDRE ARNOUX, GÉRARD BAUER, JULIEN
TRISTAN BERNARD, ANDRÉ BEUCLER, EMILE BOREL, PIERRE BOST, PAUL
CHARLES DU BOS, HENRI BREMOND, FRANCIS CARCO, ANDRÉ CHAMSON,
CHENEVIÈRE, PAUL CLAUDEL, JEAN COCTEAU, JACQUES COPEAU, JOSEPH
FERNAND DIVOIRE, ROLAND DORGELÈS, ANDRÉ DODERET, PIERRE DOMINIQU
LA ROCHELLE, GEORGES DUHAMEL, HENRI DUVERNOIS, LUCIEN FABRE, PAUL
ANDRÉ GIDE, JEAN GIRAUDOUX, FRANZ HELLENS, EMILE HENRIOT, GERAR
VILLE, FRANCIS JAMMES, CAMILLE JULLIAN, ROBERT KEMP, H. KEYSERLIN
KESSEL, V. LARBAUD, PIERRE LASSERRE, ANDRÉ LEBEY, MAC ORLAN, HEINRI
ANDRÉ MAUROIS, FRANÇOIS MAURIAC, FRANCIS DE MIOMANDRE, P. DE
H. DE MONTHERLANT, PAUL MORAND, Ctesse DE NOAILLES, J. DE PIERREFEU,
PORCHÉ, LÉON-PIERRE QUINT, HENRI DE RÉGNIER, GILBERT ROBIN, JULES
RAMON GOMEZ DE LA SERNA, ANDRÉ SPIRE, CARL STERNHEIM, ANDRÉ
FRANÇOIS DE TESSAN, ANDRÉ THÉRIVE, ROBERT DE TRAZ, LÉON TREI
VALÉRY, JEAN-LOUIS VAUDOYER, Dr VOIVENEL, BERNARD ZIMMER, e

Les Opinions et Portraits, de MAURICE MARTIN DU GARD.
Les Une heure avec..., de FRÉDÉRIC LEFÈVRE.
L'Esprit des Livres, par EDMOND JALOUX.
Les Chroniques, de J.-J. BROUSSON.
La Poésie, par JEAN CASSOU et PIERRE GUEGUEN.
La Philosophie, par HENRI GOUHIER. — **L'Histoire Vivante,** par GIRARD. — **Les Grandes Thèses de Sorbonne,** par GUSTAVE C **Etudes étrangères,** par ANDRÉ LEVINSON. — **L'Actualité litt** a l'étranger, par MARCEL BRION.
Le Théâtre, par MAURICE MARTIN DU GARD, PAUL CHAUVEAU et MARCEI
La Musique, par ANDRÉ GEORGE. — **Le Cinéma,** par ALEXANDRE ARN **Music-hall,** par BERNARD ZIMMER. — **Radiophonie,** par PIERRE DE **Le Phonographe,** par F. FELS. — Les informations de la province et de

DOUZE PAGES

soixante-quinze centimes

ON S'ABONNE CHEZ TOUS LES LIBRAIRES ET A
LA LIBRAIRIE LAROUSSE, 13-17, RUE MONTPARNASSE, P

DIRECTION ET RÉDACTION :
146, RUE MONTMARTRE, PARIS (2e), CENTRAL 74-93

V. R. P.

raît le dimanche

RAND HEBDOMADAIRE DE GAUCHE

POLITIQUE

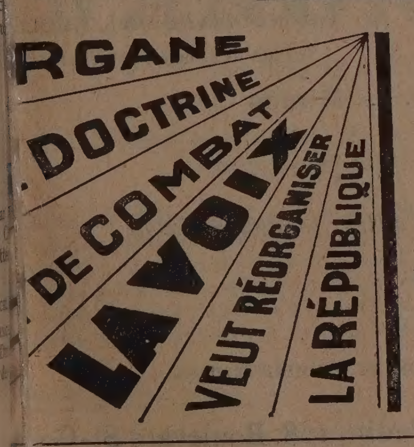
LITTÉRAIRE

ÉCONOMIQUE

SOCIAL

A VOIX

publie des articles de :



EMMANUEL BERL
DANIEL-ROPS
MARCEL DÉAT
PIERRE DOMINIQUE
DRIEU LA ROCHELLE
PANAÏT ISTRATI
BERTRAND DE JOUVENEL
JACQUES KAYSER
FRÉDÉRIC LEFÈVRE
ÉMILE ROCHE

tion et Administration : 35, Rue Tournefort, PARIS-Ve

Abonnement annuel : **30** francs

Le No : **0** fr. **75**

Gobelins 89.90

Ch. Postaux : 1410.13

COMMERCE

CAHIERS TRIMESTRIELS PUBLIÉS PAR LE SOINS DE PAUL VALÉRY, LÉON-PAUL FARGU VALERY LARBAUD

Sommaire du numéro d'Automne :

PAUL CLAUDEL . . . . . **Le livre de Christo Colomb**

T. S. ELIOT. . . . . . . **Som de l'Escalina**
Traduit de l'anglais par JEAN DE M

VALERY LARBAUD . . . **Le patron des traduct**

SIR THOMAS BROWNE . **Hydriotaphia** (chapitre V
Précédé d'*OPINIONS* de S.-T. COLE
Traduit de l'anglais par VALERY L

LÉON-PAUL FARGUE . . **Mimes**

* * *

Le Numéro d'Hiver paraîtra en Février

* * *

RÉDACTION ET ADMINISTRATION :

Librairie L. Giraud-Badin, 128, Boulevard St-Ge
Paris (VIe)

LE NUMÉRO : **2** f

N. R. F.

HENRI CYRAL, ÉDITEUR

118, Boulevard Raspail, PARIS-VIe

INE 74-390 — CH. POSTAUX PARIS 225-16 — TÉLEPHONE : LITTRÉ 51-18

COLLECTION FRANÇAISE

:OLLECTION FRANÇAISE " est créée pour réunir, sous une forme artistique, les ès plus remarquables de la littérature française contemporaine. L'illustration, réservée istes français, s'inspire avant tout du texte et respecte le dessin sans sacrifier au me déformateur.

ession est confiée au Maître Imprimeur Coulouma (H. Barthélemy, directeur). Le uniformément fixé à 1021 exemplaires numérotés sur papiers de grand luxe : Madagascar, Annam et Rives.

Format : 15 sur 20 pour les Rives, 16 sur 21 pour les autres papiers.

paraître en Février

UN PÈLERIN D'ANGKOR

Par PIERRE LOTI

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

Illustré de 65 aquarelles (dont 41 hors-texte)
de FRANÇOIS DE MARLIAVE

ANÇOIS DE MARLIAVE, artiste peintre, médaillé aux Artistes Français, associé du Salon de la Nationale, boursier de voyage en Indochine; chargé le mission du Ministère des Colonies pour la décoration des Palais du Gou- nent et de la Résidence à Hanoï et à Saïgon et pour le Palais de l'Indochine position Coloniale de Marseille en 1922 ; a composé à Angkor les aqua- qui lui ont servi à illustrer ce nouveau volume de la Collection Française.

USTIFICATION DU TIRAGE :

21	: 21 exemplaires sur Madagascar, avec 2 originaux	.. ..	**380** fr.
36	: 15 exemplaires sur Annam, avec 1 original	.. ..	**300** fr.
56	: 20 exemplaires sur vélin d'Arches	.. ..	**250** fr.
1021	: 965 exemplaires sur vélin de Rives	.. ..	**200** fr.

SOUSCRIPTION CHEZ TOUS LES LIBRAIRES



Djo-bourgeois

ARCHITECTE D. E. S. A.
DÉCORATEUR

pour construire votre maison, la meubler, la déco

25, Rue Vaneau, Paris (7e) -:- Télép. Littré 09-7

LE MARDI ET LE VENDREDI MATIN

Pour couvrir vos livres

DUCO

vous offre

des recettes merveilleu

Demandez au DÉCOR DU
67, Boulevard Haussmann
de vous envoyer gratuiten
sa jolie brochure 111
sur la décoration